

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA BATAILLE DE NOMONHAN
ET LA SECONDE GUERRE MONDIALE EN EXTRÊME-ORIENT

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
KRISTIAN GAUTHIER

SEPTEMBRE 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je dois cette composition à beaucoup de gens. Sa laborieuse rédaction n'ayant été possible que grâce à leurs contributions, je tiens à les en remercier sincèrement. D'abord, merci à mes codirecteurs de maîtrise, Mme Olga Alexeeva et M. Jean Lévesque, qui m'ont savamment guidé à travers chacune des étapes de ce grand projet. Sans eux, jamais ce travail n'aurait pris forme. Merci également aux professeurs Christopher Goscha et Andrew Barros pour leur aide plus indirecte ; et à Mme Micheline Cloutier-Turcotte, sans qui je serai encore sans doute aux prises avec un document administratif quelconque...ou la douane américaine. Merci à ma superbe compagne de vie, Monica Nunziato, de m'avoir toujours épaulé et de m'avoir plus d'une fois sauvé de la panique et du découragement. Merci à Andrée Soucy, Claire Bourget, Rodrigue Tanguay, ma sœur, mon cousin et toute ma famille pour leur infaillible confiance, mais aussi pour avoir toujours montré de l'intérêt dans ce projet. Cela s'est avéré être un support moral essentiel. Bravo à mes amis et à toute l'équipe de J.A.Desmarteau & fils pour m'avoir sorti sporadiquement de mes bouquins. Je salue au passage mon fan, Pierre Gauthier. Merci de toujours t'être intéressé à mes travaux ; tes nombreux commentaires m'ont toujours été bien utiles. Je suis également très reconnaissant à Mihoko-Sensei et M. Jean Soucy pour leur appui dans mon apprentissage de la langue et de la culture japonaise. どうもありがとうございました。Salutation à mes collègues de maîtrise : Élisabeth Van den Hende, Vanessa Ledoux et Julien Couture, mon homologue allemand. Le parcours fut bien plus agréable grâce à vous. Enfin, mes remerciements les plus spéciaux vont à M. Henri Soucy. Je ne vous serai jamais assez reconnaissant pour votre constant soutien. Merci d'avoir toujours stimulé chez moi le goût d'apprendre, mais, surtout, merci d'être le modèle de persévérance que vous êtes à mes yeux.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
LISTE DES TABLEAUX.....	v
LISTES DES FIGURES	vi
ABRÉVIATIONS	vii
RÉSUMÉ	viii
ABSTRACT.....	ix
INTRODUCTION	1
État de la recherche	3
Problématique et méthodologie	15
CRESCENDO DES TENSIONS FRONTALIÈRES	21
1.1 République populaire mongole	23
1.2 <i>Gekokujō</i> et le militarisme nippon	26
1.3 Mandchoukouo.....	30
1.4 Les incidents de frontière	36
1.5 Nomonhan.....	44
L'EXTRÊME-ORIENT : UNE IMPORTANTE VARIABLE GÉOPOLITIQUE.....	57
2.1 Politiques soviétiques.....	59
2.1.1 Le problème mandchou.....	64
2.1.2 La victoire en Orient	65
2.2 Politiques nippones	69
2.2.1 Sécurité nationale.....	70
2.2.2 La Grande Asie	78
2.3 La Chine	85
UN INVRAISEMBLABLE STATU QUO.....	88
3.1 Détente nippo-soviétique	91
3.1.1 Démarcation des frontières	91
3.1.2 Autres accords nippo-soviétiques	94

3.2 La Chine et les Occidentaux confrontés au rapprochement nippon-soviétique..	98
3.3 Le pacte Molotov-Matsuoka	104
3.3.1 Le Japon et l'Opération Barbarossa	106
3.3.2 Staline et le renouveau de la menace d'une guerre sur deux fronts	110
CONCLUSION	115
BIBLIOGRAPHIE	122

LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU 1.1 : LA COURSE À L'ARMEMENT	41
TABLEAU 1.2 : PERTES	56

LISTES DES FIGURES

FIGURE 1 : LA MANDCHOURIE (MANDCHOUKOUO) ET LES ENVIRONS, 1939	22
FIGURE 2 : ZONE CONTESTÉE	43
FIGURE 3 : PROMOTION DE JOUKOV, MOSCOW NEWS	68

ABRÉVIATIONS

AIJ	Armée impériale Japonaise
AKw	Armée du Kwantung
BDFA	British Documents on Foreign Affairs
BPPJ	Bulletin périodique de la presse japonaise
BPPR	Bulletin périodique de la presse russe
FRUS	Foreign relations of the United States
IMTFE	International Military Tribunal for the Far East
QGAKw	Quartier général de l'Armée du Kwantung
QGI	Quartier général impérial
RPM	République populaire mongole
SDN	Société des Nations
TMIEO	Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient
URSS	Union des républiques socialistes soviétiques

RÉSUMÉ

La bataille de Nomonhan (ou de Khalkhin-Gol sous son nom mongol) est un affrontement armé entre le Japon et l'URSS qui se déroula aux frontières de la Mandchourie et de la Mongolie en 1939. Très peu connue en Occident, elle opposa près de 100 000 hommes, des milliers de véhicules blindés et d'avions. De plus, elle blessa ou tua plus de 40 000 personnes. Elle fut l'aboutissement de nombreux incidents de frontière entre la Mandchourie Japonaise (Mandchoukouo) et la République populaire mongole durant les années 1930. En 1939, l'un de ces incidents escalada dangereusement pour éclater en véritable affrontement militaire : la bataille de Nomonhan.

Un tel affrontement entre deux des principaux États belliqueux de la Seconde Guerre mondiale eut forcément d'importantes conséquences. Que fut donc l'impact réel de la bataille de Nomonhan sur les prises de décisions de l'URSS et du Japon vis-à-vis leur politique internationale respective et, conséquemment, que fut son influence sur le déroulement de la Seconde Guerre mondiale en Extrême-Orient?

En vérité, elle influença directement certaines décisions prises par l'Union soviétique et le Japon dans les années suivantes. D'abord, une entente fut conclue entre les deux partis quelques jours suivant la fin des hostilités (septembre 1939). De plus, plusieurs impasses diplomatiques et économiques furent surmontées. Ultimement, une véritable détente s'installa entre les deux pays. De cette façon, Nomonhan affecta directement la situation géopolitique en Extrême-Orient de manière à influencer le déroulement de l'escalade diplomatique qui mena à la Seconde Guerre mondiale, puis la Guerre elle-même. Effectivement, la victoire soviétique durant la bataille lança les deux États à la poursuite d'autres objectifs géopolitiques ; cédant la place à un *statu quo* au nord de l'Extrême-Orient jusqu'aux derniers instants de la Seconde Guerre mondiale.

MOTS CLÉS : Nomonhan, Khalkhin Gol, Seconde Guerre mondiale, Deuxième Guerre mondiale, Japon, Union soviétique, URSS, Extrême-Orient, Mongolie, Mandchourie, Mandchoukouo, Pacte de neutralité nippo-soviétique.

ABSTRACT

The Battle of Nomonhan (Battle of Khalkhin Gol in its Mongolian terminology) was an armed conflict between Japan and the URSS that took place at the Manchurian and Mongolian borders in 1939. Almost unheard-of in Occident, nearly 100 000 men fought there, alongside thousands of tanks, bombers and fighters aircraft. In addition, more than 40 000 people were killed or severely wounded. The Battles were the outcome of a series of border skirmishes between Japanese Manchuria (Manchukuo) and Mongolian People's Republic throughout the 1930's. In 1939, one incident got out of hand, leading to a major military clash: the Battle of Nomonhan.

Such battle between two of the major Second World War's belligerents inevitably had important consequences. What, then, were the real impact of the Battle of Nomonhan on Japanese and Soviet decision making toward their respective international policies. Consequently, how did it influence the Second World War in the Far East?

Apparently, it had direct repercussions on many decisions the Soviet Union and Japan made in the following years. Firstly, negotiations between the two countries were initiated following the cease-fire signed in Moscow. Then, many diplomatic and economic disputes have been addressed. Eventually, a real *détente* took place between them. Accordingly, Nomonhan changed the situation in the Far East in a way that influenced the global context that led to the Second World War, and then the War itself. Indeed, the soviet victory at Khalkhin Gol brought both countries to follow other geopolitical objectives; allowing the settlement of a *statu quo* in the northern Far East until the very last moment of the Second World War.

KEYWORDS: Nomonhan, Khalkhin Gol, Second World War, World War II, Japan, Soviet Union, URSS, Far East, Mongolia, Manchuria, Manchukuo, Soviet-Japanese Neutrality Pact.

INTRODUCTION

Peu de gens sauraient, aujourd'hui, nier l'impact qu'eut la Seconde Guerre mondiale sur l'histoire du XX^e siècle. Cet événement fut unique, d'abord dans sa nature, puis dans l'ampleur des conséquences qu'il eut à l'échelle du globe. Il causa la mort de plus de 60 millions de personnes, dont près de 65 % de civils¹. De plus, il laissa d'innombrables villes dans un état de destruction totale : en fait, il sacrifia plus d'hommes et de richesses à une plus grande échelle qu'aucune guerre précédente². D'autre part, il permit le développement de plusieurs causes sociopolitiques partout dans le monde, à commencer par la remise en question de diverses formes d'impérialismes. Hautement marquante, cette guerre ne cessera sans doute jamais d'alimenter les débats.

Malgré tout, l'un des éléments les plus particuliers de ce conflit mondial est justement cette dimension « globale » qu'il revêtit. Donald Cameron Watt, dans son renommé ouvrage *How War Came*, présente la Seconde Guerre mondiale comme le suicide de l'Europe. Pourtant, il affirme que c'est en Asie, « far away on the other side of the globe, that the first shots were fired in the preliminary skirmishes of the Second World War³. » Plus explicitement, Gerhard L. Weinberg souligne, dans son livre *Total War : The Global Dimensions of the Conflict*, que le conflit fut global dès le début grâce à la participation active du Canada, de l'Afrique du Sud, de l'Australie ; mais également par un changement drastique dans l'attitude de l'Italie et du Japon, qui devinrent

¹ Robert L. Messer, « "Accidental Judgments, Causal Slaughters"; Hiroshima, Nagasaki and Total War », dans Roger Chickering, Stig Forster, Bernd Greiner (dir.), *World at Total War*, Washington D.C., Cambridge University Press, p. 298.

² John Keegan, *La Deuxième Guerre Mondiale*, Paris, Perrin, 2009, p. 11.

³ Donald Cameron Watt, *How War Came: The Immediate Origins of the Second World War, 1938-1939*, New York, Pantheon Books, 1989, p. 16.

visiblement plus agressifs dans leur quête d'expansion suite à la Première Guerre mondiale⁴.

Se questionner sur les origines de cette guerre exige donc de se pencher sur diverses tensions issues d'un système de relations interétatiques extrêmement complexes. Or, si les événements européens à la veille de la guerre sont bien connus, il en est autrement pour ceux d'Asie. La bataille de Nomonhan, ou incident de Nomonhan en Japonais (*Nomonhan jiken*, ノモンハン事件) entre l'Union des républiques socialistes soviétiques et l'Empire du Grand Japon en 1939 est l'un de ces événements importants. Également connu en URSS et dans le monde francophone sous son appellation mongole « la bataille de Khalkhin Gol », cet affrontement militaire se déroula effectivement en Extrême-Orient, mais eut des retombées qui influencèrent directement l'ensemble des pays belligérants de la Seconde Guerre mondiale. Plus encore, cette bataille multiplia les interactions avec ce qui se passa au même moment en Europe. Pourtant, elle est toujours peu connue en Occident. Celle-ci opposa près de 100 000 hommes et des milliers de véhicules blindés et d'avions⁵. De plus, elle devint le théâtre d'une utilisation systématique de l'artillerie lourde de part et d'autre du front. Ainsi, plus de 40 000 personnes y furent tuées ou sévèrement blessées⁶.

Cette bataille résulta d'une suite de nombreux incidents de frontière entre la Mandchourie japonaise (Mandchoukouo) et la République populaire mongole durant les années 1930. D'un côté, le Mandchoukouo était un État marionnette du Japon, instauré grâce au célèbre incident de Mukden de 1931. Ce dernier, perpétré par l'armée du Kwantung (*Kantōgun*, 関東軍) — sous-groupe de l'Armée impériale japonaise (*Dai nippon Teikoku Rikugun*, 大日本帝国陸軍) — leur permit d'envahir toute la Mandchourie. De l'autre côté, la République populaire mongole était un État socialiste

⁴ Gerhard L. Weinberg, « Total War: The Global Dimensions of Conflict », dans Roger Chickering, Stig Forster, Bernd Greiner (dir.), *World at Total War*, Washington D.C., Cambridge University Press, p. 19-20.

⁵ Stuart D. Goldman, *Nomohan 1939: The Red Army's Victory that Shaped World War II*, Annapolis, Naval Institute Press, 2012, p. 3.

⁶ *Ibid.*

dit « satellite » de l'URSS. Ainsi, les deux acteurs majeurs de la Seconde Guerre mondiale partagèrent indirectement une frontière dès 1932. Puisqu'ils ne la délimitèrent jamais clairement, les incidents frontaliers y furent nombreux. En 1939, l'un de ces incidents escalada dangereusement pour éclater en véritable affrontement militaire : la bataille de Nomonhan.

Cet évènement eut d'importantes répercussions sur certaines décisions prises par l'Union soviétique ainsi que le Japon dans les années suivantes. Les preuves en sont nombreuses. D'abord, les deux parties conclurent une entente quelques jours suivant la fin des hostilités (septembre 1939). De plus, plusieurs impasses diplomatiques et économiques furent résolues. Ultimement, une véritable détente s'installa entre les deux pays. De cette façon, Nomonhan affecta directement la situation géopolitique en Extrême-Orient de manière à influencer le déroulement de l'escalade diplomatique qui mena à la Seconde Guerre mondiale, puis la Guerre elle-même.

État de la recherche

En Occident, peu d'historiens se sont penchés sur la bataille de Nomonhan. Effectivement, les ouvrages sérieux et d'envergure sur le conflit s'y comptent sur les doigts d'une seule main. Cela témoigne davantage que cet épisode de la Seconde Guerre mondiale fut généralement laissé de côté par les Occidentaux. Il est vrai que d'importants obstacles subsistent pour ceux qui veulent s'y intéresser. D'abord, les deux pays belligérants maintinrent une importante censure tout au long de l'évènement. De plus, avant la fin des hostilités en 1939, le regard du monde se tourna vers la Pologne, où les troupes de la Wehrmacht marchaient déjà. Finalement, plusieurs documents furent longtemps inaccessibles au Japon, et plusieurs le sont encore aujourd'hui en Russie⁷.

⁷ Kuromiya Hiroaki, « New Questions on the Battle of Khalkhin Gol (Nomonhan) », *Mongolian Journal of International Affairs*, vol. 19, 2014, p. 55.

Toutefois, ces ouvrages sérieux existent bel et bien. Or, avant de constater où en est cette modeste historiographie de la bataille, il est essentiel de souligner l'ambivalente présence du sujet d'intérêt dans une historiographie plus générale.

Nomonhan dans une historiographie plus générale de la Seconde Guerre mondiale

D'emblée, aucun auteur ne remet en question l'importance de ce conflit. Bien au contraire, plusieurs ouvrages soulignent son impact historique. Cependant, très peu vont réellement expliquer pourquoi il fut important et encore moins s'engager dans une analyse, ne serait-ce que sommaire, du conflit et de ses conséquences. Autrement, l'évènement d'Extrême-Orient est souvent complètement oublié.

Il est fascinant de lire, dans la majorité des ouvrages sur la Seconde Guerre mondiale, l'ampleur qu'eut l'invasion allemande en Pologne ainsi que ses répercussions sur la scène diplomatique et sur l'opinion publique mondiale. Parallèlement, beaucoup d'informations sont disponibles sur la Guerre civile espagnole qui servit, aux futurs pays belligérants, de véritable terrain d'essai pour y tester toutes les nouvelles armes industrielles mises au point depuis 1918. Pourtant, pratiquement rien ne peut-être appris de la bataille de Nomonhan.

L'important ouvrage de John Keegan *La Deuxième Guerre mondiale* publié en 2009 est un bon exemple de cette réalité. L'historien militaire britannique y traite des conflits en différents fronts distincts : la guerre à l'Ouest, la guerre à l'Est, puis la guerre du Pacifique. Certes, il s'agit d'une organisation tout à fait pertinente et adaptée à un ouvrage aussi massif. Pourtant, le Japon n'entre jamais dans l'argumentation de l'auteur avant Pearl Harbor. De plus, les intérêts est-asiatiques de l'URSS sont presque absents de son analyse. Quant à la bataille de Nomonhan, elle est traitée en un seul paragraphe et ne sert qu'à souligner très brièvement la crainte qu'aura le Japon de l'Armée rouge dans les années de guerre totale de l'archipel.

Zara Steiner aborde elle aussi la bataille de façon assez sommaire dans un ouvrage de grande envergure. Dans *The Triumph of the Dark*, paru en 2011, elle affirme

principalement que Nomonhan fut un dur coup pour le Japon qui, simultanément au Pacte germano-soviétique, déstabilisa définitivement l'appareil décisionnel nippon. Or, si l'impact du conflit semble réel pour l'auteur, elle n'y accorde que quelques paragraphes sur son impressionnante composition de plus de 1200 pages.

Un autre important spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, Timothy Snyder, ne fait qu'énoncer la bataille. Dans son ouvrage *Bloodlands: Europe Between Hitler and Stalin*, publié en 2010, l'historien américain semble accorder, au premier abord, une importance notable au rôle du Japon dans les prises de décisions stratégico-diplomatiques de Staline (1878-1953): « The Soviet Union, by far the largest country in the world, extended from Europe to the Pacific Ocean, and Stalin had to attend not only to European powers but also to the Asian ambitions of Japan⁸. » L'auteur affirme que le Japon fut perçu comme une menace sérieuse par l'URSS. Le principal argument soulevé y est pourtant la défaite russe durant la Guerre russo-japonaise de 1904-1905⁹. Les tensions territoriales entre les deux États à la fin des années 1930 auraient pourtant incarné un argument beaucoup plus convaincant en raison de sa proximité temporelle avec son sujet d'étude. Au lieu de cela, elles ne sont que brièvement énoncées. Le rôle du Japon, dans son analyse, se limite par la suite presque uniquement à ses relations avec l'Allemagne.

Ensuite, dans un article beaucoup plus modeste en longueur, et publié la même année que *Bloodlands*, le codirecteur de l'école des Annales Marc Ferro soulève brièvement l'importance du conflit à l'étude. Analysant les origines de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor en 1941, l'historien montre que la défaite du Japon à Nomonhan deux ans auparavant fut une cause directe de la décision que prirent les militaires nippons de se tourner vers le Pacifique. Vu sa longueur, l'ouvrage ne se veut pas exhaustif. Son analyse reste donc très brève.

⁸ SNYDER, Timothy. *Bloodlands: Europe Between Hitler and Stalin*, New York, Basic Books, 2010, p. 30.

⁹ *Ibid.*

Enfin, *A World at Arms*, l'ouvrage de Gerhard Weinberg souvent crédité comme la première étude véritablement « générale » de la Seconde Guerre mondiale, traite abondamment des relations russo-japonaises et de l'affrontement limitrophe entre eux. Il aborde la bataille comme un élément décisif dans le réajustement des politiques entre les deux États. De plus, il considère qu'elle influença de façon notable l'orientation stratégique du Japon dans le contexte de Guerre :

« It [this crushing defeat] made some within the Japanese military yearn for revenge, but it led many of them to rethink their plans for the future. The Soviet Union was clearly a formidable power [...] This suggested to many in Tokyo that a reorientation of Japanese policy might well be desirable¹⁰. »

Pourtant, une importante contradiction persiste dans l'ouvrage de Weinberg. Son travail est colossal. Il maîtrise visiblement les différentes facettes de la Guerre, et traite de chacune d'entre elles savamment ; Nomonhan, l'Europe, la guerre sino-japonaise, l'Afrique, le Pacifique, etc. Il possède tous les outils nécessaires à l'élaboration d'une histoire globale (comme le suggère le sous-titre du livre). Sa bibliographie étoffée en témoigne. Malgré tout, l'auteur met toute l'emphase de son argumentation sur l'Allemagne, en rejetant explicitement les événements asiatiques comme un des fondements de la Seconde Guerre mondiale : « The continuing East Asian conflict between Japan and China would, however, have remained isolated [...] It is thus entirely appropriate to think of the Second World War as having been initiated by Germany and eventually embroiling the whole globe¹¹. » L'auteur, en imbriquant dans son argumentation la corrélation entre Nomonhan et la guerre sino-japonaise (corrélation qu'il établit lui-même), aurait sans doute pu établir des liens entre l'Europe, spécialement l'Allemagne, et l'Asie. Ainsi, il aurait pu renforcer sa thèse en traitant globalement de l'évènement bien avant la fameuse date de septembre 1939 — soit le

¹⁰ Gerhard L. Weinberg. (2005). *A World at Arms: A global history of World War II*. [Livre électronique]. Cambridge University Press.

¹¹ *Ibid.*

début de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, date la plus souvent utilisée pour marquer le début de la Guerre sous une perspective européenne.

Certes, l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale est beaucoup trop large pour en faire une analyse complète. Il est néanmoins visible à travers ces quelques exemples qu'une recherche trop générale ne permet pas de bien apprécier l'importance de la bataille de Nomonhan. Malgré la qualité des ouvrages présentés et le sérieux de leurs auteurs, cette historiographie est dramatiquement inconsistante quant à l'importance qu'elle accorde à cet évènement.

Nomonhan et la recherche sur les politiques nippones et soviétiques

D'entrée de jeu, notons que les ouvrages traités ci-haut sont tous récents. Ainsi, leurs auteurs ne se butèrent pas aux problèmes d'inaccessibilité des archives soviétiques¹² et à l'importante censure japonaise imposée à l'information émanant de Nomonhan, deux obstacles que rencontrèrent bon nombre de leurs prédécesseurs¹³. C'est le cas de Harriet Lucy Moore qui, dès les années 1930, s'intéressa à la diplomatie soviétique. Elle publia ainsi, en 1945, son ouvrage *Soviet Far Eastern Policy*. Malgré toutes les entraves, Moore réussit à établir un lien évident entre le « Far East » et la montée des évènements précurseurs à la Seconde Guerre mondiale. Comme Ferro soixante-cinq ans plus tard, elle affirme l'importance de la défaite à Nomonhan dans la prise de décision du Japon de se tourner vers le Pacifique. Il est important de souligner le travail de H. L. Moore puisqu'elle prouve que certains observateurs contemporains des années de guerres furent en mesure de comprendre l'interaction qui exista entre ces divers évènements. Plusieurs auteurs se sont penchés, avec un peu plus de recul, sur la bataille de Nomonhan dans le cadre d'un travail plus spécialisé sur l'histoire du Japon de l'époque

¹² Comme mentionné plus haut dans ce travail, plusieurs historiens (Kuromiya Hiroaki le premier), affirme que cet obstacle est toujours bien présent.

¹³ Alvin D. Coox, *Nomohan: Japan Against Russia, 1939*, 2 vols, Stanford, Californie, Stanford University Press, 1985, p. 1000.

— ou de l'URSS. D'abord, le point de vue du japonologue et historien William G. Beasley aide à soutenir une position similaire à celle d'Harriet Lucy Moore. Le professeur émérite en histoire de l'Extrême-Orient de l'Université de Londres souligne lui aussi, dans son ouvrage *Japanese Imperialism: 1894-1945*, l'impact qu'eurent les combats à Nomonhan sur la diplomatie et l'organisation militaire du Japon. Parallèlement, il met en perspective l'importance économique et stratégique de la Mandchourie pour l'archipel dans les années 1930.

Sous un angle soviétique, le premier s'étant penché sur la question est sans doute John Erickson, historien britannique, professeur émérite à l'Université d'Edinburgh et spécialiste de la Grande Guerre patriotique (appellation soviétique pour les combats de 1941-1945). Dans son ouvrage *Soviet High Command* de 1962, Erickson propose une analyse complémentaire à celle de Moore en s'intéressant aux conséquences qu'eut Nomonhan sur l'URSS. En effet, l'auteur affirme que ces combats furent un facteur très influent dans les négociations diplomatiques entre l'Allemagne nazie et la Russie soviétique. Il y présente habilement comment l'Extrême-Orient fut sans cesse une préoccupation du ministre des Affaires étrangères de l'Union soviétique, Viatcheslav Molotov (1890-1986). Ainsi, « the reference to the Far East suggested that Stalin may have been prompted by the realisation that he might kill his eastern and western birds with one carefully flung stone¹⁴. » Définitivement, pour Erickson, l'étude de la politique internationale stalinienne à la fin des années 1930, en Europe, doit être réalisée de façon complémentaire à la situation asiatique. Nous pouvons donc facilement affirmer que Nomonhan en serait une étape primordiale.

Pourtant, l'apport d'Erickson n'influença pas tous ses successeurs. Geoffrey Roberts, également spécialiste de la Seconde Guerre mondiale en Union soviétique, n'a jamais accordé de véritable importance à Khalkhin Gol avant 2012 ; dans son ouvrage *Stalin's General: The Life of Georgy Zhukov*. Dans ses quatre ouvrages précédents sur l'URSS,

¹⁴ John Erickson, *The Soviet High Command; a Military-Political History, 1918-1941*, London, Macmillan, 1962, p. 533.

très peu de références sont faites aux tensions nippo-soviétiques sur les frontières de la Mandchourie et de la Mongolie¹⁵. Quant à son ouvrage plus récent, dont le maréchal Georgy Joukov (1896-1974) est l'objet, il souligne l'importance formatrice de la bataille de Nomonhan pour ce dernier. Roberts affirme que ce conflit lui permit d'acquérir une grande confiance personnelle et une importante crédibilité au sein du Haut-Commandement soviétique. Ces deux éléments furent grandement responsables de sa conduite — si importante — de certains combats durant la Grande Guerre patriotique. Enfin, l'ouvrage de Jonathan Haslam sur les relations nippo-soviétiques *The Soviet Union and the Threat from the East, 1933-1941* apporte une analyse plus détaillée de la bataille d'intérêt. Il prend d'abord soin de résumer le déroulement des combats avant de présenter l'évènement comme étant un élément dissuasif majeur pour le Japon dans ses visées contre l'Union soviétique : « on the Japanese side it was unlikely that Tokyo would thereafter take Soviet weakness for granted or that they would commit themselves to a war with Moscow in the near future¹⁶. »

Ce bref survol d'une historiographie plus générale de la Seconde Guerre mondiale et des tensions entre l'URSS et le Japon dans les années 1930 soulève effectivement une importante ambivalence sur le rôle joué par la bataille de Nomonhan. Ceci rend très difficile la tâche d'en calculer l'étendue réelle. Le spécialiste français de l'Asie du XX^e siècle, Jean-Louis Margolin, introduit son ouvrage *Violences et crimes du Japon en guerre, 1937-1945* en disant :

Des très grandes guerres du XX^e siècle, celle qui ravagea huit années durant l'Asie orientale et le Pacifique est assurément la plus négligée en Occident. Ses dimensions mêmes sont couramment ignorées. On ne connaît généralement que la guerre du Pacifique, amorcée le 7 décembre 1941 (heure locale) par l'attaque contre Pearl Harbor. Or, à cette date, la

¹⁵ Les quatre ouvrages furent consultés pour ce travail, ils figurent donc dans la bibliographie en ordre de publication.

¹⁶ Jonathan Haslam, *The Soviet Union and the Threat from the East, 1933-1941*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1992, p. 132-133.

guerre sino-japonaise, commencée le 7 juillet 1937, en était au-delà de la moitié de sa durée totale¹⁷.

Il y a quelque chose d'assez paradoxal dans ce que dit Margolin : dans son désir de redonner la place due aux campagnes militaires nippones, il n'aborde les conflits avec l'Union soviétique qu'en quelques lignes très descriptives. Certes, il concentre son travail sur la violence perpétrée par les troupes japonaises. Ainsi, le cas à l'étude était sans doute moins pertinent pour lui vu la défaite sanglante vécue par les militaires japonais aux mains de l'Armée rouge. Néanmoins, le lien entre Nomonhan et la guerre menée par le Japon en Chine au même moment est direct ; il est donc permis de se surprendre de la quasi-absence de cette bataille dans son ouvrage. Cela dit, si ce spécialiste de l'Asie souligne la méconnaissance de la Seconde Guerre sino-japonaise, et même de la campagne nippone en Asie du Sud-Est, la place de la défaite contre la Russie soviétique devient irrévocablement précaire. C'est dans ces conditions qu'il est intéressant, et important, de se pencher sur une historiographie dédiée à la bataille de Nomonhan.

Étudier la bataille de Nomonhan

Conscient de cette méconnaissance du conflit dans la communauté scientifique, Alvin D. Coox fut le premier à proposer un ouvrage d'envergure sur la bataille de Nomonhan : *Nomonhan, Japan Against Russia, 1939*. Il y précise, en préface : « It was impossible, however, to trace the origins of the clash in Nomonhan, to follow its course, or to pick winners or losers, for, as Professor Buss wryly noted soon afterwards, "neither Russian or Japanese dispatches had any except perhaps an accidental relation with the truth"¹⁸. » Il fait notamment référence au grand silence, autant sur la scène diplomatique qu'auprès de leur population respective, que les deux États adoptèrent dans le contexte

¹⁷ Jean-Louis Margolin, *Violences et crimes du Japon en guerre : 1937-1945*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 10.

¹⁸ Coox, *Op. Cit.*, p. ix.

de grandes tensions qui régna à l'époque. Malgré cette difficulté, l'historien commença son travail dans les années 1950 au Japon. C'est ainsi que parut en 1985 l'ouvrage en deux tomes de plus de 1 200 pages. Cette imposante composition repose sur un travail minutieux et une grande quantité de sources de qualité. Néanmoins, la plus grande richesse de cet ouvrage vient des 150 interviews que réalisa l'auteur, entre 1960 et 1964, auprès de vétérans japonais de la bataille de Nomonhan. Elles représentent ainsi une collection de sources unique et essentielle pour quiconque s'intéresse à l'affrontement de 1939 entre l'URSS et le Japon, voire à la Seconde Guerre mondiale de façon plus générale. Ces interviews sont, d'ailleurs, une part considérable des sources de son ouvrage.

Les conclusions qu'il avance sont nombreuses, mais reposent surtout sur le plan militaire. Selon lui, notamment, la bataille fut particulièrement importante puisqu'elle permit à Joukov de devenir le commandant qu'il était lorsqu'il sauva Moscou en 1941 du siège allemand¹⁹. De façon opposée, l'AIJ n'apprit pas de sa défaite. Coox affirme que Nomonhan mit en lumière d'importantes défaillances de l'armée nippone en comparaison à l'URSS — matérielle et numérique notamment. Le Japon se pencha sur l'évènement à travers différents comités d'investigations pour en tirer leçons. Malgré cela, de nombreux problèmes fondamentaux ne furent jamais adressés, à commencer par le manque complet de coordination entre Tokyo et l'armée stationnée sur le continent. Ainsi, Alvin D. Coox devint le pionnier de l'historiographie de la bataille de Nomonhan et en restera sans doute le spécialiste le plus influent.

Un ouvrage récent permit, vingt-sept ans plus tard, de renouveler l'historiographie sur la bataille de Nomonhan. Il s'agit du livre *Nomonhan 1939: The Red Army's Victory That Shaped World War II* écrit par Stuart D. Goldman. L'apport le plus notable de Goldman est sans aucun doute d'avoir établi un lien direct entre la bataille à l'étude et la signature du Pacte Molotov-Ribbentrop. Notons qu'il réitère lui aussi les arguments de Pearl Harbor et celui d'une bataille formative pour le maréchal Joukov. D'ailleurs,

¹⁹ Rappelons que Geoffrey Roberts réitérera cette analyse dans son œuvre de 2012.

les nombreuses références que fait Goldman à l'œuvre d'Alvin D. Coox prouvent encore une fois le travail précurseur de ce dernier. Cependant, Stuart D. Goldman apporte sans conteste un élément nouveau et majeur à l'analyse de son prédécesseur. Sa démonstration du rôle de Nomonhan dans la ratification de l'un des traités les plus spectaculaires de l'histoire diplomatique est particulièrement intéressante. En prouvant efficacement l'influence du conflit nippon-soviétique sur le déroulement des pourparlers germano-soviétiques, Goldman souligne vraisemblablement l'importance de considérer la bataille de la rivière Khalkhin Gol dans une historiographie de la Seconde Guerre mondiale.

L'ouvrage de 2012 de Stuart D. Goldman demeure jusqu'à maintenant le dernier ouvrage d'envergure sur la bataille de Nomonhan. Ainsi, Alvin D. Coox et Stuart D. Goldman ont assurément posé les fondements d'une historiographie solide et sérieuse sur le sujet. Il demeure tout de même important de souligner que d'autres auteurs participent autrement à l'étude du sujet, grâce à plusieurs articles scientifiques.

Certains d'entre eux réalisèrent leurs recherches avant la parution de l'ouvrage de Coox. Leurs conclusions furent donc utilisées par ce dernier dans la réalisation de son travail. C'est le cas de Clark W. Tinch avec son article « Quasi-War between Japan and the U.S.S.R., 1937-1939 », paru en 1951 dans *World Politics*. Tinch y fait une étude du conflit à travers la presse soviétique et japonaise. Son objectif réel, cependant, fut d'établir un parallèle entre la politique soviétique à la fin des années 1930 et celle au début de la Guerre froide ; donc entre la politique soviétique vis-à-vis du Japon puis des Américains en Corée. Il chercha ainsi à prouver qu'un conflit direct entre l'URSS et les États-Unis était évitable, comme un conflit nippon-soviétique direct quelques années plus tôt.

Ensuite, deux articles parurent en 1967 : « The Nomonhan Incident: Imperial Japan and the Soviet Union » par Katsu H. Young et « Soviet-Japanese Confrontation in Outer Mongolia: The Battle of Nomonhan-Khalkhin Gol » par Larry W. Moses. À travers leur analyse respective, ils cernent de façon semblable le Japon comme étant responsable du déclenchement des hostilités à Nomonhan. Le motif en aurait été le

désir de l'archipel de poursuivre l'expansion du Mandchoukouo plus au nord. Or, sa défaite aurait freiné une telle ambition et convaincu les dirigeants nippons de tourner leurs intérêts vers le sud. Il s'agit d'une rhétorique qui sera reprise, mais surtout approfondie dans les ouvrages de Coox et Goldman.

Plus récemment, la parution de certains articles laisse supposer qu'un certain regain d'intérêt vis-à-vis la bataille de Nomonhan s'opère dans la communauté historienne. Un article de Vladimir S. Mil'bakh, doctorant de l'Université d'Irkoutsk, fut traduit du russe par Harold S. Orenstein pour le compte de *The Journal of Slavic Military Studies* en 2007. Mil'bakh y fait une étude approfondie et pointilleuse du rôle de l'artillerie soviétique déployée à la rivière Khalkhin Gol. Ses conclusions corroborent, une fois de plus, l'argument selon lequel la bataille de 1939 fut un test important pour Joukov et l'Armée rouge, leur permettant d'acquérir une véritable expérience de terrain.

Également plus récent est le travail de Kuromiya Hiroaki²⁰, professeur d'histoire à l'Université de l'Indiana. Son apport à l'historiographie de Nomonhan est particulièrement intéressant dans la mesure où le cœur de son argumentation — dans les articles « The Mystery of Nomonhan » et « New Questions on the Battle of Khalkhin Gol (Nomonhan) », parus respectivement dans *The Journal of Slavic Military Studies* (2011) et le *Mongolian Journal of International Affairs* (2014) — réinterprète significativement la version défendue par Coox et Goldman. Le point essentiel des deux articles est le même ; il y soutient que la bataille de Nomonhan ne fut pas provoquée par le Japon, mais, bien au contraire, par l'URSS. Plus spécifiquement par l'entremise du commandant de la 23^e division japonaise, Komatsubara Michitarō (小松原道太郎, 1885-1940), qui aurait été secrètement au service de Staline. La 23^e division représenta l'unité militaire principale des forces japonaises impliquées à Khalkhin Gol, mais également celle qui escalada l'incident initial en 1939. Staline aurait donc forcé Komatsubara à déclencher les hostilités pour ses propres intérêts. Notons que Goldman soutient lui aussi que l'incident devint un levier important pour

²⁰ Déjà cité dans ce travail

le dirigeant soviétique. Cependant, pour Goldman, Staline ne fit que réagir très habilement aux incidents frontaliers ; le Japon reste pour lui le réel instigateur de Nomonhan, comme l'avait affirmé Coox quelques années plus tôt. Kuromiya pousse donc beaucoup plus loin l'idée mise de l'avant par Goldman, et réinterprète celle de Coox.

Dans le premier article, Kuromiya présente le passé d'attaché militaire en URSS du même officier japonais. Il y souligne plusieurs raisons ayant pu le pousser à « travailler » pour Moscou, notamment par chantage à la suite d'un scandale sexuel dans lequel il aurait été impliqué en Union soviétique. L'auteur s'attarde ensuite à la façon dont Komatsubara agit pour faire escalader le simple incident de frontière, mais également à la façon dont il y dirigea ses troupes. Ses conclusions sont accablantes pour le commandant : « Komatsubara's initial reaction escalated the confrontation. His subsequent actions are equally questionable and irresponsible²¹. » En fait, selon Kuromiya, il n'aurait fait qu'agir pour les intérêts de Staline, qui cherchait un moyen de mettre fin à la menace nippone sur son front oriental.

Dans son article le plus récent des deux, « New Questions on the Battle of Khalkhin Gol (Nomonhan) », Kuromiya Hiroaki réitère son argumentation stipulant que Nomonhan fut souhaité et planifié par Staline. Il fait cela à travers une série de questions irrésolues sur la bataille. L'étrange comportement du commandant Komatsubara est l'un de ses questionnements. Or, il serait impossible, selon l'auteur, de répondre à ces questions tant que Moscou ne donne pas accès à tous ses documents d'archives sur la bataille. Ainsi, par la réinterprétation qu'il fait et la façon avec laquelle il prouve que certaines questions restent jusqu'à maintenant sans réponse, Kuromiya Hiroaki montre qu'il y a place pour un réel débat historique sur la bataille de Nomonhan. Malgré ce regain d'intérêt, le survol des ouvrages généraux effectué plus haut montre qu'il reste beaucoup de travail à faire pour que cet évènement gagne la place qui lui est

²¹ Kuromiya Hiroaki, « The Mystery of Nomonhan, 1939 », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 24, no. 4, nov 2011, p. 668.

réellement due aux yeux des observateurs occidentaux contemporains — d'autant plus qu'aucun ouvrage sérieux n'existe en français.

Pour conclure, il semble que l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale soit obscurcie par un important européocentrisme. Margolin propose une piste en affirmant que : « Chine et Australie mises à part, tous les belligérants côté allié éprouvèrent des pertes bien plus sévères face à l'Allemagne que face au Japon »²². Conséquemment, aussi intéressante et influente que soit la dynamique globale de la Seconde Guerre mondiale, peu de récits en soulèvent l'importance. Trop souvent, les années 1939-1945 sont présentées en deux théâtres distincts ; l'Europe et la Guerre du Pacifique. Comme si les deux parties de cette guerre ne se rejoignirent pas, qu'aucun échange réel n'y prit place. Cela semble être une réalité tant dans les ouvrages scientifiques, dans les ouvrages de vulgarisation ainsi que dans la fabrication médiatique de produits culturels, à commencer par le cinéma. Il existe donc, apparemment, un flou historique entre l'Union soviétique et le Japon dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale ; causé par l'absence d'affrontement militaire dans cet espace. Pourtant, alors que l'Allemagne nazie envahit la Pologne dans les premiers jours du mois de septembre 1939, les combats faisaient toujours rage en Extrême-Orient entre l'URSS et le Japon. Se pencher davantage sur la bataille de Nomonhan permettrait donc de faire un lien entre les combats en Europe et la Guerre du Pacifique. C'est dans ce contexte historiographique que sera effectué ce travail.

Problématique et méthodologie

Il est déjà visible que l'objet de cette étude va au-delà de la bataille en tant qu'affrontement militaire. En observant la situation globale à la veille de la Seconde Guerre mondiale, il est possible de constater que de fortes tensions subsistèrent à une échelle planétaire : vieilles rivalités politiques, litiges géographiques et économiques,

²² Margolin, *Op. Cit.*, p. 10.

divergences idéologiques. Dès 1937, Hitler envisagea de mener une guerre contre la France, la Grande-Bretagne et l'Union soviétique²³. Le seul obstacle réel, pour lui, ne semble pas avoir été l'ampleur d'une telle campagne, mais bien la crainte de devoir la mener sur tous ces fronts en même temps. Plus à l'Est, Staline redouta vivement la possibilité d'être attaqué sur deux fronts, par l'Allemagne en Occident et par le Japon en orient²⁴. D'autant plus que les deux partagèrent un traité d'assistance militaire, déguisé sous le pacte anti-Komintern et orienté contre l'Union soviétique, et ce, depuis 1936. Finalement, dès le début des années 1930, le Japon considéra déjà l'URSS au nord du nouvel État du Mandchoukouo et les États-Unis dans le Pacifique comme les deux opposants potentiellement menaçants vis-à-vis des intérêts expansionnistes nippons²⁵. De telle sorte que tous craignirent ou envisagèrent un conflit à très grande échelle avec ses voisins. Tous étaient pris entre deux autres puissances, et tous cherchèrent une issue à un tel encerclement.

Ce contexte historique pousse à se questionner sur le déroulement des événements en Extrême-Orient : en 1941, alors que toutes les tensions explosèrent à une échelle planétaire, pourquoi le Japon ne lança-t-il pas une offensive sur le front oriental de l'Union soviétique alors que l'Allemagne, son allié militaire, avait déjà envahi une bonne partie de son territoire occidental? De façon plus large, comment un invraisemblable *statu quo* — invraisemblable par la grande animosité qui régna entre le Japon et l'URSS — s'installa-t-il en Mongolie, en Mandchourie et en Sibérie jusqu'en 1945? Pour répondre à ces questions, nous proposerons, dans ce travail, que tout fût déjà joué en Extrême-Orient entre les deux acteurs majeurs de la Seconde Guerre mondiale — tout fût joué à Nomonhan où ils apaisèrent leurs tensions dès les débuts de la guerre. Plus que cela, la bataille de Nomonhan instaura une réelle détente

²³ Watt, *Op. Cit.*, p. 24.

²⁴ Erickson, *Op. Cit.*, p. 532.

²⁵ George Alexander Lensen, *The Damned Inheritance; The Soviet Union and The Manchurian Crises, 1924-1935*. Tallahassee, Diplomatic Press, 1974, p. 365-366.

entre les deux États. *Ipsa facto*, l'établissement de ce *statu quo* en Extrême-Orient permit au Japon et à l'URSS de se tourner vers d'autres objectifs géopolitiques.

À travers cette recherche, nous essaierons de comprendre l'impact exact qu'eut la bataille à Khalkhin Gol sur les prises de décisions de l'URSS et du Japon vis-à-vis leur politique internationale respective et, parallèlement, quel fut son influence sur le déroulement de la Seconde Guerre mondiale en Extrême-Orient. Ainsi, vu l'immense intérêt géopolitique de la région pour le Japon et l'URSS, une telle étude permettrait de comprendre certaines décisions prises par les deux pays dans les premières années de la Guerre. Nous proposerons, symboliquement, que le déploiement du pont par l'Union soviétique au-dessus de la rivière Khalkhin Gol, pour défendre la RPM contre les Japonais, incarne le déploiement d'un pont entre les facettes européenne et asiatique de la Seconde Guerre mondiale.

Les sources sur lesquelles s'appuie ce travail permettent effectivement de souligner l'importance stratégique, politique et économique de l'Extrême-Orient pour le Japon et l'URSS, mais également pour toutes les autres puissances dans les années 1930. Une certaine quantité de sources occidentales établissent ce « pont » en soulevant clairement l'intérêt qu'avaient, notamment, la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis en la situation se déroulant en Extrême-Orient. Parmi les traces laissées par ces acteurs occidentaux, une crainte de voir les tensions entre le Japon et l'URSS s'estomper est perceptible. En se détournant de l'Union soviétique, le Japon risquait vraisemblablement de devenir une menace pour les intérêts d'autres puissances dans le sud de la région, en plus d'intensifier son agression en Chine. Qui plus est, les inquiétudes étaient élevées de voir l'URSS abandonner son rôle dissuasif vis-à-vis du Japon, si cher à ces autres États ; et peut-être même, coopérer avec les membres de l'Axe suite au Pacte germano-soviétique. Ainsi, l'étude de la bataille de Nomonhan, à l'aide de ce type de source, permettrait de faire la lumière sur une partie obscure de l'immense émulation diplomatique qui mena à la Seconde Guerre mondiale.

D'abord, les documents diplomatiques britanniques et américains montrent assurément que cette région fut une variable considérable pour l'ensemble des pays impliqués dans

la Guerre. L'influence qu'eut Nomonhan sur la direction stratégique du Japon et de l'URSS y est également soulevée de façon plus spécifique.

Cependant, ces sources occidentales ne permettent pas une étude directe de notre sujet puisqu'elles sont souvent fondées sur des observations « externes ». Ainsi, l'ampleur des répercussions de la bataille de Nomonhan n'y fut pas saisie entièrement dès 1939. Plusieurs éléments ressortent donc, dans ces documents diplomatiques, seulement en 1941 avec la signature du Pacte de neutralité nippo-soviétique. C'est dans cette perspective que nos autres sources sont essentielles, étant plus directes.

D'abord, nous pourrions opposer les mémoires de deux personnalités, le général soviétique (puis Maréchal) Joukov et l'attaché de relation du Prince et ex-premier ministre du Japon Saionji Kinmochi (西園寺公望, 1849-1940), tous deux très près du pouvoir de leurs États respectifs. Certes, ces deux documents sont susceptibles de présenter omissions, exagérations et autres types de lacunes liées à une source-témoignage. D'autant plus que le manuscrit de Joukov ne fut jamais entièrement publié²⁶. Il est pourtant pertinent de faire cet exercice d'opposition vu la nature fondamentalement contraire de ces deux documents, d'autant plus que les mémoires Saionji-Harada sont une source originale rarement utilisée.

Harada Kumao (原田熊雄, 1888-1946) était le nom de l'attaché du Prince Saionji. Il entretint un journal de ses activités d'attaché politique auprès du Prince entre 1930 et 1940, qui sera corrigé et publié en 1950 par la reconnue maison d'édition de Tokyo *Iwanami Shoten* (岩波書店) sous le nom *Harada Kumao Kankei Bunjo* (原田熊雄関係文書, littéralement : Document de relations de Harada Kumao)²⁷. Il fut également traduit en anglais par le Commandement suprême des forces alliées et utilisé lors du Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient dans les années suivant la mort

²⁶ Georgy Zhukov, *Reminiscences and Reflections*, édité par Geoffrey Roberts. (2013). *Marshal of Victory: The Autobiography of General Georgy Zhukov*. [Livre électronique]. South Yorkshire: Pen & Sword Military.

²⁷ 国立国会図書館 (Bibliothèque de la Diète du Japon), (2012), 原田熊雄関係文書 (Document de relations de Harada Kumao), Récupéré de <http://rnavi.ndl.go.jp/kensei/entry/haradakumao.php>

de Harada en février 1946. Notons que le contenu du document était grandement controversé au sein de l'armée et de la marine japonaise en raison de son regard parfois critique de ces deux institutions. Cependant, sa crédibilité fut prouvée et établie par le Tribunal²⁸.

Une autre source relativement originale sera utilisée : le journal *The Manchuria Daily*. Étant un journal propagandiste japonais publié en anglais, les informations y sont souvent tordues volontairement. Or, cette limite est également un avantage puisqu'en soumettant cette source à l'analyse, il est possible de relever les éléments qui furent les plus sensibles pour les hautes sphères décisionnelles nipponnes — autant ceux qu'ils désiraient taire que ceux qu'ils désiraient faire connaître de l'opinion internationale.

Une seconde source journalistique importante sera utilisée ; les bulletins périodiques de la presse russe et japonaise publiés par le Ministère des Affaires étrangères de France. Ces bulletins consistent en des bilans, avec résumés et extraits, des publications périodiques des deux pays. Cette source est pertinente d'abord parce qu'elle permet de constater quels éléments de la propagande nipponne/soviétique atteignirent les sphères diplomatiques françaises. Plus que cela, elle révèle, comme pour les sources américaines et britanniques, les événements en Extrême-Orient auxquels la France porta plus particulièrement son attention.

Enfin, l'abondante quantité de documents recueillis et analysés par le Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient permettra d'apporter un regard international sur les événements ; un regard global et relativement plus objectif que les sources précédentes.

Cette étude sera réalisée en trois chapitres. D'abord, dans le premier, nous aborderons les années 1930 jusqu'aux affrontements initiaux à la frontière du Mandchoukouo et de la République populaire mongole en 1939. Cela, pour bien comprendre dans quel

²⁸ IMTFE. *Judgment of 4 November 1948*, Tokyo, Japan, édité par John Pritchard et Sonia M. Zaide, *The Tokyo War Crimes Trial*, 1948, vol. 22, p. 34.

contexte le conflit s'est déclaré. Puis, nous observerons la bataille de Nomonhan sous sa dimension militaire afin de dégager les faits qui seront nécessaires à notre analyse. Dans le deuxième chapitre, les politiques — au sens de l'ensemble des principes qui orientent les prises de position d'un État²⁹ — du Japon et de l'Union soviétique seront soumises à l'analyse. Les changements orchestrés dans celles-ci, par le déclenchement puis la conclusion de la bataille de Nomonhan, nous permettront de souligner l'importance qu'eut l'Extrême-Orient dans le processus de prise de décision des deux pays d'intérêts. Dans le même ordre d'idées, les liens entre la bataille nippono-soviétique et la Guerre sino-japonaise plus au sud permettront de comprendre l'Extrême-Orient comme un espace clé de la géopolitique mondiale de l'époque. Finalement, une étude de la situation en Mongolie et en Mandchourie, à la suite de la bataille de Nomonhan jusqu'à l'invasion allemande de l'URSS en 1941, sera réalisée. Parallèlement, nous considérerons un portrait plus global en soulignant l'attention que portèrent d'autres acteurs de la scène internationale au conflit asiatique dans le cadre de l'escalade diplomatique mondiale de la fin des années 1930. Le but est de constater la mise en place d'une détente entre l'URSS et le Japon grâce à la bataille à l'étude ; puis, d'une neutralité officielle par la signature d'un pacte en avril 1941. D'ailleurs, nous établirons ce Pacte de neutralité comme conséquence directe de la victoire soviétique à Khalkhin Gol.

²⁹ Philippe Boudreau & Claude Perron, *Lexique de science politique*, Montréal, Chenelière Éducation, 2^e édition, 2006, p. 148.

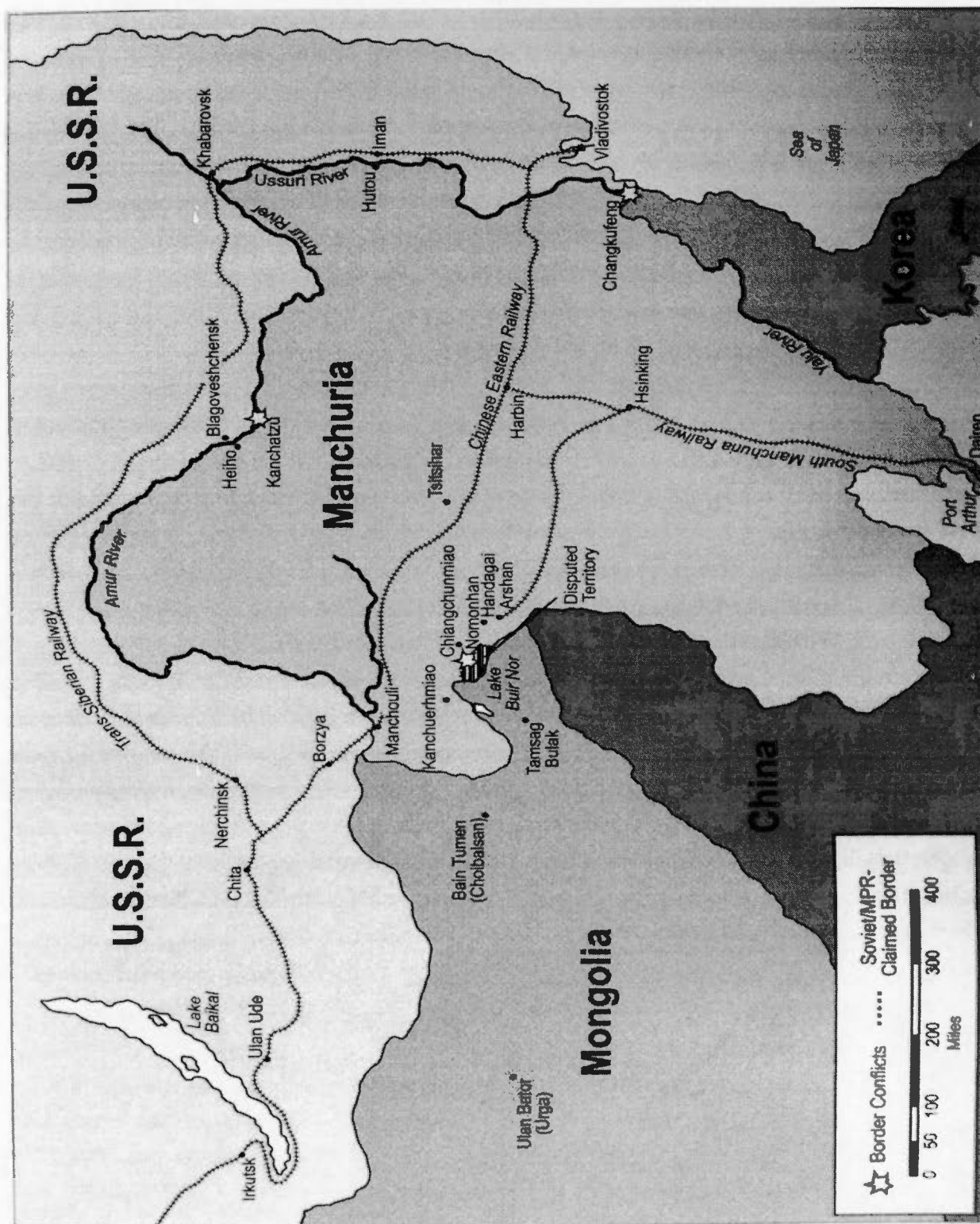
CHAPITRE I

CRESCENDO DES TENSIONS FRONTALIÈRES

L'hiver de 1932 marqua un changement radical dans les relations des pays impliqués en Extrême-Orient. En février, après quatre mois de campagnes militaires nippones en Mandchourie, l'État du Mandchoukouo fut proclamé³⁰. Le Japon et l'URSS partagèrent, de façon tout à fait soudaine, une frontière au nord-ouest du nouvel État. Suite au retrait des forces japonaises et occidentales de Sibérie, envoyées en réponse à la révolution bolchevique, les relations entre le géant soviétique et l'archipel nippon atteignirent une certaine stabilité. Or, l'agressivité avec laquelle le Japon agit en 1932 et sa soudaine proximité avec l'URSS raviva de vieilles tensions développées au début du siècle entre le Japon et l'ancêtre impérial de l'Union soviétique. Puis, progressivement, de nouvelles tensions émergèrent de divers conflits géopolitiques et idéologiques dans les années suivantes. Ultimement, une véritable course à l'armement prendra place à leurs frontières. Les forces nouvellement arrivées en Extrême-Orient dans ce contexte seront ainsi mobilisées en 1939 lors de la bataille de Nomonhan. Dans ce chapitre, nous étudierons cette conjoncture puis la bataille qui en résulta.

³⁰ Coox, *Op. Cit.*, p. 46.

Figure 1 : La Mandchourie (Mandchoukouo) et les environs, 1939³¹



³¹ Goldman, *Op. Cit.*, p. 6.

1.1 République populaire mongole

Ironiquement, c'est l'URSS qui s'engagea la première en territoire chinois. Au cours de la guerre civile russe, provoquée au lendemain de la prise du pouvoir par les bolcheviks, la Mongolie fut successivement envahie par les troupes blanches, puis « libérée » par l'Armée rouge ; officiellement en appui au Parti populaire mongol. Alors que le régime soviétique reconnaissait la Mongolie comme faisant partie intégrante de la Chine, cela ne l'empêcha pas d'entériner l'indépendance de la région en 1924 à la suite des perturbations causées par la guerre civile³². Or, le *Bulletin périodique de la Presse russe*, dans son édition de juillet 1924, indiqua que « la mort toute récente du Khoutoukhata, grand chef religieux et politique de la Mongolie, laissait supposer un changement de régime³³. » Dès novembre 1924, la Mongolie fut subordonnée à l'URSS par l'instauration de la République populaire de Mongolie³⁴.

Le cas de la RPM ne fut pas unique. Il s'inscrit dans une opération de centralisation menée par Moscou dès les premières années de l'État soviétique, phénomène qui ne prendra que de l'ampleur. Nicolas Werth, dans son ouvrage *Histoire de l'Union Soviétique*, affirme pouvoir dégager une constante de l'« histoire complexe des autodéterminations » : « tout en continuant à affirmer le droit des peuples à l'autodétermination [comme illustré ci-haut pour le cas mongol], le nouveau pouvoir subordonnait ce droit aux intérêts de l'État socialiste³⁵ ». Une dualité importante gouverna donc les relations entre Moscou et la République mongole — reconnaissance d'un droit à l'autodétermination, pourtant fortement subordonnée. Elle jouit ainsi d'un certain degré d'autonomie de plus qu'une république soviétique conventionnelle.

Présenter le cas de la République populaire mongole permet, certes, une meilleure mise en contexte afin de traiter du sujet à l'étude. Plus que cela, le dualisme des relations

³² Margolin, *Op. Cit.*, p. 83.

³³ France (Ministère des affaires étrangères & Ministère de la guerre), « La Proclamation de la République », *Bulletin périodique de la presse russe*, Paris, no. 134, 17-19 Juillet 1924, p. 10.

³⁴ Jacqueline Thévenet, *La Mongolie*, Paris, Karthala, 1999, p. 92.

³⁵ Nicolas Werth, *Histoire de l'Union soviétique*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, p. 182.

soulevé dans le paragraphe précédent sera important à l'établissement de notre analyse. L'URSS adopta régulièrement une rhétorique paternaliste envers la Mongolie sur la scène internationale. Selon celle-ci, l'armée rouge n'intervint, en 1939, que dans le but de venir en aide à la « friendly Mongolia »³⁶. Or tous les éléments montrent que le Haut-Commandement craignit, en réalité, directement pour ses propres intérêts dans les années 1930.

D'un point de vue strictement militaire, l'URSS assista la Mongolie dès ses débuts : assistance matérielle en grande quantité incluant armes, munitions, équipements ; mais également du personnel pour offrir de l'entraînement militaire³⁷. Pourtant, l'aide soviétique a visiblement permis une infiltration de l'armée mongole par l'armée rouge. Plusieurs militaires soviétiques occupèrent des postes au sein de l'armée de la RPM. Principalement, l'ex-Chef de l'armée de réserve du district militaire de l'est de la Sibérie et inspecteur de l'infanterie de la 5e armée bolchevique remplit les importantes fonctions de Chef d'état-major dès 1921. Le poste resta d'ailleurs entre les mains d'un Soviétique jusqu'en 1932. Ensuite, en 1923, Moscou envoya douze conseillers militaires soviétiques en Mongolie. D'ailleurs, c'est sous la supervision d'un pilote soviétique que l'aviation mongole fut créée³⁸. Il est ainsi facile d'affirmer que l'URSS eut une influence majeure et directe sur l'armée de la RPM.

Cette réalité se reflète également dans la manière avec laquelle l'URSS réagit aux multiples développements en Extrême-Orient. Dans son article « Soviet military advisors in Mongolia, 1921-1939 », Ilya Kuznetsov, professeur émérite à l'Université d'Irkutsk, précise :

« A tense atmosphere existed in the Far East during the 1930s. In the early 1930s, the Japanese seized a portion of China and created the puppet state of Manchukuo on Chinese territory in Manchuria. Then the Japanese aggressors transformed this

³⁶ Georgy Zhukov, *Reminiscences and Reflections*, édité par Geoffrey Roberts. (2013). *Marshal of Victory: The Autobiography of General Georgy Zhukov*. [Livre électronique]. South Yorkshire: Pen & Sword Military.

³⁷ Ilya I. Kuznetsov. « The Soviet military advisors in Mongolia, 1921-39 » *The Journal of East Asian Studies*, vol. 3, no. 1, 2004, p. 119.

³⁸ *Ibid*, p. 120, 125.

territory into a bridgehead for future advances further to the north and west [...] In this threatening situation, in March 1936 the Soviet Union and Mongolia signed a ten-year protocol for mutual assistance³⁹. »

Le protocole de 1936 permettait, officiellement, un support militaire mutuel entre les deux États. Ainsi, pour Kuznetsov, c'est la RPM qui demanda à l'URSS de stationner des troupes sur son territoire en guise de précaution face à l'avancée nippone. Or, rappelons la dualité régissant l'attitude de l'URSS dans ses relations avec les autres États satellites ; il y avait, semble-t-il, une raison officieuse à ce protocole. Contrairement à ce qu'affirma Kuznetsov, Elena Boikova, dans son article « Aspect of Soviet-Mongolia Relations, 1929-1939 », prouve qu'il y eut une réelle opposition au protocole au sein du gouvernement de la RPM. Elle dit : « the Protocol gave Soviet troops the option, interacting with the Mongolia Army, to create a covering detachment to counter the Japanese-Manchurian troops already on the Manchurian-Mongolian border. [...] this almost assured that any Soviet-Japanese conflict would be fought on Mongolian territory⁴⁰. » Dans les faits, il semble que l'URSS cherchait plutôt à faire de la RPM une zone de sécurité entre son territoire et la menace nippone grandissante. Elena Boikova parle d'ailleurs de la Mongolie comme d'un « buffer state » pour le Haut-Commandement soviétique.

Nous verrons qu'il y eut certaines similitudes entre cette approche politico-militaire « pratique » de l'URSS à l'égard de la RPM et celle que le Japon adopta dans les années suivantes vis-à-vis de la Mandchourie.

³⁹ *Ibid*, p. 127.

⁴⁰ Elena Boikova, « Aspects of Soviet-Mongolian Relations, 1929-1939 », dans KOTKIN, Stephen & ELLEMAN, Bruce A. *Mongolia in the Twentieth Century: Landlocked Cosmopolitan*, New York, Routledge, 2000, p. 112.

1.2 *Gekokujō* et le militarisme nippon

Avant de traiter du cas mandchou, il est primordial d'aborder deux concepts qui seront essentiels à la compréhension du contexte historique de la conquête du Mandchoukouo, mais également du début des hostilités à Nomonhan : le *Gekokujō* et le militarisme nippon.

Littéralement, le concept de *Gekokujō* (下剋上) signifie le dessous (下) dominant (剋) le dessus (上). Il s'agit d'un concept abstrait et très vague, qui permet néanmoins de cerner le comportement — voire la mentalité — si particulier de plusieurs acteurs japonais importants qui œuvrèrent au Mandchoukouo tout au long des années 1930. Alvin D. Coox retraça l'origine du concept dans la guerre civile d'Ōdin qui ravagea l'archipel pendant dix ans à l'époque Muromachi (1336-1573). Le terme référait à l'approbation, par le shogunat des Ashikaga, du désordre et de la prise du pouvoir par des sujets vis-à-vis leur supérieur dans cette période de grande instabilité. De cette façon, fermiers, petits marchands et autres eurent recours à la violence contre de vrais seigneurs de guerre qui s'entredéchiraient pour le pouvoir⁴¹. Aujourd'hui, au Japon, le *Gekokujō* évoque, pour certains, l'histoire d'un paysan ayant monté les échelons sociaux au sein du shogunat de Toyotomi Hideyoshi (au pouvoir de 1582-1598⁴²) pour y devenir *Kashin* (家臣), vassal du *Shōgun* (將軍). Quelle que soit l'origine réelle du concept, le *Gekokujō* évoque, *grosso modo*, la capacité pour un individu d'origine et de statut social modestes à jouer un rôle dans l'appareil du pouvoir.

La manifestation du concept dans le contexte militaire des années 1930 reste fidèle à cette représentation, mais dans des proportions plus importantes. D'abord, le *Gekokujō* évolua à travers les traditions japonaises d'extrême humilité et de respect envers un individu de statut social ou d'âge supérieur⁴³. Stuart D. Goldman souligne la coutume

⁴¹ Coox, *Op. Cit.*, p. 19.

⁴² Mary Elizabeth Berry, *Hideyoshi*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, p. 272.

⁴³ Goldman, *Op. Cit.*, p. 15.

au Japon d'accorder une « nominal authority » à des hommes d'un tel statut social, alors que le « Real power often flowed elsewhere — from below⁴⁴. » Au début du XX^e siècle, en pleine modernisation de l'archipel, l'appareil militaire nippon connut une véritable professionnalisation. Les rangs furent donc rapidement joints par une nouvelle génération de sous-officiers, formés aux nouvelles techniques de l'art tactique. Comme l'Europe et l'URSS, le système militaire japonais était de plus en plus influencé par un essor technologique et industriel. Ainsi, les officiers ayant vécu les différentes guerres du tournant du siècle, jugés de vieille garde, furent rapidement considérés comme incapables de répondre aux nouvelles règles de la guerre. Pourtant, refusant l'affront direct à cette « vieille garde », les jeunes militaires nippons tentèrent, en plein respect des traditions japonaises, de faire émerger leur influence « from below ».

Dans le contexte d'intérêt, soit le chemin ayant mené le Japon à la bataille de Nomonhan, Alvin D. Coox définit le *Gekokujō* comme :

« A complex, highly Japanese and baneful phenomenon [...] junior officers — cocky and conceited because of their youth and supposed powers of execution [...] reproached the prudence of older officers, mistaking deliberation for hesitation. Logic and persuasion yielded to the fait accompli; matters could always be worked out if only something were done⁴⁵. »

Cette représentation du concept par le fait accompli traduit avec grande justesse l'importance que revête le *Gekokujō*⁴⁶. Loin de Tokyo, les « juniors » stationnés en Mandchourie, voulant dominer les « seniors », trouvèrent une façon bien efficace d'y parvenir : le déclenchement d'incidents qui poussaient les hautes sphères japonaises, militaire comme politique, dans de fâcheuses situations. Tokyo fut ainsi souvent forcé à l'engagement militaire par ses propres troupes.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Coox, *Op. Cit.*, p. 19.

⁴⁶ Notons que cette compréhension qu'en fait Alvin D. Coox provient de son travail colossal d'interview de prêt de 175 individus, en grande majorité vétérans japonais du Mandchoukouo.

Le concept présenté ici permettra de comprendre le comportement de certains soldats japonais dans les prochaines sections de ce chapitre. Cependant, il est insuffisant pour expliquer comment l'armée japonaise put, à plusieurs reprises, adopter un tel comportement sans condamnation réelle tant des dirigeants politiques à Tokyo que de l'Empereur. Pour ce faire, il est nécessaire d'aborder la montée du militarisme japonais. Il s'agit de l'irruption progressive depuis le début du XX^e siècle du pouvoir militaire dans les positions décisionnelles du Japon. Pour y arriver, les militaires utilisèrent, d'abord, les outils légaux (politiques et législatifs) mis à leur disposition. Par exemple, une ordonnance impériale de 1900 stipula que le ministre de l'Armée ainsi que le ministre de la Marine devaient être un général et un amiral en service⁴⁷. Ainsi, contrairement à plusieurs autres pays de l'époque où ces postes furent occupés par des politiciens ou des militaires retraités, l'armée et la marine pouvaient faire tomber le gouvernement simplement en retirant ces ministres, qui étaient toujours membres actifs de l'appareil militaire.

Ils utilisèrent également le droit d'accès direct qu'avaient les deux chefs d'état-major, armée et marine, à l'Empereur. Puisque ce dernier jouait le rôle de commandant en chef de l'armée japonaise (comme le Président des États-Unis pour l'armée américaine encore aujourd'hui), les chefs d'état-major étaient parmi les rares individus pouvant le rencontrer directement⁴⁸.

Ainsi, grâce à ces quatre figures clés — chef d'état-major de la Marine, chef d'état-major de l'Armée, ministre de la Marine et ministre de l'Armée — l'appareil militaire japonais avait une grande influence tant sur le pouvoir législatif que sur l'Empereur. D'ailleurs, celui-ci, malgré son pouvoir purement symbolique, jouissait toujours de beaucoup de prestige et de respect dans l'entière de la société japonaise.

Pour faire suite, ce n'est pas qu'à l'aide de ces « failles » légales que l'armée nipponne prit une part des rênes du pays. Effectivement, certains employèrent des techniques

⁴⁷ Goldman, *Op. Cit.*, p. 15.

⁴⁸ W.G. Beasley, *Japanese Imperialism: 1894-1945*, New York, Oxford University Press, 1987, p. 36.

beaucoup plus radicales. Des militaires extrémistes exercèrent « de 1931 à 1936, une sorte de droit de contrôle par l'assassinat, exécutant les responsables qui leur déplaisaient (plusieurs Premiers ministres, ministres, généraux, chefs d'entreprise...), sans guère avoir à redouter de condamnations judiciaires puisqu'ils prétendaient agir par patriotisme⁴⁹ ». L'incident du 26 février (二・二六事件) est sans doute l'épisode le plus révélateur de ce contexte. Lancée le 26 février 1936, cette tentative de coup d'État mit en scène de jeunes militaires de l'aile ultranationaliste de l'armée qui assassinèrent plusieurs hommes politiques et prirent le centre de Tokyo pour quelques jours⁵⁰.

De plus, une grande instabilité politique régna. Les partis d'oppositions œuvrèrent sans relâche, alors que tous furent soupçonnés de corruption. Ainsi, à cause de renversements politiques, assassinats, tentatives de coup d'État, etc., le Japon connut des changements de gouvernement très rapide (parfois moins d'un an) durant les années 1930⁵¹. Dans ce contexte, plusieurs militaires occupèrent le poste de Premier ministre, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de *Tōjō Hideki* (東條英機, 1884-1948), général qui cumulera les fonctions de ministre de la guerre et de Premier ministre de 1941 à 1944⁵². Ultimement, dans un appareil militaire de plus en plus puissant et influent au Japon, la manifestation du *Gekokujo* jouera un rôle clé dans le déclenchement de la bataille de Nomonhan — nous y reviendrons —, mais également de l'incident de Mukden. C'est cet « incident » qui permit l'invasion de la Mandchourie par l'armée japonaise et l'instauration de l'état du Mandchoukouo.

⁴⁹ Margolin, *Op. Cit.*, p. 91.

⁵⁰ Michael A. Barnhart, *Japan Prepares for Total War: The Search for Economic Security, 1919-1941*, New York, Cornell University Press, 1987, p. 64.

⁵¹ Edwin O. Reischauer, *Histoire du Japon et des Japonais : 1. Des origines à 1945*, Paris, Points, vol. 1, 1997, p. 225-229.

⁵² *Ibid.*

1.3 Mandchoukouo

Le tournant des années 1920-1930 fut marqué, au Japon, par la grande dépression économique débutée par la crise de 1929. Si ses répercussions atteignirent l'archipel plus tard que certains pays européens, elles ne furent pas moins dommageables. Avec la chute du commerce mondial, les exportations du Japon diminuèrent de 43% entre 1929 et 1931⁵³. Qui plus est, le chômage ne cessa d'augmenter, tout comme le prix des produits alimentaires de base et de la soie⁵⁴.

Il est important de spécifier : le Japon s'était lancé, depuis la fin du XIX^e siècle, dans une authentique campagne impérialiste. Suite à la guerre sino-japonaise de 1894-1895, il obtint de la Chine Taiwan et ses îles avoisinantes. Ce fut également le début de l'incursion du Japon dans l'économie chinoise sur le continent aux côtés des puissances européennes : acquisition de concessions minières et ferroviaires, acquisition de bases navales — le tout dans le cadre d'un système de sphères d'influence, propres à chaque puissance, qui ne pouvait nuire au commerce de ses pairs par quelques politiques protectionnistes que ce soit⁵⁵. Ce système est connu sous l'appellation *The Open Door Policy*. L'anglais est employé, ici, car cette politique émana des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Grâce à elle, Américains et Britanniques cherchèrent à conserver leurs avantages commerciaux en Chine obtenus par les *traités inégaux* imposés à de nombreuses villes portuaires asiatiques au XIX^e siècle, incluant au Japon. Ces traités, initiés par la Grande-Bretagne au lendemain de la première guerre de l'opium avec le Traité de Nankin (1842), offraient aux puissances occidentales de nombreux privilèges commerciaux : concessions territoriales, importations/exportations libres, etc⁵⁶.

Dix ans plus tard, le Japon sortit vainqueur de la guerre russo-japonaise (1904-1905). Il fit reconnaître sa prépondérance sur la Corée qu'il transforma en protectorat, puis en

⁵³ Beasley, *Op. Cit.*, p. 188.

⁵⁴ Coox, *Op. Cit.*, p. 18.

⁵⁵ Beasley, *Op. Cit.*, p. 70.

⁵⁶ *Ibid*, p. 15-20.

colonie. De plus, il obtint le bail que la Russie possédait sur la péninsule chinoise du Liaodong par le traité de Portsmouth (1905). C'est précisément sur cette péninsule, dont la région acquise fut rebaptisée territoire du Kwantung, que fut formée l'armée du même nom par le gouvernement japonais.

Une entente consécutive au traité de Portsmouth permit l'obtention par le Japon d'un important réseau de chemin de fer construit par les Russes au sud du chemin de fer de l'Est chinois. En 1906, le cabinet japonais autorisa la formation d'une entreprise, la société des chemins de fer de Mandchourie du Sud (*Minami Manshū Tetsudō Kabushiki Gaisha*, 南満州鉄道株式会社), comme unique responsable de 700 km de rail de Changchun à Dairen (aujourd'hui Dalian), 200 km de Mukden (Shenyang) à Antung (Shandong) et d'autres lignes connexes pour un total de 1 100 km — connectant 25 villages⁵⁷. La mainmise nipponne inclut une bande large de 62 mètres autour des rails, rendant la société propriétaire des mines, entrepôts et complexes électriques se trouvant en bordure de celles-ci⁵⁸. Afin de protéger cet important réseau, le Japon mobilisa une présence militaire significative, qui sera transformée en 1919 pour administrer et protéger le Kwantung. Cette nouvelle entité fut l'Armée du Kwantung⁵⁹. Finalement, le Japon consolida sa présence sur le continent durant la Première Guerre mondiale en saisissant plusieurs installations allemandes dans la province de Shandong plus au sud⁶⁰.

Pour revenir au contexte du début des années 1930, certaines figures japonaises commencèrent à voir dans ces colonies et concessions continentales, et dans une politique expansionniste, la solution à la crise économique grandissante. C'est le cas notamment de Matsuoka Yōsuke (松岡洋右, 1880-1946, lui-même qui deviendra ministre des Affaires étrangères en 1940) qui, dans un discours à la Diète⁶¹ en janvier

⁵⁷ Coox, *Op. Cit.*, p. 1-2.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Goldman, *Op. Cit.*, p. 8.

⁶⁰ Beasley, *Op. Cit.*, p. 142.

⁶¹ Nom du parlement japonais.

1931, argumenta que la situation mondiale poussait les États à former des blocs économiques : « thereby making it necessary for Japan to create one, too, in order to survive. It must [...] be ready to use force to assert its rights to a bare existence⁶². »

Vu l'importance économique que représentait la petite portion de la Mandchourie que contrôlait le Japon en 1931 — mais surtout le potentiel que représentait une Mandchourie entièrement sous domination japonaise — il n'est pas étonnant que les premières troupes nippones « ready to use force » se manifestèrent dans cette région du monde. Quelques chiffres suffisent pour le constater ; Sandra Wilson affirme que les actifs de la société des chemins de fer de Mandchourie du Sud s'élevèrent à 1 milliard de yens en 1930⁶³. De plus, en 1927, la Mandchourie produisit près de la moitié de la production mondiale de soya, tout en étant une source importante de matières premières comme le fer et le charbon⁶⁴.

Parallèlement, l'instabilité régna constamment entre le gouvernement japonais et chinois dans cette région du monde, ce qui donna davantage d'arguments à ceux qui prônèrent une certaine agressivité dans la péninsule. Conséquemment, alors que plusieurs figures s'affrontèrent idéologiquement au Japon, incapables de s'entendre sur l'orientation de la politique à prendre, l'Armée du Kwantung prit une téméraire initiative. Dans la nuit du 18 septembre 1931, une bombe explosa sur des rails de chemin de fer sous contrôle nippon près de Mukden⁶⁵. Ses soldats se lancèrent à la poursuite des criminels mandchous responsables. En réalité, l'explosion fut un coup monté et orchestré par l'AKw, et la poursuite de criminels, évidemment inexistantes, le prétexte à une invasion planifiée qui visait la Mandchourie tout entière.

En précisément cinq mois, les troupes japonaises la complétèrent. L'AKw avait repoussé les frontières du petit territoire du Kwantung, dans la péninsule du Liaodong,

⁶² Matsuoka Yōsuke, *Discours devant la Diet*, 1931, dans W.G. Beasley, *Op. Cit.*, p. 189.

⁶³ Sandra Wilson, *The Manchurian Crisis and Japanese Society, 1931-33*, London, Routledge, 2002, p. 16.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ Goldman, *Op. Cit.*, p. 16.

jusqu'aux frontières de la Mongolie soviétique. L'ambassadeur anglais à Tokyo, Sir Francis Oswald Lindley, écrivit le 24 février 1932 :

« I have the honour to report that it was announced in the press here on the 19th of this month that the Chinese authorities at Mukden had issued a manifesto on the previous day declaring the establishment of a new State [...]. On the following day it was further reported that the ex-Emperor Hsuan-Tung, or Pu-Yi as he is usually called, would be asked to become the head of the new State⁶⁶. »

Ainsi, dès 1932, le Mandchoukouo (*Manshūkoku*, 滿州国) fut proclamé comme « nouvel État ». Pourtant, F.O. Lindley, dans le même télégramme, précise : « it is clear that they do intend to have in Manchuria if not a State nominally independent of China altogether, at least one enjoying the widest autonomy under a Government subservient to themselves⁶⁷. » Plus que ce que craignit l'ambassadeur anglais, les militaires sur le continent étendirent une mainmise complète sur l'État du Mandchoukouo. En effet, suite à d'importantes altercations d'opinions sur la question entre l'Armée et le cabinet du Premier ministre Saitō Makoto (齋藤実, 1858-1936), la vision des militaires l'emporta⁶⁸. Ils occupèrent ainsi tous les postes clés du nouveau gouvernement, en plus de contrôler directement l'empereur fantoche, Pu Yi, l'ayant eux-mêmes assis sur le trône. Certains membres de l'administration du Mandchoukouo furent Mandchous ou Coréens. Cependant, la majorité fut composée de Japonais choisis par l'Armée du Kwantung⁶⁹.

La nature conspiratrice de l'incident de Mukden est maintenant admise par tous les spécialistes. En fait, même les témoins contemporains de « l'incident » le constatèrent. Un ministre américain écrivit de Pékin, seulement trois jours après l'explosion :

⁶⁶ Great Britain Foreign Office, *British Documents on Foreign Affairs: Reports and papers from the Foreign Office confidential print*, London, Foreign Office confidential print, Part II, Serie E, vol. 11, Jan. 1932-June 1932, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 263.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ IMTFE, p. 388.

⁶⁹ Coox, *Op. Cit.*, p. 63-64.

« It seems to me absurd to believe that mere destruction of railway tracks would warrant occupation of Manchuria, and to imply that chain of events above mentioned was accidental or occurred on the spur of the moment leaves out of consideration the fact that whole series of incidents involving military occupation of places as far apart as Changchun, Newchwang [...] implies a degree of staff work which could not [have been?] improvised⁷⁰. »

L'Armée du Kwantung avait de toute évidence préparé les troupes nécessaires à une telle invasion⁷¹. D'autant plus qu'ils réclamèrent l'assistance de l'armée coréenne pour cette opération, assistance qu'ils reçurent avant même d'en recevoir la validation par Tokyo. Ainsi, comme le confirme le télégramme du ministre américain, peu de gens ignoraient l'agressivité avec laquelle le Japon agit. L'archipel fut donc immédiatement confronté par une opinion internationale massivement opposée à ses actions. Cette situation, qui ne cessa de s'envenimer dans les années suivantes, poussa le Japon à rejeter le système international dont il faisait partie depuis la fin de la Première Guerre mondiale en se retirant de la SDN en 1933⁷².

La réaction de l'Union soviétique face à la proclamation du Mandchoukouo fut ferme, mais prudente. D'abord, elle proclama à plusieurs reprises sa détermination à défendre son territoire et, en ce sens, consolida ses positions en Extrême-Orient. Pourtant, elle respecta une neutralité claire, démantelant toute rumeur sur sa supposée participation à des activités anti-nippones⁷³.

L'URSS lança également son lot de critiques à l'endroit des actions japonaises. La *Pravda*, publication officielle du gouvernement soviétique, précisa dans sa parution du 16 avril 1932 :

Les impérialistes japonais se préparent à étendre les opérations militaires hors de la Mandchourie... Pendant tout le cours des événements de Mandchourie, le pays des Soviets a fermement

⁷⁰ Foreign Relations of the United States, Japan, 1931-1941, vol. I, *The Minister in China (Johnson) to the Secretary of State*, 21 septembre 1931, p. 3.

⁷¹ Coox, *Op. Cit.*, p. 37-38.

⁷² *Ibid*, p. 53.

⁷³ Ulam, *Op. Cit.*, p. 200, 201.

maintenu sa politique de non-intervention, sa politique de stricte neutralité. Si les impérialistes japonais interprètent le sentiment pacifique du pays des Soviets comme une preuve de notre faiblesse et de notre inaptitude à défendre les frontières du pays de l'édification du socialisme, tant pis pour eux. [...] Pour l'intégrité de leur pays, des millions de travailleurs de l'U.R.S.S. ont combattu contre les interventionnistes et ont remporté la victoire. Il n'est nullement douteux, qu'en cas de nécessité, le pays de la dictature du prolétariat saura résister à quiconque menacera sa sécurité⁷⁴.

Cet extrait donna le ton à la décennie. Les critiques de l'URSS semblèrent être plus viscérales que celles lancées par certains membres de la SDN. Il est notamment possible de constater qu'elles revêtirent une authentique crainte géopolitique et territoriale. D'ailleurs, Litvinov affirma devant le Comité Central de l'Union soviétique : « Japanese policy is now the darkest cloud on the horizon⁷⁵. » Maintenant que le Japon et l'URSS partageront une frontière commune (voir carte 1), les tensions ne purent qu'escalader.

⁷⁴ Pravda, « Avis aux provocateurs », 16 avril 1932, dans BPPR « L'État mandchou et l'activité de l'émigration russe », no. 219, 1^{er}- 2 juin 1932, p. 13.

⁷⁵ Litvinov, « Soviet Documents on Foreign Policy », 19 décembre 1933, dans Ulam, *Op. Cit.*, p. 204.

1.4 Les incidents de frontière

Au lendemain de la proclamation du Mandchoukouo, les relations entre l'URSS et le Japon devinrent très tendues. Sans parler d'un évènement fatal et inévitable, Nomonhan fut néanmoins le résultat d'une accumulation de tensions entre les deux États, et ce, dans un contexte mondial d'avant-guerre. En plus de ce climat d'agitation à l'échelle du globe, qui sera traité plus en détail dans le second chapitre de ce travail, les relations entre l'URSS et le Japon furent sans cesse mises à mal par d'importantes frictions aux frontières de la Mongolie et du Mandchoukouo.

L'élément qui vint le plus compliquer les relations frontalières : aucune délimitation claire des frontières entre les deux États fantoches ne fut établie en 1932 — et aucune ne le sera avant la conclusion des combats à Nomonhan en 1939. Cette région du monde est aride, vaste et plane avec seulement quelques reliefs sablonneux ; le tout dans un climat hostile atteignant souvent la barre des 38° Celsius en juillet-août⁷⁶. Ainsi, il existait peu d'éléments limitrophes naturels. De plus, plusieurs des bornes frontières installées par Mongols et Chinois dans les années précédentes furent dégradées par le temps — quand il y en avait. Un tel contexte devint rapidement fertile à la mésentente. Déjà en 1933, un document diplomatique anglais rendit compte d'incidents fréquents entre les deux États au cours desquelles des avions militaires franchirent les frontières de part et d'autre. Pire, des hommes y furent tués et gravement blessés dès ces premiers accrochages⁷⁷. Ce type d'évènement ne cessa de se produire au cours de la décennie, à un point tel que le spécialiste Stuart D. Goldman soutient que l'URSS et le Japon annoncèrent beaucoup plus d'un millier de rapports d'incidents frontaliers⁷⁸. L'article de Clark W. Tinch, paru dans « World Politics » en 1951, présentait une estimation

⁷⁶ *Ibid*, p. 79.

⁷⁷ BDFA, Part II, Serie E, vol. 12, June 1932-Dec. 1933, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 377.

⁷⁸ Goldman, *Op. Cit.*, p. 18.

beaucoup plus généreuse. Selon l'auteur, plus de 2 400 incidents distincts eurent lieu⁷⁹. Même s'il reconnaît lui-même avoir répertorié certains incidents plus banals, le chiffre demeure frappant.

En septembre 1936, seulement quatre ans après la conquête de la Mandchourie, un autre diplomate anglais rapporta : « a number of incidents, of the character usual at this season of the year, have taken place on the Soviet-Manchurian frontier⁸⁰ [...] » Cet extrait des *Documents on Foreign Affairs* du Bureau des Affaires étrangères de Grande-Bretagne confirme que les incidents aux frontières mongoles et mandchoues furent répétitifs. En vérité, la façon avec laquelle le diplomate s'exprime permet même de conclure que ces conflits étaient si nombreux qu'ils devinrent habituels — au point où il fut possible d'en faire un suivi comparatif d'année en année.

Alors que le nombre d'incidents ne cessa d'augmenter avec le temps, ces derniers gagnèrent également en intensité. En juin 1937, l'un d'entre eux prit des proportions plus importantes que ceux des années précédentes. D'abord, une dispute s'engagea dans les eaux du fleuve Amour. La frontière y avait été définie entre la Russie et la Chine au milieu du XIX^e siècle selon le courant principal du fleuve. Les îles au nord de ce courant appartenaient à la Russie alors que celles au sud appartenaient à la Chine. Or, lorsque le Japon devint maître du territoire méridional, le courant principal avait déjà changé de direction en plusieurs endroits, cause de bouleversements naturels⁸¹. Au début du mois de juin, la dispute éclata au sujet de certaines de ces îles dont la souveraineté avait été remise en question par ce changement. Des groupes armés des deux camps s'y engagèrent en utilisant la force, conscients du caractère provocateur de leurs actions respectives. Parallèlement, un bras de fer diplomatique débuta sur la question entre Moscou et Tokyo. Les accusations fusèrent de part et d'autre⁸².

⁷⁹ Clark W. Tinch, « Quasi-War between Japan and the U.S.S.R., 1937-1939 », *World Politics*, vol. 3, no. 2, janvier 1951, p. 176.

⁸⁰ BDFA, Part II, Serie E, vol. 15, Jan. 1936-April 1937, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 153.

⁸¹ Goldman, *Op. Cit.*, p. 29.

⁸² Tinch, *Op. Cit.*, p. 177.

Finalement, le 30 juin, un régiment de la 1^{ère} Division de l'Armée du Kwantung ouvrit le feu sur trois navires soviétiques. Bilan : un navire fut coulé, un second échoué et 37 marins soviétiques perdirent la vie⁸³.

Pourtant, l'URSS ne lança pas de contre-attaque. Bien au contraire, les pourparlers sur la question de la souveraineté des îles continuèrent. Au même moment, le 7 juillet, l'incident du pont Marco Polo marqua le début de la Seconde Guerre sino-japonaise⁸⁴. Cette autre affaire dans laquelle s'impliqua le Japon semble avoir influencé la décision de Moscou de ne pas escalader les affrontements du fleuve Amour. Le ministre des Affaires étrangères soviétique, Maxim Litvinov (1876-1951), révéla à l'ambassadeur américain, un an plus tard, que la guerre dans laquelle s'était engagé le Japon contre la Chine mit l'URSS à l'abri d'une éventuelle attaque japonaise⁸⁵. Stuart D. Goldman le confirme également dans ses conclusions à propos de l'incident du fleuve Amour : « Stalin was careful to take no action that might distract the Japanese from their pursuit in China and remind them of the Soviet threat and the dangers of a two-front war⁸⁶. »

Apparemment, l'armée japonaise stationnée dans le nord du Mandchoukouo ne craignit pas cette menace soviétique, ni même les dangers de cette guerre sur deux fronts soulevés par Goldman. Le déclenchement de la guerre avec la Chine ne l'empêcha vraisemblablement pas de participer à un autre conflit, de nouveau plus important que les précédents, avec l'Union soviétique : l'incident de Changkufeng (*Chokohō jiken*, 張鼓峰事件) en japonais, ou la bataille du Lac Khasan pour les Soviétiques. Cet épisode fut déclenché le 11 juillet 1938 lorsqu'une Division coréenne ouvrit le feu sur un groupe de soldats soviétiques qui eurent gravi une colline de la région. En fait, c'est l'AKw qui avait ordonné aux troupes coréennes d'adopter une ligne dure vis-à-vis de

⁸³ Goldman, *Op. Cit.*, p. 29.

⁸⁴ Tinch, *Op. Cit.*, p. 178.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ Goldman, *Op. Cit.*, p. 33.

l'URSS. Ces derniers leur envoyèrent d'ailleurs rapidement des renforts⁸⁷. De cette façon, l'incident se prolongea durant un mois et se conclut par un armistice le 10 août de la même année. En septembre 1939, un diplomate américain, travaillant à Moscou, décrit l'incident comme : « the most serious fighting that has taken place during the long history of frontier dispute between the two countries⁸⁸. » Rappelons que les combats se déroulèrent alors que l'armée japonaise fut complètement investie en Chine. Cela ne prévint pas une animosité grandissante entre les deux États voisins du nord. Certains vétérans japonais se souvinrent, interviewés par Alvin D. Coox :

« Last summer, during the Amur Affair, we showed the world how to deal with the Soviets. We had to smash some gunboats and move up an infantry division, but the Russians backed off in panic. [...] The Russians are clearly trying to upset the Korean natives at the expense of their Japanese protectors. [...] We cannot let the Russians get away with this at Changkufeng⁸⁹. »

L'agressivité et le ressentiment de l'Armée du Kwantung face à l'Union soviétique sont évidents dans cet extrait. La situation fut vraisemblablement réciproque. Dans un discours publié le 7 novembre 1938 par le journal *Izvestia*, le commissaire du peuple à la défense de l'Union soviétique, Kliment Voroshilov (1881-1969), mit en garde :

« Our stupid neighbors [en référence aux Japonais] [...] and all other restless and impertinent enemies that the next time they attempted to violate Soviet territory the Red Army would not be obligated to confine military action to the area attacked by the enemy but that it is more convenient and easier for us to crush the enemy on his own territory⁹⁰. »

Cette série d'incidents refléta un crescendo de tensions en Extrême-Orient dans les années 1930. La mise en garde de Voroshilov en est un exemple concret. Dans ce même

⁸⁷ Katsu H. Young, « The Nomonhan Incident: Imperial Japan and the Soviet Union », *Monumenta Nipponica*, vol. 22, no 1-2, 1967, p. 83.

⁸⁸ FRUS, The Far East, 1938, vol. III, *The Chargé in the Soviet Union (Kirk) to the Secretary of State*, 19 septembre 1938, p. 293.

⁸⁹ Kwantung Army headquarters, « Interviewee recollections », Juillet 1938, dans Coox, *Op. Cit.*, p. 122.

⁹⁰ FRUS, The Far East, 1938, vol. III, *The Chargé in the Soviet Union (Kirk) to the Secretary of State*, 10 novembre 1938, p. 485.

ordre d'idées, le Japon et l'URSS s'étaient lancés, depuis l'invasion du Mandchoukouo par le premier, dans une réelle course à l'armement. Ainsi, ils s'engagèrent dans la fortification des frontières ; une sorte de cercle vicieux exigeant à l'un de militariser davantage ses positions face à son adversaire qui n'avait d'autre choix que de répondre de la même manière⁹¹. De cette façon, le nombre de soldats soviétiques et nippons présents en Extrême-Orient quadrupla entre 1931 et 1939, avec une multiplication encore plus importante des chars et des avions de combat. Il suffit de regarder l'augmentation des forces armées stationnées dans la région pour comprendre l'ampleur de cette réalité (voir tableau 1).

⁹¹ Coox, *Op. Cit.*, p. 93.

Tableau 1.1 : La course à l'armement⁹²

Année	Forces soviétiques				Forces nippones			
	Hommes	Divisions	Avions	Chars	Hommes	Divisions	Avions	Chars
1931	?	6	?	?	65 000	1	?	?
1932	100 000	7	160	250	94 000	4	100	50
1933	?	8	300	300	114 000	3	130	100
1934	230 000	11	500	650	144 000	3	130	120
1935	240 000	14	950	850	164 000	3	220	150
1936	300 000	16	1 200	1 200	194 000	3	230	150
1937	370 000	20	1 560	1 500	200 000	5	250	150
1938	450 000	24	2 000	1 900	220 000	7	340	170
1939	570 000	30	2 500	2 200	270 000	9	560	200

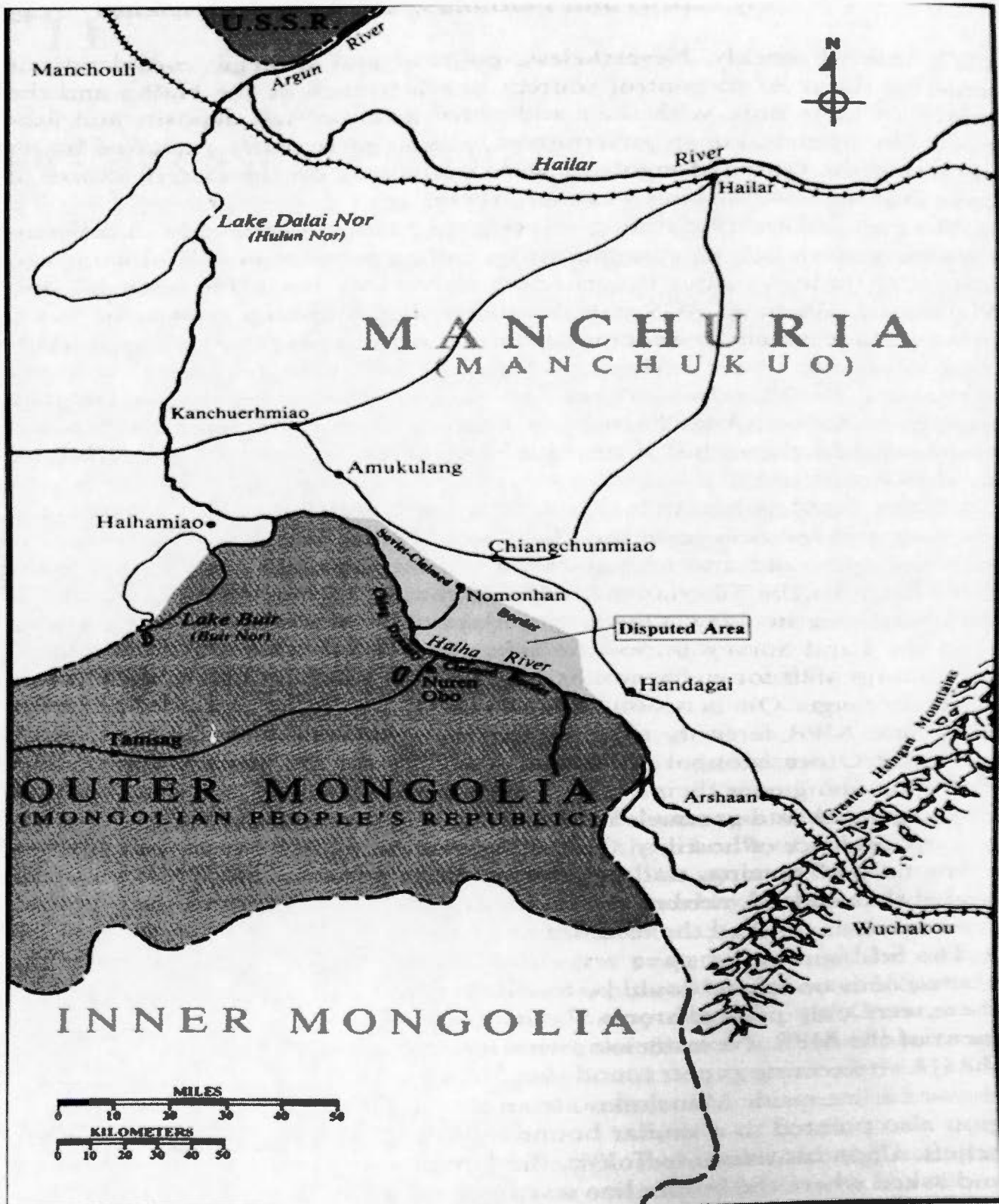
⁹² Goldman, *Op. Cit.*, p. 19.

Visiblement, c'est en 1939 que la frontière fut la plus militarisée. Parallèlement, toutes ces années de frictions limitrophes avaient mené les tensions entre les soldats y étant stationnés, de chaque côté, à leur comble — les quelques témoignages présentés le prouvent. Conséquemment, l'agitation atteignit son apogée aux limites des deux pays d'Extrême-Orient à la fin de la décennie 1930. Notons que les données du tableau précédent touchent l'ensemble de cette région du monde, ce qui représente un territoire beaucoup plus vaste pour l'URSS que pour le Japon. Cette proportion explique donc la mobilisation soviétique beaucoup plus importante. Or, nous verrons que les effectifs mobilisés à Nomonhan en 1939 seront quasiment les mêmes pour les deux belligérants. L'essentiel de ce tableau réside donc dans la croissance annuelle et soutenue des effectifs de part et d'autre en Extrême-Orient.

Cette militarisation se fit toujours parallèlement à l'ambiguïté des frontières. Dans la région de Nomonhan, le Japon avait établi la rivière de Khalkin Gol comme frontière du nouvel État du Mandchoukouo. Cependant, les gouvernements soviétique et mongol, eux, affirmaient que la frontière suivait une ligne parallèle à la rivière à quelque 16km de cette dernière (elle aurait ainsi traversé la ville de Nomonhan, voir figure 2). Leurs allégations reposaient sur une grande quantité de cartes géographiques chinoises, un atlas postal et même des cartes publiées par différentes agences japonaises dans les années 1920⁹³. Cette dispute sur la question frontalière près de la ville japonaise fut l'une des plus sensibles raisons de tensions entre les deux États.

⁹³ *Ibid*, p. 79.

Figure 2 : Zone contestée⁹⁴



⁹⁴ Coox, *Op. Cit.*, p. 144.

1.5 Nomonhan

À une échelle locale, soit autour de la rivière Khalkhin Gol, c'est dans ce contexte qu'éclata le plus important affrontement militaire entre le Japon et l'Union soviétique depuis la révolution bolchevique : la bataille de Nomonhan. En essayant de retracer les premières étapes des combats, il est facile de constater l'ampleur de la propagande et de la censure déployée par les deux États sur le sujet. La première mention des combats dans le journal bimensuel japonais *Manchuria*, publié dans l'édition du 1 juin 1939, affirma :

« Much attention is being paid by the Kwantung Army to the activities of Outer Mongol troops which, on May 11 and May 12 crossed the Manchoukuo border near Nomonhan. The First of these unlawful attacks was made by about 300 Outer Mongolian cavalymen at a spot southwest of Hailar, and undoubtedly belonging to Manchoukuo. They fired upon a Manchoukuo unit guarding the region⁹⁵[...] »

La presse soviétique adressa une réponse seulement à la fin du mois de juin dans laquelle elle affirma que plusieurs journaux étrangers se basèrent sur « de fausses informations de l'état-major de l'armée du Kouang-Toung »⁹⁶. À l'image de cet échange médiatique, de nombreuses indications divergentes existent sur l'élément déclencheur de la bataille. Il est donc extrêmement difficile de retracer les événements à travers les renseignements divulgués publiquement par les autorités japonaise et soviétique de l'époque — obstacle que nous avons déjà souligné à plusieurs reprises. D'autres sources permettent néanmoins d'éclaircir la situation.

En comparant l'extrait de *Manchuria* à la couverture faite de l'évènement par près d'une dizaine de périodiques japonais⁹⁷, il est possible de remarquer que le journal

⁹⁵ The Manchuria Daily News. « Frontiers Crossed By Outer Mongols », *Manchuria*, Dairen, vol. 4, no. 11, 1^{er} juin 1939, p. 1228.

⁹⁶ BPPR, « Mise au point soviétique », no. 288, 27-29 juillet 1939, p. 8.

⁹⁷ Un bilan est fait par le Bulletin périodique de la Presse japonaise : France (Ministère des affaires étrangères de France & Ministère de la guerre), « Les incidents à la frontière de la Mongolie extérieure », *Bulletin périodique de la presse Japonaise*, Paris, no. 77, 10-12 juillet 1939, p. 8.

mandchou est le seul média donnant des détails sur les premiers combats en bordure de la rivière Khalkhin Gol. Parallèlement, la lecture des informations éditoriales d'un ouvrage publié en 1938 par *The Manchuria Daily News* nous apprend que le poste de président de cette entreprise de presse fut occupé par un Major-général de l'Armée japonaise⁹⁸. Autrement dit, l'AKw contrôlait le journal *Manchuria*. Conséquemment, il est possible d'affirmer que l'extrait présenté ci-haut traduisit la voix de ce groupe militaire.

La manipulation de l'information émanant de Nomonhan, au début mai 1939, pourrait également expliquer l'incertitude des journaux japonais dans l'archipel. Ces derniers semblent avoir simplement rapporté les informations antisoviétiques émanant de la « colonie » japonaise. Par exemple, un périodique japonais, le *Yomiuri Shinbun* (読売新聞), condamna le 24 mai les « actes illégaux » de l'Armée rouge⁹⁹.

Pourtant, ce sont eux, les militaires japonais stationnés en Mandchourie, qui déclenchèrent les hostilités. Une preuve réside dans les mémoires de Harada Kumao. Il y présente une conversation qu'il eut avec l'Amiral de la Marine impériale japonaise de l'époque, Yonai Mitsumasa (米内光政, 1880-1948). Dans celle-ci, l'homme ayant le rang le plus élevé de la marine nippone dit à Harada au sujet de la bataille de Nomonhan :

« As far as I am concerned, why didn't he [le Ministre de la guerre] announce the intentions of the Army to create this incident at the Five Ministers Conference? There wasn't anything the Five Ministers Conference was able to do after the Army started and bungled it. It was a very distasteful situation to start the incident without mentioning it, and then to bring up the problem after they bungled it¹⁰⁰. »

⁹⁸ Noboru Hidaka. *Manchoukuo-Soviet Border Issues*, Dairen, The Manchuria Daily News, 1938, deuxième de couverture.

⁹⁹ *Yomiuri Shinbun*, 24 mai 1939, dans BPPJ, « Les incidents à la frontière de la Mongolie extérieure », no. 77, 10-12 juillet 1939, p. 8.

¹⁰⁰ Harada Kumao. *The Saionji-Harada Memoirs, 1930-1940*, Trad. du Japonais par Supreme Command Allied Forces (Pacific), 1945-1949, Washington, D.C., p. 2650.

Deux autres sources le confirment. D'abord, l'ambassadeur américain à Tokyo écrivit, le 26 juillet 1939, à son secrétaire d'État : « I have obtained from confidential Japanese sources the following information with regard to the hostilities on the border between Manchuria and Outer Mongolia. [...] The genesis of the hostilities is the restrictive action taken by the Japanese military against nomad Mongolian traders¹⁰¹ [...]. » Finalement, le TMIEO conclut également que l'Armée du Kwantung attaqua la première¹⁰². Trois sources distinctes — japonaise, américaine et internationale — écrites à différentes étapes de la bataille corroborent donc l'affirmation.

Ainsi, le comportement de l'AKw, en 1939, présente d'évidentes similarités avec celui qu'elle adopta en 1931 lors de l'incident de Mukden. Elle tenta de justifier une offensive militaire à l'aide d'un « incident », pour ensuite, comme le dit lui-même l'amiral Yonai, « bring up the problem after they bungled it » à leur propre gouvernement à Tokyo. Elle lui présenta un fait accompli, pour reprendre l'image de Coox. Il y avait donc sans doute, dans la façon de filtrer l'information sur les premiers combats, un désir de séduire l'État-major de l'Armée (参謀本部, *Sanbō Honbu*), le gouvernement, le quartier général impérial (大本營, *Daihonei*) et l'Empereur à l'idée d'une campagne militaire contre l'URSS.

Les premiers accrochages se déroulèrent au début mai 1939 et devinrent plus sérieux le 11-12 du même mois. Dans la nuit du 10 au 11 mai, une vingtaine de soldats de la RPM traversèrent la rivière Khalkhin Gol et s'installèrent près de Nomonhan, à l'ouest du village¹⁰³. Découvert par les forces du Mandchoukouo, une unité de cavalerie d'une quarantaine d'hommes les prit en chasse, les repoussant au-delà de la rivière. Une contre-offensive mongole suivit. Environ soixante hommes revinrent sur la rive est pour y rétablirent position en zone disputée. L'incident fut rapidement rapporté par les

¹⁰¹ FRUS, The Far East, 1939, vol. III, *The Chargé in Japan (Dooman) to the Secretary of State*, 26 Juillet 1939, p. 46.

¹⁰² IMTFE, p. 204.

¹⁰³ Goldman, *Op. Cit.*, p. 88.

deux camps ; d'un côté au quartier général de la 23^e Division du Kwantung de Hailar, Mandchoukouo, et de l'autre, à celui de l'Armée rouge à Ulaanbaatar, capital mongole. Certes, la majorité des spécialistes s'entendent pour dire que c'est l'unité du Mandchoukouo qui ouvrit le feu en premier lieu. Pourtant, la problématique de la responsabilité, que nous avons déjà soulevée et adressée ci-haut, fait davantage référence aux événements qui suivirent — là où Japonais et Soviétiques furent directement impliqués. Le commandant de la 23^e Division de l'Armée du Kwantung, le général Komatsubara, décida de lancer une attaque ayant pour but l'élimination des « intrus ». L'agressive réponse du général s'explique par l'envoi, en avril 1939, d'un document par le quartier général de l'Armée du Kwantung (situé à Changchun) à ses généraux responsables, à travers tout le Mandchoukouo, de territoires disputés avec l'URSS ou la RPM¹⁰⁴. Rédigé par Tsuji Masanobu (辻政信, 1901-1961), officier qui jouera un rôle majeur dans plusieurs batailles du Pacifique dans les années suivantes, le document fut intitulé *Mansō Kokkyō Funsō Shori Yōkō* (満ソ国境紛争処理要綱, littéralement « Les principes généraux pour adresser les disputes frontalières Mandchoukouo-Soviétique »). Il leur permettait d'établir eux-mêmes une frontière au nom du QGAKw. Plus important encore, le document stipulait que si cette frontière arbitraire était franchie par l'ennemi, lesdits généraux se devaient de les punir sans délai. Or, la rivière Khalkhin Gol avait été déterminée comme frontière de cette région. Celle-ci ayant été franchie, il ne restait qu'à punir les ennemis.

Le 15 mai, le détachement chargé de cette tâche, dirigé par le lieutenant-colonel Azuma Yaozo (東八百蔵, 1891-1939), se rendit aisément en périphérie de Nomonhan, les forces mongoles s'étant déjà repliées. Parallèlement, un groupe de bombardiers japonais envoyé avec le détachement bombarda un poste frontalier de la RPM, à l'ouest de la rivière Khalkhin Gol. Avec le retour du détachement d'Azuma à Hailar le 16 mai, l'incident sembla clos pour le côté nippon-manchou¹⁰⁵. Ils eurent pourtant commis un

¹⁰⁴ Katsu, *Op. Cit.*, p. 88.

¹⁰⁵ Goldman, *Op. Cit.*, p. 90.

acte que les autorités soviétiques ne purent ignorer. En attaquant à l'ouest de la rivière, l'Armée du Kwantung venait de franchir non seulement la zone disputée, mais également la frontière établie selon la définition nipponne. Jamais les troupes de la RPM ne s'étaient engagées au-delà de ce qu'ils considéraient, eux, être la ligne entre les deux États. En revanche, les Japonais venaient de bombarder en territoire mongol — même selon leur interprétation. Il était maintenant impossible d'appeler au simple malentendu ; ils avaient incontestablement mené les hostilités de l'autre côté des frontières. Les forces armées soviétiques stationnées en Mongolie, le 57^e Corps, envoyèrent un bataillon d'infanterie appuyé d'engins d'artillerie motorisés et de chars légers de la 11^e brigade dans l'optique de supporter les troupes mongoles. L'Armée rouge prit position sur la rive ouest de la rivière Khalkhin Gol¹⁰⁶.

Durant ce temps, des troupes mongoles traversèrent la rivière pour prendre position dans le territoire disputé — pour une troisième fois. Furieux, le général Komatsubara décida de lancer une offensive ultime pour les en chasser. Il rassembla une force militaire beaucoup plus importante que les effectifs ayant participé aux échanges de feu préliminaires. Elle fut constituée d'une unité de reconnaissance sous le commandement d'Azuma d'environ 220 hommes équipés de véhicules légers et d'une cavalerie ; et d'une unité principale du 3^e bataillon d'infanterie du 64^e régiment. Au total, 1 600 soldats japonais et 450 soldats mandchous furent rassemblés¹⁰⁷.

Parallèlement, les forces soviétiques construisirent un pont et installèrent près de 2 000 hommes de l'autre côté (rivage mandchou) de la rivière¹⁰⁸. Selon le plan d'attaque japonais, l'unité d'Azuma devait longer la rive en direction sud pour encercler, conjointement avec l'attaque frontale de l'unité principale, les troupes soviéto-mongoles. L'offensive lancée le 28 mai 1939 échoua. Le général Komatsubara et ses sous-officiers avaient négligé l'information de leurs éclaireurs selon laquelle les forces adverses furent partiellement composées de troupes soviétiques (grâce au nouveau

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ Coox, *Op. Cit.*, p. 201.

¹⁰⁸ Goldman, *Op. Cit.*, p. 94.

pont). Sous le commandement du Major Bykov, les soldats du bataillon d'infanterie de l'Armée rouge étaient beaucoup mieux équipés — blindés, canons automoteurs 76mm, ingénieurs de combat — et entraînés que leurs compatriotes mongols. N'ayant combattu que ces derniers, Komatsubara sous-estima fortement ses futurs opposants¹⁰⁹. Ainsi, l'attaque frontale nipponne, malgré ses succès initiaux, se trouva rapidement freinée. Parallèlement, des troupes soviétiques, restées sur la rive ouest de la rivière avec d'importantes pièces d'artillerie, repérèrent l'unité d'Azuma. Elles pilonnèrent la fragile unité de reconnaissance japonaise, mobile, mais dépourvue d'artillerie ou d'arme antichar. Elles l'anéantirent. Seulement quatre hommes, des plus de 200, revinrent¹¹⁰. Il faut ajouter à ce nombre la perte de 290 hommes de l'unité principale. Cette dernière dut, évidemment, se replier. Face à eux, Soviétiques et Mongols perdirent, au total, près de 300 soldats¹¹¹.

Fin mai 1939, Voroshilov convoqua en urgence, à Moscou, le commandant du district militaire de Biélorussie. Le 2 juin, il lui dit dans son bureau :

« Japanese troops have made a surprise attack and crossed into friendly Mongolia which the Soviet Government is committed to defend from external aggression by the Treaty of March 12, 1936. [...] I think they've started a big military gamble. At any rate, it's only the beginning... Could you fly there rightaway and if need be assume command of the troops¹¹²? »

La décision du Haut-Commandement soviétique d'envoyer cet homme en Extrême-Orient n'avait rien d'aléatoire. Elle reflète, au contraire, l'importance stratégique que venaient d'acquérir les événements du côté oriental du grand pays soviétique. Il avait effectivement fait ses preuves comme entraîneur de la cavalerie et de la brigade blindée de son district militaire ; deux aspects tactiques prédits essentiels par l'État-Major soviétique pour les combats à venir¹¹³. Il s'agit de Georgy Joukov, l'homme qui sera à

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 2.

¹¹¹ Coox, *Op. Cit.*, p. 242-243.

¹¹² Zhukov, *Op. Cit.*, [Livre électronique].

¹¹³ Geoffrey Roberts, *Stalin's General: The life of Georgy Zhukov*, New York, Random House, 2012, p. 48.

la tête, quelques années plus tard, du gigantesque front central chargé de la défense et de la contre-attaque soviétique face à l'Allemagne nazie durant la Seconde Guerre mondiale (Grande guerre patriotique). Arrivé en Mongolie, Joukov se souvint :

« By all evidence this was not a mere border incident; it was obvious that the Japanese had not given up their aggressive plans against the Soviet Far East and the Mongolian People's Republic, and that shortly they would escalate their action¹¹⁴. »

Après une mission d'observation sur le terrain, il conclut que les forces du 57^e corps seraient insuffisantes pour arrêter l'offensive nipponne. Il assumait le commandement de la région et demanda des renforts au commissaire du peuple à la défense. La demande fut entièrement acceptée le jour suivant. D'ailleurs, des éléments des trois divisions d'infanterie, de la brigade de blindés, des avions et de l'artillerie demandée commencèrent à affluer seulement quelques jours plus tard¹¹⁵.

Plus de deux semaines de relative tranquillité s'écoulèrent avant la reprise des combats. Le 19 juin, des bombardiers soviétiques effectuèrent un raid aérien sur des avant-postes japonais¹¹⁶. La surprise fut totale au QGAKw. L'organe militaire japonais avait une fois de plus sous-estimé la détermination soviétique. Rapidement, une discussion s'y engagea sur la réaction à adopter. Tsuji se montra le plus acharné de ceux qui prônèrent une réponse ferme et agressive à l'endroit des Soviétiques. S'entendre sur la nécessité, ou non, d'informer Tokyo de la situation se révéla un autre enjeu important. Ultimement, le résultat fut digne de la témérité de l'Armée du Kwantung : son Commandant, le général Ueda Kenkichi (植田謙吉, 1875-1962), approuva un plan d'attaque écrit par Tsuji. Seulement après cette importante étape, le quartier général impérial à Tokyo se trouva informé, de façon très vague, des intentions du QGAKw. Le QGI réagit amèrement. D'autant plus que ses membres apprirent, d'une autre source, que l'Armée du Kwantung prévoyait d'autres bombardements aériens en territoire

¹¹⁴ Zhukov, *Op. Cit.*, [Livre électronique].

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ Katsu, *Op. Cit.*, p. 90.

mongol. Ils répliquèrent immédiatement avec un télégramme d'interdiction. La réaction de l'empereur ne se révéla pas meilleure. Stuart D. Goldman précise que lorsque le général Nakajima informa le trône de l'attaque, « the emperor rebuked the general and asked who would assume responsibility for the unauthorized attack¹¹⁷. » Après d'importants échanges télégraphiques entre Tokyo et Changchun, l'extension de l'AIJ stationnée sur le continent lança — malgré tout — l'offensive établie par Tsuji. Le 27 juin, soixante bombardiers et quatre-vingts avions de combat japonais effectuèrent un impressionnant raid aérien en territoire mongol¹¹⁸.

Cette offensive marqua le début de l'engagement principal de la bataille de Nomonhan. Nous pouvons en structurer la présentation en deux étapes ; une dernière offensive japonaise freinée à la fin juillet, puis la contre-attaque soviétique qui repoussa les troupes nippono-manchoues jusqu'aux limites du village japonais.

L'offensive de Tsuji prévoyait, comme celle déployée en mai, le contournement des forces adverses par une unité spéciale, créant un encerclement avec la poussée frontale d'une unité principale. Seulement, ce plan-ci était à bien plus grande échelle. L'encerclement devait se faire sur l'autre rive, derrière le pont tenu par l'Armée rouge, par un régiment entier commandé par Komatsubara en personne. Sur la rive mandchoue, le général Yasuoka (*Yasuoka Masaomi*, 安岡正臣, 1886-1948) supervisait l'attaque frontale dirigée en direction du pont.

Le 1er juillet 1939, 15 000 troupes japonaises se mirent en marche. Dans la nuit du 2-3 juillet, le 71^e régiment d'infanterie traversa avec succès la rivière Khalkhin Gol¹¹⁹. Ayant été la principale cible du raid du 27 juin, l'aviation soviétique avait été paralysée ; ce qui explique partiellement la faible activité de ses avions de reconnaissance. La traversée de la rivière par un plein régiment apparut comme un exploit tactique ; une étape importante du plan venait d'être franchie.

¹¹⁷ Goldman, *Op. Cit.*, p. 110.

¹¹⁸ Katsu, *Op. Cit.*, p. 90.

¹¹⁹ Goldman, *Op. Cit.*, p. 113.

Cependant, l'AKw n'en surmonta aucune autre. Jamais les deux forces nippones ne connectèrent. Sur la rive ouest, le régiment de Komatsubara, qui avait néanmoins été incapable de faire traverser ses véhicules blindés, fut mis en échec par près de 450 chars déployés *in extremis* par Joukov. Il se souvint lorsqu'il écrivit ses mémoires : « Thus, our trump card was the armour, which we decided to send into action immediately in order to crush the Japanese troops which had just crossed the river, not letting them dig in and organize anti-tank defenses¹²⁰. » Avant même la tristement célèbre *blitzkrieg* d'Adolf Hitler, Joukov avait adapté ses stratégies aux nouvelles réalités de la guerre, dictée par l'essor industriel. Il avait utilisé le char comme outil principal de son offensive, et non comme simple support à l'infanterie. L'opération connut un réel succès. Les Japonais détruisirent, le 5 juillet, le ponton qu'ils avaient construit et utilisé à la suite d'une coûteuse manœuvre de retraite¹²¹.

Sur la rive est, pourtant, la présence non négligeable de blindés japonais ne permit pas non plus d'atteindre le pont construit et tenu par les Soviétiques. Guidée par deux régiments de chars, l'offensive de Yasuoka s'enlisa. Dans son ouvrage, Alvin D. Coox consacre un chapitre entier à une « arme » assez originale déployée par l'Armée rouge : de la corde à piano. C'est avec des pièges constitués de ce matériel qu'elle freina les chars à la tête de l'avancée nipponne, pris de surprise par cette technique inusitée. Décrit par un lieutenant japonais comme invisibles dans l'herbe, elles étaient également presque indestructibles — même un tir d'artillerie n'en détruisait pas les réseaux, installés par les Soviétiques comme des toiles d'araignées¹²². Une fois pris dans celles-ci « The tanks could move neither forward nor back, and enemy gunfire pounded them mercilessly¹²³. » Pourtant, le succès de la défense soviétique s'explique surtout, selon Vladimir S. Mil'bakh, par son artillerie :

« During the heavy fighting Soviet artillery gained experience in conducting combat operations in adverse terrain, organizing

¹²⁰ Zhukov, *Op. Cit.*, [Livre électronique].

¹²¹ *Ibid.*

¹²² Coox, *Op. Cit.*, p. 399-400.

¹²³ *Ibid.*

artillery preparation planning, organizing cooperation with other combat arms, and organizing the fight against enemy artillery. Suffice it to say that Japanese forces suffered their principal losses specifically from artillery fire¹²⁴. »

La supériorité de l'artillerie soviétique apparue comme évidente. Elle était plus forte et plus précise, cela sur de plus grandes distances. De plus, ces armes furent déployées en bien plus grande quantité. L'offensive japonaise débuta avec 35 pièces d'artillerie. Le 6 juillet, l'armée réclama du renfort : 6 armes arrivèrent trois jours plus tard¹²⁵. À l'opposé, l'Armée rouge à Khalkhin Gol possédait 12 pièces d'artillerie à la fin du mois de juin. Le 19 juillet, 108 armes de ce type étaient en action¹²⁶.

Joukov exigea et reçut, tout au long de la bataille, d'importants renforts. Visiblement, le général soviétique jouit d'une grande confiance de Moscou. D'ailleurs, la force industrielle de l'URSS fut nettement supérieure à celle du Japon qui, par exemple, manquait dangereusement de sources d'approvisionnement en métaux et en pétrole¹²⁷. De plus, l'Armée du Kwantung combattit avec les seules forces du Mandchoukouo, n'ayant évidemment pas l'appui direct de Tokyo comme Moscou pour Joukov. En fait, à la fin du mois de juillet, les généraux seniors de l'État-major de l'AIJ s'étaient déjà rendus à l'évidence : la bataille devait être réglée de façon diplomatique.

Pour y arriver, ils convoquèrent le général Isogai Rensuke (磯谷廉介, 1886-1967), du QGAKw, à Tokyo. Le 20 juillet 1939, il reçut en mains propres, non sans altercations d'opinions, un document présentant des points sous forme d'« Essentiels » à respecter dans l'optique de se retirer des zones de combat avant l'hiver¹²⁸. Le document s'apparenta davantage à un ordre direct que la première intervention faite en juin par l'État-major de l'AIJ. Malgré cela, l'Armée du Kwantung défia, de nouveau, ses supérieurs. Stuart D. Goldman précise, à propos des Essentiels : « AGS [Army General

¹²⁴ Vladimir S. Mil'Bakh, « Red Army artillery in the armed conflict on the Khalkhin-Gol river », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 15, no. 4, 2002, p. 65.

¹²⁵ Coox, *Op. Cit.*, p. 492-493.

¹²⁶ Mil'Bakh, *Op. Cit.*, p. 62.

¹²⁷ Beasley, *Op. Cit.*, p. 224.

¹²⁸ Goldman, *Op. Cit.*, p. 129.

Staff, abréviation de l'auteur pour l'État-major de l'AIJ] Essentials were received and interpreted as orders. [...] AGS had couched its instruction in the form of Essentials [et non sous forme d'ordres] in the hope that Kwantung Army's injured pride might be assuaged¹²⁹. » Furieux de ce qu'ils considéraient comme de l'interférence, les généraux de l'Armée du Kwantung décidèrent d'interpréter le document comme simple suggestion et l'ignorèrent. Encore une fois, la nature particulière de l'Armée japonaise en Mandchourie est apparente — Nomonhan devenait de plus en plus une question d'honneur pour le QGAKw, et le *Gekokujō* teintait toujours leurs actions.

Suite à l'échec du plan de Tsuji, les Japonais adoptèrent rapidement une stratégie défensive. Ils creusèrent des tranchées et érigèrent des fortifications. Joukov leur fit croire qu'il faisait de même. En réalité, il travaillait, dans la plus grande discrétion, à la préparation d'une offensive ultime. Recevant toujours un support convaincu de Moscou, Joukov demanda pour son opération 18 000 tonnes de munitions d'artillerie, 6 500 de munitions d'avions de guerre, 15 000 d'essence, 4 000 de nourriture, 7 500 de combustible solide et 4 000 d'objets divers. Malgré les près de 1 400 kilomètres séparant le front de la plus proche voie ferrée, l'Union soviétique ne mit que cinq jours à mobiliser le matériel demandé¹³⁰.

Fin prête, le 20 août 1939 à 6:15 du matin, l'artillerie soviétique ouvrit le feu. À 9:00, son aviation pilonnait les positions japonaises¹³¹. À partir de ce moment, jamais les forces de Joukov ne reculèrent ; jamais plus ils ne perdirent de terrain aux mains de l'armée japonaise. Avec une efficace coordination du bombardement de son artillerie et de son aviation, l'armée soviétique avança rapidement à partir de la rivière en trois points — nord, centre (à partir du pont construit par l'Armée rouge) et sud. Ainsi convergea-t-elle vers Nomonhan. De plus, Joukov déploya à nouveau des brigades entières de blindés. Un prototype du char d'assaut T-34 (souvent crédité comme le plus

¹²⁹ *Ibid*, p. 131.

¹³⁰ Zhukov, *Op. Cit.*, [Livre électronique].

¹³¹ *Ibid*.

puissant au monde dans les premières années de la Seconde Guerre mondiale¹³²) fut parmi les modèles utilisés par le général. Le 31 août 1939, ayant repoussé les frontières de la RPM à une ligne cartographique traversant le village de Nomonhan — frontière légitime selon l'interprétation du camp soviéto-mongol — il déclara les dernières poches de résistances japonaises « balayées »¹³³.

¹³² Goldman, *Op. Cit.*, p. 142.

¹³³ Zhukov, *Op. Cit.*, [Livre électronique].

Tableau 1.2 : Pertes

	Union soviétique¹³⁴	Japon¹³⁵
<i>Forces participantes</i>	70 000 (approx.)	75 738
<i>Pertes (tués et disparus au combat)</i>	7 974	8 722
<i>Blessés et malades</i>	15 925	9 087
<i>Total</i>	23 899	17 809
<i>Pertes (%)</i>	34% (approx.)	23.51%

¹³⁴ G.F. Krivosheev, *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, London, Greenhill Books, 1997, p. 53.

¹³⁵ Coox, *Op. Cit.*, p. 1123, 1126.

CHAPITRE II

L'EXTRÊME-ORIENT : UNE IMPORTANTE VARIABLE GÉOPOLITIQUE

Le 15 septembre 1939, l'ambassadeur japonais en URSS, Tōgō Shigenori (東郷茂徳, 1882-1950), rencontra Viatcheslav Molotov à Moscou sur ordre de Tokyo. Ils y signèrent conjointement une entente pour mettre fin aux hostilités à la frontière mongolo-mandchoue. Le lendemain, le cessez-le-feu décrété la veille fut appliqué¹³⁶. Ainsi prit fin la bataille de Nomonhan après presque cinq mois d'intenses combats durant lesquels les Japonais perdirent plus de 17 000 hommes, morts, disparus ou grièvement blessés. Ce nombre est encore plus important dans le camp de l'Armée rouge et des Mongols, s'élevant à près de 25 000¹³⁷. Cela s'explique par le peu d'égards qu'eut Joukov pour la vie de ses hommes, la victoire devant être atteinte à n'importe quel coût¹³⁸. Il commanda ainsi la réalisation de manœuvres téméraires et extrêmement dangereuses à ses hommes simplement pour éviter de voir son offensive freinée¹³⁹. Or, malgré l'ampleur que prirent les affrontements, aucune concession géopolitique ne fut exigée par Molotov en dépit de la victoire soviétique — si ce n'est que du mince territoire disputé depuis le début, dépourvu de réelles ressources. Pourquoi, donc, avoir mené une campagne aussi sanglante dans le but d'y mettre fin aussi abruptement? Pourquoi Joukov, encore fort de son *momentum* et de son appui militaire de Moscou,

¹³⁶ Coox, *Op. Cit.*, p. 921.

¹³⁷ Voir *Tableau 2*.

¹³⁸ Kuromiya Hiroaki, « H-Diplo Review Essay on Georgy Zhukov. *Marshal of Victory* », *H-Diplo*, 2014, p. 6.

¹³⁹ Goldman, *Op. Cit.*, p. 122.

ne poursuivait-il pas son offensive pour repousser définitivement les frontières du Mandchoukouo japonais? Pourquoi Molotov ne fut-il pas plus exigeant dans ses demandes vis-à-vis du diplomate nippon? Disons, sommairement, que dans la foulée de l'émulation diplomatique mondiale, Nomonhan permit à l'Union soviétique d'atteindre ses objectifs en Extrême-Orient ; puis poussa le Japon à renoncer aux siens. Dans ce chapitre, nous analyserons le contexte global dans lequel s'inscrivit la bataille à l'étude — contrairement au regard plus local posé dans le chapitre précédent. Les changements au sein des politiques internationales soviétique et japonaise, causés par la victoire de Joukov, révéleront ainsi l'importance du conflit pour chacun des deux États.

2.1 Politiques soviétiques

La première moitié de la décennie 1930 apporta, pour Staline, d'importants bouleversements. Un an suivant la conquête de la Mandchourie par le Japon en Extrême-Orient, Adolf Hitler accéda, début 1933, à la chancellerie allemande. Peu de temps après, il mena le Parti nazi aux commandes de l'Allemagne et abolit la fonction de président pour en juxtaposer les pouvoirs à celle de chancelier¹⁴⁰. En moins de deux ans, l'Union soviétique assista à la montée simultanée, mais indépendante, de deux régimes fondamentalement et idéologiquement opposés au communisme à proximité de ses frontières. Pire, l'un se trouvait sur la frontière occidentale de l'URSS, l'autre, orientale. Les risques d'encerclement militaire devinrent réels et ne firent que s'amplifier dans les années suivantes. Parallèlement, les autres grandes puissances, Grande-Bretagne d'abord, considérèrent d'un bon œil la menace qui pesait sur l'URSS — l'ennemi communiste. Tout au long de la décennie, Staline dut donc naviguer à travers cette difficile conjoncture internationale. Dans cette section, il sera suggéré qu'il fut en mesure de le faire habilement. Or, s'il réussit à détourner toutes les menaces en 1939 grâce à un habile jeu diplomatique, c'est sans aucun doute sa démonstration de force à Nomonhan qui sécurisa la frontière orientale de l'URSS face à la menace nipponne.

Les difficultés de l'Union soviétique sur la scène internationale débutèrent bien avant 1930. En fait, dès sa naissance, le régime soviétique se buta à une opposition mondiale concrète — à laquelle le Japon participa vigoureusement. Moins d'un an après la révolution bolchevique, des forces internationales furent envoyées en Sibérie. Initialement, aucune motivation idéologique ne guida l'expédition. La Russie s'étant retirée de la Première Guerre mondiale par une entente entre le nouveau gouvernement soviétique et l'Allemagne, les alliés cherchèrent d'abord à relancer le front de l'est contre les Empires centraux. Cependant, l'expédition adopta rapidement des visées

¹⁴⁰ Keegan, *Op. Cit.*, p. 51-53.

anti-bolcheviques. À partir de l'été 1918, elle assista les opposants au nouveau régime dans leur tentative de contre-révolution¹⁴¹. Or, lorsque les bolcheviques remportèrent la guerre civile en avril 1920, les Occidentaux se retirèrent¹⁴². Les forces japonaises, elles, restèrent en Sibérie. Avec plus de 70 000 hommes, dix fois les effectifs Américains, ils représentèrent le plus important contingent étranger en Russie¹⁴³. Animés de l'ambition d'établir un état fantoche pro-japonais en Sibérie, ils ne déposèrent pas les armes. Le gouvernement bolchevique mit donc près de deux ans à les chasser¹⁴⁴ de la région. Dans ce contexte, le Haut-Commandement soviétique craignit immédiatement un retour des ambitions nippones en Sibérie avec la proclamation du Mandchoukouo une dizaine d'années plus tard.

Les développements de 1932-1933 amplifièrent grandement ce sentiment d'isolement que connaissait déjà l'Union soviétique sur la scène internationale. La situation devint, pour cause, nettement plus précaire. Un spécialiste renommé de la politique étrangère soviétique, Adam B. Ulam, souligna dans son ouvrage *Expansion and Coexistence* :

« The Soviet Union's vigorous diplomatic activity and extensive series of international and especially nonaggression treaties with her neighbors antedated the crucial year 1933 and the emergence of the Nazi government. The bumper year for nonaggression treaties was 1932, when the U.S.S.R. signed nonaggression pacts with Finland, Estonia, Latvia, Poland and France. Those treaties did no mark as yet a definite change of diplomatic course [...] Excessive faith in the permanence or sanctity of international obligations has never been a characteristic of Soviet policy, but it would be wrong to explain the Soviet passion for treaty-making at that time solely by cynicism or the requirements of propaganda. The treaties were designed to lower the level of international tension¹⁴⁵. »

¹⁴¹ Adam B. Ulam, *Expansion and Coexistence: Soviet Foreign Policy 1917-73*, New York, Praeger Publishers, 1974, p. 90-91.

¹⁴² Roberts, *Op. Cit.*, p. 50.

¹⁴³ Ulam, *Op. Cit.*, p. 84, 90.

¹⁴⁴ Roberts, *Op. Cit.*, p. 50.

¹⁴⁵ Ulam, *Op. Cit.*, p. 209-210.

Ulam souligne bien le sentiment d'urgence qu'inculqua à la diplomatie soviétique cette conjoncture mondiale. Or, l'auteur, en ciblant uniquement la montée de l'Allemagne nazie, néglige l'importance qu'eut le théâtre asiatique pour Staline. D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le point tournant, pour Ulam, fût antérieur à l'année « cruciale » de 1933 : il correspond à l'année de l'avènement du Mandchoukouo.

Plusieurs éléments renforcent une telle affirmation ; l'URSS déploya effectivement de nombreux efforts pour contrecarrer spécifiquement la montée du Japon à la suite de 1932. Comme le dit Ulam, les nouveaux pactes signés par l'Union soviétique, spécialement avec la France, visaient à réduire les tensions causées par la montée de l'Allemagne nazie. Elle adopta exactement la même stratégie en Orient. L'URSS se rapprocha d'abord des États-Unis. Le FRUS nous apprend que plusieurs échanges diplomatiques eurent lieu entre les deux États, menant à la reconnaissance de l'Union soviétique par les Américains¹⁴⁶ en 1933. Stuart D. Goldman précise : « In November 1933 Moscow established diplomatic relations with Washington, partly to create the impression of Soviet-American solidarity against possible Japanese aggression¹⁴⁷. » Nous savons que les intérêts des États-Unis étaient déjà grands en Asie. Or, durant ces années troubles, Staline chercha à se rapprocher du plus d'acteurs possible. Il chercha ainsi à briser l'encerclement diplomatique qui pesait sur l'URSS et à accentuer par le fait même sa sécurité nationale. À propos, l'URSS joignit la SDN en 1934¹⁴⁸. Ces nouvelles affiliations reflétèrent une nette contradiction dans la politique extérieure soviétique, qui considérait les États-Unis et la SDN comme des entités capitalistes et impérialistes — donc dangereuses pour le communisme. Seul un évènement de grande envergure, comme la création du Mandchoukouo, peut donc avoir justifié une telle volte-face.

¹⁴⁶ FRUS, *The Soviet Union, 1933-1939, Recognition by the United States of the Soviet Union*, November 1933, p. 1.

¹⁴⁷ Goldman, *Op. Cit.*, p. 22.

¹⁴⁸ *Ibid.*

L'énergie déployée par l'URSS afin de réduire la pression sur sa frontière orientale s'accroît dans les années suivantes. D'ailleurs, cette quête s'harmonisa à la politique du Front unique ; tactique mise au point par le Komintern (ou l'Internationale communiste) dans ses premières années d'existence — l'institution fut la tête de la mouvance communiste mondiale sous contrôle soviétique. *Grosso modo*, le Front unique prônait le rassemblement de tous les ouvriers dans une action commune contre la bourgeoisie et le capitalisme mondial. Lors du 7^e Congrès de l'Internationale communiste, il fut clairement énoncé que l'une des plus grandes préoccupations de cette « action commune » se trouvait en Extrême-Orient. Dans son discours du 2 août 1935, Georgi Dimitrov (1882-1949), alors leader du Komintern, dit :

« In China, where the people's movement has already led to the formation of soviet districts over a considerable territory of the country and to the organization of a powerful Red Army, the predatory offensive of Japanese imperialism [...] have brought into jeopardy the national existence of the great Chinese people. [...] We therefore approve the initiative taken by our courageous brother Party of China in the creation of a most extensive anti-imperialist united front against Japanese imperialism [...] jointly with all those organized forces existing on the territory of China which are ready to wage a real struggle for the salvation of their country and their people¹⁴⁹. »

Les textes et discours issus de ce congrès montrent que le Japon fut une préoccupation vitale pour les dirigeants communistes. C'est dans cet ordre d'idées que l'Internationale souhaita et stimula une action chinoise coordonnée contre l'impérialisme nippon. Également révélateur, Staline permit à l'Union soviétique d'élargir ses relations avec la Chine au-delà de sa politique du Front unique ; voire au-delà de sa propre idéologie. Suite au déclenchement de la Seconde Guerre sino-japonaise de 1937, le Haut-Commandement soviétique se rapprocha de Chiang Kai-shek (1887-1975) et du gouvernement nationaliste chinois — pourtant perçu comme une grande menace au

¹⁴⁹ Georgi Dimitrov, *Selected Works*, Sofia Press, Sofia, volume 2, 1972, p. 145.

communisme¹⁵⁰. Dès août 1937, l'URSS commença à approvisionner la Chine nationaliste en armes¹⁵¹. Nous développerons davantage ce point dans la dernière section de ce chapitre. L'essentiel pour le moment est que l'Union soviétique fut encline à rejeter un autre de ses principes fondamentaux, comme elle le fit avec les États-Unis et la SDN, pour s'assurer une meilleure sécurité vis-à-vis du Japon.

Pendant ce temps, en Europe, l'Union soviétique poursuivit une politique semblable. Face à la menace allemande, Moscou tenta de se rapprocher de Londres, Prague et Paris. Pourtant, la Grande-Bretagne s'entêta à refuser un tel rapprochement, poursuivant inlassablement une politique d'*appeasement* à l'égard d'Hitler. Lors du 18^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique, début 1939, Staline affirma :

« The policy of non-intervention reveals an eagerness, a desire not to hinder Japan, say, from embroiling herself in a war with China, or, better still, with the Soviet Union; not to hinder Germany, say, from enmeshing herself in European affairs, from embroiling herself in a war with the Soviet Union; to allow all the belligerents to sink deeply into the mire of war, to encourage them surreptitiously in this¹⁵². »

Il semble donc que la politique poursuivie par Staline en Occident et en Orient, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, s'harmonisa. Pour lui, l'Allemagne et le Japon représentèrent une menace imminente après 1932-1933. Incapable d'assembler un appui antifasciste (le Japon fut souvent qualifié de fasciste par l'URSS, notamment par Dimitrov¹⁵³) dans la communauté internationale, l'Union soviétique dut se dégager de cette fâcheuse position sans aide concrète de cette dernière.

¹⁵⁰ Ulam, *Op. Cit.*, p. 233.

¹⁵¹ Roberts, *Op. Cit.*, p. 51.

¹⁵² Staline, *Discours Durant le 18e Congrès du Parti Communiste de l'Union soviétique*, mars 1939, dans Harriet Lucy Moore, *Soviet Far Eastern Policy, 1931-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1945, p. 108.

¹⁵³ Dimitrov, *Op. Cit.*, p. 145.

2.1.1 Le problème mandchou

Pour Staline, l'Armée du Kwantung fut un problème majeur. Au-delà de l'orientation impérialiste du Japon et de sa présence sur le continent, l'incident à Changkufeng en 1938 lui permit de conclure que l'AIJ disposa d'une certaine autonomie vis-à-vis de Tokyo, alors que son sous-groupe, l'AKw, fut aussi téméraire qu'imprévisible. Qui plus est, Staline connaissait précisément les intentions belliqueuses de ces derniers et ce qu'ils savaient des Soviétiques. Si beaucoup d'informations furent divulguées à l'AKw par un déserteur de l'Armée rouge, Genrikh Lyushkov (1900-1945), Staline se trouva encore mieux informé grâce au réseau d'espionnage du célèbre espion Richard Sorge (1895-1944). Notamment, « Thanks to Sorge, the Soviet Union knew the Japanese Army's exact estimate of Soviet military strength in Siberia before the Japanese launched their drive into Mongolia¹⁵⁴. » Avec ses renseignements, il semble que Staline fut conscient que, pour repousser les Japonais, il devait recourir à la force. Deux témoins contemporains le confirment. D'abord, la *Military Intelligence Division* du Département de la Guerre américain constata que l'agressivité du « Kwantung Army and its agency "Manchukuo" » força la « Russie soviétique » à une préparation militaire rapide en Extrême-Orient¹⁵⁵. Tout cela en support à sa politique plus passive en Europe, marquée par les différents traités signés¹⁵⁶. Puis, deux mois seulement avant les premiers affrontements à Nomonhan, le ministre des Affaires étrangères de Lettonie, avec qui l'URSS avait signé une entente de non-agression, souligna le ressentiment teintant l'approche soviétique au problème de la menace nipponne.

« In the war of 1904-5 England and United States sympathised with Japan against Russia. Japan obstructs American and British trade in the Pacific and threatens their security in those waters. Russians of all categories have never forgiven Japan;

¹⁵⁴ Chalmers Johnson. *An instance of Treason: Ozaki Hotsumi and the Sorge Spy Ring*, Tokyo, Charles E. Tuttle Company, 1977, p. 149.

¹⁵⁵ Adams, « Relations between the Soviet Union and "Manchukuo" », Records of the War Department General and Special Staffs: Military Intelligence Division, Harbin, 6 May 1936, p. 9-10.

¹⁵⁶ *Ibid.*

enmity remains deep-rooted in the people and in the Government. Russia competes almost nowhere with the trade of Great Britain, France or America. Japan does everywhere¹⁵⁷. »

Le ministre conclut visiblement que l'URSS n'envisagea aucune entente diplomatique avec le Japon. Il constata également que l'Union soviétique tentait toujours un rapprochement avec les autres grandes puissances ; du moins, il voulut leur inculquer une crainte du Japon pour les empêcher d'intervenir en sa faveur dans l'éventualité d'un conflit en Extrême-Orient (comme en 1904-1905). Considérant qu'un tel conflit fut de plus en plus probable, il n'est pas étonnant de constater tous les préparatifs militaires de l'URSS en Extrême-Orient. Rappelons, à ce sujet, l'importante mobilisation aux frontières mongolo-manchoues et, durant les affrontements, la facilité avec laquelle Joukov obtint tout le renfort dont il eut besoin de la part du Commissaire à la défense. Avec une démonstration de force en Orient, Staline voulut freiner définitivement les aspirations nippones dans la région ; en plus d'obtenir un atout additionnel pour forcer une solution diplomatique en Occident.

2.1.2 La victoire en Orient

La bataille de Nomonhan offrit un dénouement satisfaisant pour Staline. Plusieurs vétérans japonais se souvinrent avoir été surpris et confus de voir, en août 1939, les chars soviétiques freiner leurs propres courses¹⁵⁸. Ils ne saisirent simplement pas pourquoi l'Armée rouge stoppa une progression si convaincante. En vérité, la conduite des combats près de Khalkhin Gol s'accorda à la politique poursuivie par Moscou, soit de sécuriser ses frontières. Une fois cet objectif accompli en Orient, rien ne dictait de poursuivre l'offensive. Pour reprendre l'expression de Kuromiya Hiroaki, Nomonhan

¹⁵⁷ Latvia Minister for Foreign affairs. « Memos of interviews: Russia Versus the Far East », Records of the War Department General and Special Staffs: Military Intelligence Division, Latvia, Mars 1939, p. 5.

¹⁵⁸ Coox, *Op. Cit.*, p. 1090.

fut le *Coup de grâce* de Staline contre les ambitions du Japon¹⁵⁹. Nous l'avons dit, l'historien est même convaincu que Staline provoqua lui-même Nomonhan dans le but d'exécuter son tour de force¹⁶⁰. Une fois l'AIJ dissuadé de poursuivre contre l'URSS, Staline put se tourner vers d'autres objectifs ; vers son front occidental. D'ailleurs, c'est précisément le lendemain de la mise en application du cessez-le-feu du 16 septembre que l'Armée rouge envahit la Pologne. Le territoire avait pourtant été divisé depuis déjà plusieurs jours avec l'Allemagne dans une clause secrète du Pacte germano-soviétique¹⁶¹.

Ensuite, le premier novembre 1939, l'*Izvestia* publia le discours prononcé par Molotov à la 5^e session du Soviet suprême. Le commissaire du peuple aux Affaires étrangères y dressa un portrait exhaustif de la politique extérieure de l'Union soviétique. Il y traita de façon spécifique de Nomonhan :

Passons maintenant à nos relations avec le Japon : Depuis quelque temps, une certaine amélioration s'est produite dans les rapports soviéto-nippons. Cette amélioration s'est ébauchée dans le récent accord de Moscou, qui a mis fin au conflit que l'on connaît sur la frontière mongolo-mandchoue. [...] Si le malencontreux exemple de la Pologne a démontré, récemment, le peu de prix que valent parfois les pactes d'assistance mutuelle signés par certaines grandes puissances d'Europe (*rires*), la preuve du contraire a été faite sur la frontière mongolo-mandchoue [Référence au pacte d'assistance avec la RPM]. Ici la preuve a été faite de la valeur qu'ont les pactes d'assistance mutuelle qui portent la signature de l'UR.S.S. (*Tempête d'applaudissements.*) En ce qui concerne le conflit en question, il a été liquidé à la suite de l'accord soviéto-nippon, signé le 15 septembre à Moscou, et la paix a été entièrement rétablie sur la frontière mongolo-mandchoue. Un premier pas a été fait complétant l'amélioration des rapports soviéto-nippons. [...] Ainsi, nous avons toutes les raisons de parler d'une amélioration qui s'ébauche de nos rapports avec le Japon. [...]

¹⁵⁹ Kuromiya, *Op. Cit.*, p. 676.

¹⁶⁰ L'argumentaire de Kuromiya n'est pas nécessairement en contradiction avec notre analyse. Elle repose sur l'existence d'un espion russe, Komatsubara, dans les rangs de l'AKw. Or, nous verrons que plusieurs éléments à Tokyo et dans l'AIJ, donc au sein d'officiers beaucoup plus gradés que le général, influencèrent les actions du Japon.

¹⁶¹ Goldman, *Op. Cit.*, p. 163-164.

Nous sommes favorables à ce genre de proposition venant du Japon, que nous considérerons, du moins, du point de vue de notre position politique essentielle¹⁶².

Molotov se satisfait des nouvelles relations avec le Japon, établies à la suite de Nomonhan. L'entente entre lui et Tōgō prévoit également la mise en place d'une commission pour délimiter les frontières entre l'URSS, la RPM et le Mandchoukouo. Elle commença ses travaux dès décembre 1939. Les négociations, en vertu du gain territorial fait par l'Armée rouge, tournèrent rapidement à l'avantage du camp soviétique¹⁶³.

Finalement, l'évidente glorification des troupes de l'Armée rouge ayant combattu à Nomonhan nous permet également de souligner l'importance stratégique qu'eut la bataille pour les Soviétiques. D'abord, plusieurs soldats de tout rang furent décorés et récompensés¹⁶⁴. Joukov, spécifiquement, reçut le titre de Général de l'Armée rouge au début du mois de mai 1940. Puis, quelques jours plus tard, Staline le convoqua. Lorsqu'il lui demanda : « What do you think of the Japanese Army? », Joukov répondit : « Officers, especially senior officers and generals, are not adequately trained, lack initiative, and lean towards stereotype. As for armaments of the Japanese Army, my opinion is that they are obsolete¹⁶⁵. » Staline relança : « How did our troops fight? » Joukov répliqua : « Our regular troops fought very well. [...] Our artillery was in all respects better than the Japanese, especially in fire precision. In general, our troops are much superior to the Japanese¹⁶⁶. » Staline conclut en ordonnant au Général d'utiliser l'expérience qu'il acquit à Nomonhan pour entraîner les troupes du district militaire de Kiev¹⁶⁷. Joukov remplit sa mission en Orient. Coïncidant avec le focus de Staline, il fut ensuite envoyé en Occident, où les tensions furent toujours grandissantes.

¹⁶² Molotov, « Discours devant la 5^e session du Soviet suprême », dans BPPR, no. 290, 23-25 novembre 1939, p. 22.

¹⁶³ Coox, *Op. Cit.*, p. 982-983.

¹⁶⁴ *Ibid*, p. 987.

¹⁶⁵ Zhukov, *Op. Cit.*, [Livre électronique].

¹⁶⁶ *Ibid*.

¹⁶⁷ *Ibid*.

Figure 3 : Promotion de Joukov, *Moscow News*¹⁶⁸



¹⁶⁸ Moscow News, 12 juin 1940, dans Military Intelligence Division, Regional files, Manchuria, 1922-1944. Washington, D.C., U.S. National Archives and Records Service, Records of the War Department General and Special Staffs, Record Group 165.

2.2 Politiques nippones

Traiter des politiques japonaises à la veille de la Seconde Guerre mondiale est bien différent que de traiter du cas soviétique, son appareil étant extrêmement moins centralisé qu'en URSS. En effet, il est impossible d'y porter notre regard sur une force décisionnelle ultime tel que Staline pouvait l'être. Comme nous l'avons vu dans le chapitre premier, le pouvoir y émana d'une multitude de sources en constante opposition. Néanmoins, il est possible de dégager certaines politiques, ou certaines orientations, qui trouvèrent écho chez plus d'une source du pouvoir. Certaines mouvances sont donc identifiables, comparables et analysables. Deux furent dégagés, dans ce travail, afin de prouver que la bataille de Nomonhan eut un réel impact sur l'important débat politico-décisionnel nippon des années de guerre : c'est-à-dire la poursuite insatiable d'une sécurité nationale et le projet d'une « Grande-Asie ».

Avant de poursuivre, il est primordial de se pencher brièvement sur un élément trouble de la géopolitique du Japon de l'époque : L'Armée du Kwantung. En fait, il est essentiel de rejeter, d'emblée, un contre-argumentaire envisageable lié à la témérité et l'indiscipline de cet organe de l'AIJ. Certains pourraient accuser l'extrémisme de l'AKw pour expliquer la bataille de Nomonhan ; l'abaissant à un simple « incident de frontière » (désignation récurrente dans certains ouvrages plus généraux¹⁶⁹). Comme s'il ne s'agissait que d'un moment d'écartement pour un petit groupe isolé.

Bien au contraire, l'insubordination fut dans la nature même de l'ensemble de l'Armée du Kwantung. Sa propension à recourir à des méthodes radicales définit ses membres, y compris son commandement. Certes, la défaite à Nomonhan causa la consternation finale chez les différentes formes d'autorité à Tokyo. En dépit des fréquentes désobéissances de l'AKw, ce n'est que lorsque son commandement implora le QGI de déclarer la guerre totale contre l'URSS — malgré la sanglante défaite vécue — que les autorités centrales les sanctionnèrent réellement. Ils décapitèrent, figurativement,

¹⁶⁹ Voir bilan historiographique.

l'AKw. La majorité de ses officiers supérieurs se virent séparés et mobilisés ailleurs, en Chine et dans le Pacifique notamment¹⁷⁰. Pourtant, le fait qu'ils les rappelèrent à l'ordre ne permet pas d'affirmer que Nomonhan ne fut qu'un « dérapage ». Quiconque voudrait rejeter l'épisode de 1939 devrait, pour être conséquent, réfuter les explications les mieux fondées au sujet de l'incident de Mukden de 1931 et du déclenchement de la guerre sino-japonaise en 1937. Ces deux événements, nous l'avons vu, constituèrent également le fruit de la témérité de l'AKw. La seule différence de fond majeure est qu'en 1939 les manœuvres de l'Armée nippone du Mandchoukouo furent freinées. Cela dit, plusieurs acteurs importants à Tokyo défendirent également des positions en faveur d'une attitude impérialiste sur le continent ; certains spécifiquement contre le nord, donc contre l'Union soviétique. La défaite à Nomonhan les discrédita.

2.2.1 Sécurité nationale

Diverses politiques, mises de l'avant au Japon des années 1930, évoquèrent un désir sans cesse grandissant de garantir la sécurité de l'État. Au Japon de l'époque, le terme défense nationale (*Kokubō*, 国防) revêtit cependant un sens beaucoup plus large que la définition littérale se limitant à la protection physique d'une nation. C'est à travers celle-ci que bon nombre d'objectifs géopolitiques furent établis dans la politique internationale japonaise.

Araki Sadao (荒木貞夫, 1877-1966), lieutenant général de l'AIJ et ministre de la Guerre de 1931 à 1934, conçut une définition bien précise de la défense nationale. Pour lui, en plus de la défense physique du Japon, ce concept inclut la défense du *Kōdō* (皇道, la voie de l'empereur) — définit comme une solidarité du sang permettant l'unification de la nation autour de l'empereur¹⁷¹. Cette définition de la défense

¹⁷⁰ Goldman, *Op. Cit.*, p. 151.

¹⁷¹ IMTFE, p. 267.

nationale devint officielle au début des années 1930 lorsque le Premier ministre Saitō l'adopta, durant le deuxième mandat d'Araki comme ministre¹⁷².

Il structura davantage son idée et la publia en juillet 1934 à travers un pamphlet du Ministère de la Guerre¹⁷³. Il y considérait deux façons d'utiliser la défense nationale, c'est-à-dire une façon négative et une façon positive. *Grosso modo*, la méthode négative prônait le recours à l'intimidation. Deux exemples furent cités : les traités imposés par les États-Unis sur la limitation de l'armement maritime et l'idéologie soviétique qui tenta de « bolsheviser the whole world »¹⁷⁴. Puis, l'utilisation positive fit évidemment référence à l'attitude du Japon : « If negative uses should fail to attain the object to defeat its opponent and thus encourage the latter to challenge Japan to fight, a war would then break out »¹⁷⁵. Ses idées encouragèrent également la formation d'un bloc économique pour le Japon, essentiel à la poursuite de la guerre économique, jugée aussi importante que la guerre armée¹⁷⁶. Ainsi, le concept de sécurité finit par se confondre à celui de concurrence. De plus, le jugement du 4 novembre 1948 du TMIEO conclut que la vision d'Araki permettait une interprétation justifiant, au nom de la défense nationale, l'utilisation de la force pour conquérir d'autres territoires, souverains ou non¹⁷⁷.

Justement, les régions acquises au début du siècle, notamment la Corée, s'inscrivirent rapidement dans la logique ayant mené Araki à l'élaboration de sa politique de défense nationale. William G. Beasley précise à leur sujet :

« These territories were not large [...] but they were important to Japan in a number of ways. For an aspiring world power, colonies were a prestige symbol. Moreover, as a glance at the map will demonstrate, Japan's overseas empire, taken together with the Kurile, Ryūkyū and Bonin [...] formed a defence zone

¹⁷² *Ibid*, p. 75.

¹⁷³ BDFA, Part II, Serie E, vol. 13, Jan. 1934-Dec. 1934, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 274.

¹⁷⁴ *Ibid*, p. 277.

¹⁷⁵ *Ibid*.

¹⁷⁶ *Ibid*.

¹⁷⁷ IMTFE, p. 388.

in depth, as well as providing jumping-off points for further advances¹⁷⁸. »

Plusieurs hommes politiques et militaires voyaient effectivement, en ces nouvelles acquisitions continentales, une zone de défense offrant au Japon un important renforcement de sa sécurité nationale. Cette zone rendait beaucoup plus difficile, pour un ennemi potentiel, la tâche de lancer une offensive contre le Japon dont la nature insulaire était systématiquement prise en compte.

Le deuxième point soulevé par Beasley est également d'une grande importance. Les colonies nippones, nous l'avons vu, prirent rapidement une place importante dans l'économie de la métropole. Immédiatement, le besoin se fit sentir d'offrir à ces régions, maintenant constituantes de l'empire, une zone de défense — comme elles-mêmes offraient à l'archipel. Selon le TMIEO, ce besoin fut l'une des raisons d'être de la Mandchourie militarisée : « Japan's leaders always sought to justify their aggressive military adventures by claiming they were defensive. It was in this sense that Manchuria was developed as the "lifeline" of Japan¹⁷⁹. » Le terme « lifeline of Japan » (*Nihon no Seimeisen*, 日本の生命線) fit directement référence, au sein de l'AIJ, à cette qualité de « defence zone » que la Mandchourie revêtit vis-à-vis de l'URSS. Il s'agissait d'une véritable ligne défensive nécessaire à la survie du pays et à la poursuite de ses intérêts, spécialement vis-à-vis de la menace communiste. Cette terminologie apparut également dans la presse japonaise de l'époque, notamment dans le *Manchuria Daily news*¹⁸⁰.

Or, si cette région fut jugée nécessaire à la défense du Japon, elle promut une augmentation des forces militaires japonaises sur le continent. Il est possible de lire, dans le pamphlet de 1934 : « owing to the extension of the first line of national defence brought about by the Manchurian incident, the empire is now responsible for the

¹⁷⁸ Beasley, *Op. Cit.*, p. 142.

¹⁷⁹ IMTFE, p. 388.

¹⁸⁰ The Manchuria Daily News. « Frontier Defence », *Manchuria*, Dairen, vol. 4, no. 11, 1^{er} juin 1939, p. 1222.

maintenance of peace and order along a boundary three times as long as before.¹⁸¹ » Pour l'Armée, la Mandchourie allait offrir les ressources et la position stratégique nécessaires pour concurrencer l'URSS. Il devint donc impératif d'accorder à ses dirigeants (donc l'Armée du Kwantung) les éléments essentiels à son développement. C'est dans ce contexte qu'Araki formula sa définition de la défense nationale. Avec la Mandchourie conquise, les territoires soviétiques de l'Extrême-Orient se transformèrent en de nouveaux objectifs sous cette politique. Pour reprendre le terme de Beasley, la Mandchourie devint un nouveau « jumping-off point » vers l'Union soviétique. En 1933, Araki dit, devant une audience de gouverneurs de préfecture (*chiji*, 知事) : « Japan was to inevitably clash with the Soviet Union, therefore it was necessary for Japan to secure for herself through military methods the territories of the maritime Province, Zabaikalye and Siberia¹⁸². » Il était donc déjà possible de reconnaître d'influents défenseurs d'une politique expansionniste agressive, même dans le plus haut commandement de l'AIJ.

L'accent de cette politique continua de se focaliser sur l'URSS dans les années suivantes, tout en devenant plus explicite et provocant. En 1937, un document émis par l'Armée précisa ses « principes fondamentaux » : « Japan should strive to eradicate the Russian menace on the North, in order to realise a steadfast development of Manchuria, and for the solid defence of both Japan and Manchuria¹⁸³. » Cette politique ne laissait plus de place à l'interprétation. Puis, elle fut entièrement assumée. Deux plans d'attaque générale contre l'URSS furent développés par l'État-major de l'AIJ en 1939 le Plan A (vers Vladivostok) et le Plan B (contre l'ensemble de l'Extrême-Orient)¹⁸⁴. Ils établirent l'été 1942 comme moment opportun pour lancer l'une de ces offensives. Plusieurs peuvent se demander, encore aujourd'hui, comment l'AIJ envisagea de mettre à genoux un adversaire de la taille de l'Union soviétique. D'ailleurs, en 1934,

¹⁸¹ BDFA, Part II, Serie E, vol. 13, Jan. 1934-Dec. 1934, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 288.

¹⁸² IMTFE, p. 388.

¹⁸³ *Ibid*, p. 83.

¹⁸⁴ Barnhart, *Op. Cit.*, p. 138-139.

elle évalua que les forces de l'Armée rouge furent plus de six fois plus nombreuses que leurs propres effectifs¹⁸⁵. L'Armée voulut donc prouver la faisabilité d'un si grand projet. En réalité, les militaires japonais estimèrent très peu les qualités combattives de l'armée adverse — du moins avant Nomonhan. Le souvenir de la victoire nipponne durant la guerre russo-japonaise resta bien présent dans l'esprit de nombreux officiers de l'AIJ. Lors de cet affrontement, la preuve avait été faite que le petit archipel était en mesure de vaincre la géante Russie.

De plus, les Japonais jugeaient secondaire, pour vaincre sur les champs de bataille, toute supériorité quantitative et matérielle. L'élément décisif pour eux résidait dans la qualité et la détermination de ses soldats. Un juste mélange de force spirituelle et de force physique chez ses troupes incarnait l'arme ultime. En 1936, pour le Ministère de la Guerre : « The conception that a victory will only be won by those who are just and reasonable and who have a strong determination to win is an article of faith among military men. This theory may also be applied to rivalry among nations¹⁸⁶. » Il ajouta : « 200,000 men is about equivalent to the entire strength of the Russian army at the battle of Shaho in the Russo-Japanese war¹⁸⁷. » Cet extrait montre que l'idéalisme guerrier nippon, additionné du souvenir de la guerre russo-japonaise, permit à l'AIJ de se croire capable de vaincre l'Union soviétique — et capable d'en convaincre les autres. Un dernier élément acheva de les en persuader : les purges staliniennes. Ce mouvement d'arrestations et d'exécutions eut pour but de remplacer, dans les hautes sphères soviétiques, les éléments jugés insuffisamment « staliniens ». L'élite militaire en fut une cible considérable¹⁸⁸. Cela renforça la faible évaluation que firent les militaires nippons de l'Armée rouge. D'ailleurs, beaucoup d'informations au sujet de l'effet

¹⁸⁵ BDFA, Part II, Serie E, vol. 13, Jan. 1934-Dec. 1934, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 284.

¹⁸⁶ BDFA, Part II, Serie E, vol. 13, Jan. 1934-Dec. 1934, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 284.

¹⁸⁷ *Ibid*, p. 284.

¹⁸⁸ Werth, *Op. Cit.*, p. 275.

néfaste des purges atteignirent le QGAKw, notamment par le déserteur Lyushkov¹⁸⁹. Les forces stationnées au Mandchoukouo s'animèrent donc d'un intense sentiment de supériorité.

Nomonhan impose une réévaluation

La cessation des hostilités à Nomonhan marqua un changement net dans cette attitude anti-soviétique du Japon lié à la sécurité nationale ; surtout au sein de l'Armée. Celle-ci, qui organisa dans toute la société japonaise une vive hostilité à l'égard de l'URSS depuis le début des années 1930, changea visiblement de ton en septembre 1939.

Avant de poursuivre, il est important d'écarter — pour le moment — la signature du Pacte germano-soviétique de notre argumentaire. Certes, cet épisode se révéla d'une extrême importance. Pour le Japon, l'entente entre Moscou et Berlin mit fin à l'espoir d'une véritable collaboration avec l'Allemagne dirigé contre l'URSS. Cependant, cette collaboration avec les nazis n'incarna jamais la force principale derrière les agissements de l'AIJ. Elle en attisa manifestement la ferveur. Toutefois, nous avons identifié les éléments d'une politique anti-soviétique dans la rhétorique militaire nipponne bien avant la concrétisation des relations nippo-allemandes par le Pacte anti-Komintern de 1936. De plus, aucun des deux plans d'offensive générale dessinés au début 1939 ne s'appuyait sur un support militaire allemand. Cet événement diplomatique eut certainement une grande influence chez certains. Pour d'autres, néanmoins, c'est la défaite à Nomonhan qui devint la plus importante cause de remise en question. Spécialement pour le QGAKw, qui fut conscient de l'existence du Pacte germano-soviétique lorsqu'il demanda tout de même l'entrée en guerre officielle du Japon contre l'URSS¹⁹⁰ à son État-major.

¹⁸⁹ Alvin D. Coox. « L'Affaire Lyushkov: Anatomy of a Defector », *Soviet Studies*, vol. 19, no. 3., Jan. 1968, p. 419.

¹⁹⁰ Goldman, *Op. Cit.*, p. 151.

En vérité, la défaite à Nomonhan eut l'indispensable effet de discréditer l'AIJ et ceux avides d'en finir avec l'Union soviétique. Dans son rapport annuel de 1939, l'ambassadeur anglais à Tokyo Sir Robert Craigie (1883-1959) écrit :

« *The Nomonhan Incident* [...] The main significance of these operations lies in the fact that the Japanese forces found themselves, for the first time, opposed by a highly mobile mechanised enemy who proved too strong for them. [...] The "red light" had appeared, and the result has been the admission, reflected in the army estimates for next year, of the necessity for the modernisation of the Japanese army [...] There is ample evidence that the unfortunate result of the Nomonhan operations has finally convinced the army that modernisation cannot be longer delayed¹⁹¹. »

Le diplomate mit beaucoup d'emphasis sur la remise en question de la modernité de l'armée japonaise. En effet, une conviction essentielle à l'AIJ, celle de l'éventuelle prédominance du Japon grâce à la supériorité physique et spirituelle de ses soldats, fut anéantie. L'Armée japonaise dut se rendre à l'évidence que la supériorité technique de l'Union soviétique était devenue un paramètre déterminant. D'ailleurs, le 3 octobre 1939, des représentants du Ministère de la Guerre déclarèrent publiquement que l'Armée rouge se prouva supérieure aux troupes nippones : « especially their overwhelming mechanized troops¹⁹². »

Parallèlement, William R. Langdon, officier ayant servi cinq ans à Mukden puis brièvement à Tokyo, écrivit à son retour à Washington :

« The Japanese have acquired a wholesome respect of Russian artillery, tanks and to a lesser degree planes from their 1938 Changkufeng and 1939 Nomonhan encounters with the Red

¹⁹¹ Sir R. Craigie, « *Doc. 289: Japan, Annual Report, 1939* », 1 janvier 1940, dans BDFA, Part II, Serie E, vol. 18, Jan. 1939-Dec. 1939, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 400.

¹⁹² War Ministry authorities, « *Conference of Provincial Governors* », 3 Octobre 1939, dans Katsu, *Op. Cit.*, p. 98.

army and are not likely to tackle them again with the shoe-string forces available¹⁹³. »

Visiblement, Britanniques et Américains soulignèrent l'importance de Nomonhan. La victorieuse bataille menée par Joukov fut si convaincante qu'elle devint le facteur dissuasif idéal vis-à-vis de l'Armée japonaise. De même, l'aspect qui est peut-être le plus important ; les mémoires de Harada Kumao révèlent que la bataille nippo-soviétique eut des conséquences similaires directement dans les sphères du pouvoir japonais. Il dit, le 2 octobre 1939, au Prince Saionji : « In comparing the power of the artillery at the time of the Nomonhan Incident, the range of the Japanese artillery was greatly inferior to that of the other side¹⁹⁴. » Alvin. D. Coox conclut, à travers ses nombreuses entrevues, que pour l'Armée japonaise Nomonhan représenta le « graveyard of reputations ».

Finalement, la défaite marqua l'esprit du peuple mandchou. L'ex-ministre de l'Agriculture et de la Foresterie dit à Harada, dans la même journée d'octobre 1939 :

« Out of nearly 40,000 men, it seems that the actual is that the Army lost 35,000 to 36,000 men. [...] Moreover, that blunder has a bad influence on the Manchurians. It is said that the Manchurian soldiers, who had seen the superiority of the Soviet power before their very eyes, have returned home and are propagating that fact to everyone. Thus, it is said that Manchuria is also in a bad state of affairs¹⁹⁵. »

Ainsi, l'écrasante défaite dont témoignèrent plusieurs soldats manchous sembla affecter le moral des résidents du Mandchoukouo. La glorieuse « lifeline of Japan » se trouva désormais tourmentée par la supériorité militaire soviétique. Pour les autorités japonaises, il fallait à tout prix éviter un débordement d'informations de cette nature. La propagande joua un rôle important durant la Seconde Guerre mondiale pour pratiquement tous les pays belligérants. Or, un aperçu si négatif de la situation aurait

¹⁹³ FRUS, The Far East, 1931-1941, vol. IV, *Memorandum by William R. Langdon of the Division of Far Eastern Affairs*, June 1941, p. 982.

¹⁹⁴ Harada Kumao, *Op. Cit.*, p. 2652.

¹⁹⁵ *Ibid*, p. 2654-2655.

sans aucun doute eu les mêmes répercussions néfastes parmi les citoyens métropolitains. Une telle crainte fut tangible pour les décideurs nippons. Elle justifia ainsi l'importante censure qu'ils imposèrent aux combats de la rivière Khalkhin Gol¹⁹⁶. Conséquemment, le ton de l'Armée du Kwantung changea significativement suite au cessez-le-feu du 16 septembre. Le journal *The Manchuria News*, prouvé dans le chapitre précédent comme étant un outil du groupe armé, publia qu'un « amicable close » aux affrontements allait permettre le « removal of general tension and normalization of diplomatic relations between the two countries » — évidemment sans aucune référence à la victoire soviétique¹⁹⁷.

2.2.2 La Grande Asie

Au début des années 1930, l'appui qu'accorda le cabinet du Premier ministre Saitō à Araki s'expliqua par son désir de mettre fin au conflit interne entre l'Armée et le gouvernement japonais. Or, tout n'est pas attribuable qu'à Araki et l'AIJ. La mouvance anti-soviétique s'alimenta également d'une politique hautement nationaliste issue de la sphère politique japonaise.

Elle se développa dans la première moitié du XX^e siècle, parallèlement à la montée du militarisme. Le désir de rivaliser avec l'Occident et de prendre place aux côtés des grandes puissances après la Première Guerre mondiale fut un important stimulant de ce mouvement. Durant les années 1930, il se radicalisa. Souvent qualifié d'ultra-nationaliste ou de fasciste, il s'amplifia notamment à cause des difficultés économiques du début de la décennie et des traités de limitations d'armements imposés par les États-Unis et la Grande-Bretagne. Le désir d'abroger le Traité naval de Washington, par exemple, trouva un écho universel dans la société japonaise¹⁹⁸. Dans ce contexte,

¹⁹⁶ Perceptible tant dans les publications du *Mandchuria Daily News* que dans les BPPI.

¹⁹⁷ *The Manchuria Daily News*. « Peace Restored on Manchu-Outer Mongol Border », *Manchuria*, Dairen, vol. 4, no. 18, 15 septembre 1939, p. 1422-1438.

¹⁹⁸ IMTFE, p. 76.

plusieurs cabinets ministériels se rapprochèrent idéologiquement de l'Armée, à commencer par celui de Saitō.

Plus tard, c'est sous le premier mandat de Konoe Fumimaro (近衛文麿, 1891-1945) que la radicalisation du cabinet culmina. Avec un groupe d'intellectuels, il mit sur pieds la politique du *Nouvel ordre* (東亜新秩序, *Tōa shin chitsujo*, littéralement nouvel ordre en Asie de l'Est). Officiellement annoncée en novembre 1938, cette politique devait consolider et structurer les idées poursuivies par le gouvernement japonais sur le continent¹⁹⁹. Ainsi, elle justifia un impérialisme nippon jugé « positif » dans la mesure où il permettait de libérer l'Asie de l'impérialisme occidental, jugé tyrannique. Pour ces intellectuels, le rejet du libéralisme, de l'individualisme et du communisme — considérés les trois principales forces de la domination de l'Ouest — était primordial. En revanche, le Japon se présentait, pour les peuples asiatiques, comme guide vers une moralité orientale fondée sur des concepts confucéens et sur le *Kōdō*²⁰⁰. Cette politique influença directement le projet d'une « Grande-Asie » qui émergea dans les années suivantes.

Le *Nouvel ordre* visait donc, avant son élargissement, à justifier les actions de l'AII en Chine et à encadrer l'économie des colonies de l'archipel. Pour développer la facette économique du *Nouvel ordre*, Konoe reprit les fondements du plan quinquennal dressé par l'un des principaux fomenteurs de l'incident de Mukden de 1931, Ishiwara Kanji (石原莞爾, 1889-1949). Développé pour les années 1937 à 1941, le plan prévoyait des quotas de productions pour toutes les industries de l'Empire jugées vitales à sa force militaire²⁰¹. D'ailleurs, des représentants de plusieurs *zaibatsu* (財閥, les puissants conglomérats japonais) participèrent à sa rédaction. Ces derniers supportèrent la politique expansionniste de leur gouvernement ; d'abord parce qu'elle promettait l'ouverture de nouveaux marchés, mais aussi parce qu'ils furent omniprésents dans

¹⁹⁹ Beasley, *Op. Cit.*, p. 204.

²⁰⁰ *Ibid*, p. 205.

²⁰¹ *Ibid*, *Op. Cit.*, p. 213.

l'industrie de guerre nipponne. Le *Nouvel ordre* promulgué par Konoe ne représentait donc en rien un obstacle à l'Armée. Bien au contraire, à travers cette politique, le Premier ministre donna carte blanche à l'AIJ sur le continent.

Sur la scène internationale, la politique poursuivie par le Japon fut cohérente à cette logique. En 1936, le Japon ratifia le Pacte anti-Komintern avec l'Allemagne nazie sous le cabinet du Premier ministre Hirota Kōki (廣田弘毅, 1878-1948)²⁰². Officiellement, le pacte marqua une alliance entre les deux parties, dirigée uniquement à l'endroit de l'Internationale communiste. Or, une clause secrète prévoit une coordination de leurs intérêts en cas d'attaque de l'Union soviétique.

En expliquant la nature du Pacte au Conseil privé de l'empereur, le ministre des Affaires étrangères Arita Hachirō (有田八郎, 1884-1965) affirma : « Soviet Russia must realize now that she has to face Germany and Japan²⁰³. » La menace d'une guerre sur deux fronts, pour l'Union soviétique, se concrétisa davantage. La pression exercée par le Japon sur le front oriental de l'URSS se fit dorénavant à travers la possibilité d'une action conjointe avec l'Allemagne sur son front occidental. D'autant plus que le mandat d'Hirota marqua la réorientation de l'économie du pays de façon à supporter un éventuel effort de guerre²⁰⁴. Toute cette conjoncture semble avoir influencé directement les hommes de l'AKw. Un diplomate anglais observa, en 1936, que la signature du pacte anti-Komintern fut immédiatement suivie par trois incidents notables aux frontières du Japon et de l'URSS²⁰⁵.

La situation diplomatique entre Moscou et Tokyo ne cessa de se détériorer dans les années suivantes. En réalité, deux tableaux s'influencèrent mutuellement. L'enlisement des relations diplomatiques entre les deux États se fit, naturellement, en parallèle à

²⁰² Goldman, *Op. Cit.*, p. 37.

²⁰³ Hachirō Arita dans Goldman, *Op. Cit.*, p. 37.

²⁰⁴ IMTFE, p. 86

²⁰⁵ BDFA, Part II, Serie A, vol. 15, Jan. 1936-April 1937, édité par Donald Cameron Watt, University Publications of America, 1992, p. 216.

l'intensification des tensions géopolitiques — comme celles soulevées dans le premier chapitre. En mars 1939, le *Yomiuri Shinbun* publia :

La pression des Soviets sur les intérêts et les droits du Japon dans la partie nord (russe) de Sakhaline augmente de jour en jour. En réponse à des interpellateurs, M. Hirota a déclaré que le Gouvernement envisageait de prendre les mesures appropriées. Cette ferme décision est rassurante et il est désirable que le Gouvernement agisse de façon positive et rapide [...] L'attitude des Soviets a bien changé depuis 1936 : des Japonais ont été arrêtés sous l'inculpation d'espionnage...l'entrée des ports a été refusée aux navires japonais. Ce changement d'attitude doit être considéré comme une mesure de représailles prise à la suite de la conclusion du pacte anti-Komintern ou comme une tentative qui vise à mettre la main sur les intérêts japonais. La situation peut devenir très sérieuse si les mesures convenables ne sont pas prises²⁰⁶...

Par le traité de Portsmouth de 1905, la Russie avait cédé la moitié sud de l'île Sakhaline au Japon (*Karafuto*, 樺太, fut le nom du sud de l'île en japonais, mais désigne aujourd'hui l'ensemble de l'île). Le voisinage entre les deux hémisphères devint certainement un autre élément important de discorde entre l'URSS et le Japon. Il est cité en exemple, mais de multiples événements de cette nature prirent place en plus des frictions frontalières alimentées par l'Armée du Kwantung. Le ton du Japon s'aggrava donc globalement à la veille de Nomonhan. L'extrait précédent montre qu'une rhétorique belliqueuse vis-à-vis de l'URSS fut bien assumée par le gouvernement japonais.

Le *Nanshin* et la décapitation de l'Armée du Kwantung

La nature expansionniste du Japon fut donc bien réelle dans les années 1930. Néanmoins, l'Armée de terre énonça, la première, une idée claire de l'orientation que devait prendre une telle expansion. Puis, les derniers paragraphes montrent que

²⁰⁶ *Yomiuri Shinbun*, 9 mars 1939, dans BPPJ, « Japon-U.R.S.S. », no. 69, 23-25 mai 1939, p. 7.

plusieurs se rallièrent à cette conception. Or, à la fin de 1939, d'autres acteurs japonais prirent l'initiative. Ils mirent de l'avant une nouvelle position, contraire à celle de l'AIJ d'en finir avec l'URSS, sur l'orientation stratégique à prendre. Plusieurs documents montrent que durant les derniers mois de l'année 1939, le Japon commença déjà à réorienter sa politique expansionniste plus au sud ; plus loin que la Chine — en Asie du Sud-est et dans le Pacifique²⁰⁷.

Il serait exagéré d'affirmer que la bataille de Nomonhan fut la seule raison de ce changement de cap. Le Pacte germano-soviétique, l'implication grandissante de la Marine impériale japonaise, la présence américaine dans le Pacifique et le début de la guerre en Europe sont sans doute des causes plus directes de l'émergence de la politique du *nanshin* (南進, progrès vers le sud). Cependant, la défaite vécue par l'Armée aux frontières du Mandchoukouo eut pour conséquence le rejet, par Tokyo, des aspirations dans le nord. À ce sujet, le TMIEO considéra effectivement l'échec de l'AKw contre l'Armée rouge comme l'une des principales raisons de l'abandon des ambitions nippones en territoire soviétique. Le jugement du 4 Novembre 1948 ajoute : « As the door of opportunity closed in the North the Southern gates began to open and Japan took various steps preliminary to the realization of the second major part of her national policy, the advance to the South²⁰⁸. » La bataille de Nomonhan aurait ainsi fermé définitivement la porte du « nord » pendant que d'autres forces agissaient à ouvrir celle du « sud ».

Principalement, l'abandon de « l'option nord » s'explique par le retrait — causé par la défaite — de la liberté d'action accordée à l'Armée de terre par divers cabinets ; et par le renversement de l'attitude des autres instances militaires, qui se refusaient à ingérer dans les décisions de l'AIJ jusqu'alors. Nous savons comment l'AKw agit de façon téméraire sur le continent tout au long des années 1930. Plusieurs furent néanmoins félicités, promus et décorés pour ces actions « héroïques »²⁰⁹. En septembre 1939, la

²⁰⁷ Harada Kumao, *Op Cit.*, p. 2943.

²⁰⁸ IMTFE, p. 417.

²⁰⁹ Coox, *Op. Cit.*, p. 970-977.

situation bascula. Un nombre important de militaires ayant participé, parfois indirectement, à la bataille de Nomonhan furent forcés à la retraite, démobilisés ou remobilisés. Dans son ouvrage, Alvin D. Coox trace chaque étape de cette « punition » qui toucha tous les rangs : capitaines, commandants et simples soldats d'infanterie. De retour à Tokyo, certains furent même assassinés ou poussés à commettre le *seppuku* (切腹, suicide-rituel japonais par éviscération, également connu sous le nom de *harakiri*)²¹⁰. Un sous-officier du lieutenant général des forces de l'air de l'AKw confia à Coox : « It resembled being obliged to assume responsibility for what had happened at Nomonhan, an indirect form of "punishment"²¹¹. »

Cette réorganisation de l'AKw s'acheva par la « décapitation » de son quartier-général. Nous l'avons déjà brièvement énoncé, la majorité de ces officiers supérieurs se trouvèrent eux aussi remobilisés. Tokyo remplaça tous les généraux du QGAKw ; notamment, Isogai retourna à Tokyo dans une retraite forcée alors que Tsuji transféra, malgré lui, en Chine²¹². En définitive, le général Ueda, qui avait cumulé les fonctions d'ambassadeur du Manchoukouo et de Commandant de l'AKw, fut remplacé le lendemain de l'annonce de sa défaite à Nomonhan²¹³. Les mémoires d'Harada Kumao montrent qu'un important malaise vis-à-vis de la bataille subsista dans l'entourage de l'Empereur²¹⁴. Conséquemment, Umezu Yoshijirō (梅津美治郎, 1882-1949) remplaça Ueda à la tête de l'AKw. Il incarnait le candidat impérial au poste de ministre de la Guerre lors de la formation d'un nouveau cabinet en août 1939. Aux yeux du trône, Umezu jouissait d'une grande confiance de l'Armée, mais, surtout, il était capable de la contrôler²¹⁵.

²¹⁰ *Ibid.*

²¹¹ Ebashi's staff officer, dans Coox, *Ibid*, p. 978.

²¹² *Ibid*, p. 953, 985.

²¹³ IMTFE, p. 314.

²¹⁴ Harada Kumao, *Op Cit.*, p. 2657.

²¹⁵ IMTFE, p. 314.

Toute réflexion faite, une véritable purge fut opérée au sein de l'Armée du Kwantung. La bataille de Nomonhan obligea Tokyo à éliminer ses éléments refusant de renoncer à leurs objectifs dans le nord de l'Extrême-Orient.

2.3 La Chine

Il est important, pour comprendre un enjeu géopolitique d'Extrême-Orient tel que celui à l'étude, de ne pas ignorer la Chine ; la situation dans la région ayant pris davantage la forme d'un débat à trois qu'une série d'échanges bilatéraux.

L'invasion de la Chine par le Japon à partir de juillet 1937 influença directement les relations nippon-soviétiques. Plus spécifiquement, l'inattendue résistance des forces chinoises joua fortement contre les aspirations japonaises, même plus au nord. À la suite de l'incident du pont Marco Polo, l'Armée nipponne en Mandchourie réussit à convaincre Tokyo qu'une victoire rapide et totale sur la Chine se trouva à portée de mains. Ainsi, l'AIJ mobilisa rapidement 200 000 soldats japonais²¹⁶. La première conquête nipponne fut Shanghai, en novembre, à la suite de la plus grande bataille de la guerre sino-japonaise, qui opposa près de 700 000 Chinois à 190 000 Japonais²¹⁷. Puis, ces derniers foncèrent sur Nankin, dont la prise s'avéra relativement facile pour les forces nippones. La conquête s'accompagna de meurtres, pillage et viols. Les forces japonaises tuèrent près de 20 000 civils, massacrèrent 60 000 militaires et perpétrèrent plus de 10 000 viols au cours de cet épisode tristement célèbre sous l'appellation massacre de Nankin, ou sac de Nankin²¹⁸ (*Nankin Daigyakusatsu*, 南京大虐殺, littéralement le grand massacre de Nankin). Éventuellement, les Japonais contrôlèrent l'essentiel de la vallée du Yangtze. Pourtant, les forces de Chiang Kai-shek se consolidèrent dans le sud du pays et résistèrent jusqu'à la fin des hostilités en 1945. Au même moment, les communistes chinois dans le nord menèrent des combats de guérilla contre l'envahisseur nippon²¹⁹. Le Japon s'enlisa dans un bourbier chinois, duquel il ne sortira que par sa défaite dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale.

²¹⁶ Beasley, *Op. Cit.*, p. 203.

²¹⁷ Margolin, *Op. Cit.*, p. 173.

²¹⁸ *Ibid*, p. 194-203.

²¹⁹ Beasley, *Op. Cit.*, p. 203.

L'une des explications de cette résistance chinoise se trouve dans la nature des relations nippon-soviétiques de la fin des années 1930. Comme énoncé plus haut, Staline vint en aide aux nationalistes chinois pour enliser les Japonais en Chine. Pour preuve, entre 1937 et 1941, l'Union soviétique fournit à la Chine 904 avions, 82 chars, 1 140 pièces d'artillerie, 9 702 mitrailleuses, 50 000 fusils d'assaut, 180 millions de munitions, 31 600 bombes, 2 millions d'obus, 602 tracteurs, 1 516 automobiles, plusieurs milliers de conseillers militaires et quelques pilotes de chasse²²⁰. L'URSS devint ainsi un énorme fournisseur d'armes pour la Chine. Cette aide fut considérable. Enfin, 3 665 volontaires soviétiques se rallièrent aux rangs chinois dans les premières années de leur guerre contre le Japon. Début 1939, 186 d'entre eux avaient perdu la vie et 9 furent portés disparus²²¹.

Cette assistance soviétique envenima significativement les relations entre l'URSS et le Japon. Elle devint même l'un des arguments de certains Japonais pour provoquer une guerre contre son voisin soviétique. Hashimoto Kingorō (橋本欣五郎, 1890-1957), officier dans l'Armée et penseur radical, publia en 1939 une série d'articles dans laquelle il dit notamment : « China war would not be ended until Great Britain and the U.S.S.R., the countries which supported Generalissimo Chiang Kai-shek, had been destroyed²²². » Contre toutes attentes, les aspirations nippones stimulèrent un rapprochement du grand camp communiste et des nationalistes chinois. En effet, Chiang Kai-shek fut, depuis les années 1920, un anticommuniste convaincu²²³. La menace japonaise l'avait pourtant forcé, tout comme Staline, à mettre de côté ses principes idéologiques. Les deux dirigeants eurent réciproquement besoin de l'autre pour freiner l'Armée japonaise.

Pour Staline, la résistance chinoise obligea l'Armée du Kwantung à investir l'essentiel de ses forces en Chine. Lorsque les hostilités éclatèrent à Nomonhan en 1939, 27 des

²²⁰ Roberts, *Op. Cit.*, p. 51.

²²¹ Krivosheev, *Op. Cit.*, 1997, p. 47.

²²² IMTFE, p. 200, 560.

²²³ Rana Mitter, *China's War with Japan 1937-1945; the struggle for survival*, London, Penguin Books, 2014, p. 214.

37 divisions de l'AKw combattaient en territoire chinois — empêchant l'envoi de renforts notoires contre l'URSS²²⁴. Sous cette perspective, Staline réussit effectivement son pari d'enliser l'AIJ en Chine pour diminuer son pouvoir de frappe contre l'Union soviétique.

Pour Chiang Kai-shek, Staline représenta une grande source d'espoir depuis le début de sa guerre avec le Japon²²⁵. D'un côté, l'aide qu'il offrit devint rapidement primordiale à la résistance chinoise. De l'autre, l'entrée en guerre de l'URSS contre le Japon demeura le scénario le plus souhaité par les nationalistes chinois, puisqu'envisagé comme salvateur.

À l'issue de la victoire soviétique, mettre fin à la coopération entre l'URSS et la Chine demeura une priorité pour bon nombre de dirigeants japonais. Lors des négociations avec Molotov, Tōgō reçut l'indication « If the U.S.S.R. should propose a non-aggression pact between the two countries, TOGO would ask first whether the Soviet Union was prepared to deny help to Generalissimo Chiang Kai-shek²²⁶. » Éventuellement, le dénouement de la bataille de Nomonhan mit fin aux espoirs chinois. Rana Mitter le confirme : « The despised Soviet Army had fought fiercely, and not only was a cease-fire declared, but the two sides also signed a non-aggression pact, ending Chiang's hopes of a Chinese-Soviet alliance²²⁷. » Nous le verrons, le réajustement des politiques nippones et soviétiques eut des incidences partout en Extrême-Orient. Suite au cessez-le-feu de septembre 1939, la Chine dut ainsi faire face au rapprochement de l'Union soviétique, son allié jusqu'alors, et de l'envahisseur nippon.

²²⁴ Coox, *Op. Cit.*, p. 174.

²²⁵ Mitter, *Cp. Cit.*, p. 214.

²²⁶ IMTFE, p. 208.

²²⁷ *Ibid.*

CHAPITRE III

UN INVRAISEMBLABLE STATU QUO

« For Japan also a unique chance is presented by the present situation. As Germany does this for Europe, so can Japan now through a military action against Soviet Russia create the prerequisites for the New Order planned by her in East Asia. After the removal of the Soviet power in the Far East also, the solution of the Chinese question will be achieved in the way desired by Japan without running into any more difficulties²²⁸. »

Voilà comment Joachim von Ribbentrop (1893-1946), ministre des Affaires étrangères de l'Allemagne, résuma une discussion qu'il eut avec l'ambassadeur japonais à Berlin, Ōshima Hiroshi (大島 浩, 1886-1975) en juin 1941. Précisément six jours suivant le début de l'invasion de l'URSS par les troupes nazies, il le convainquit de faire tout en son pouvoir pour entraîner son gouvernement dans une action militaire contre l'Union soviétique²²⁹.

L'invasion, codée opération Barbarossa, connut un succès initial retentissant. En quelques jours seulement, la Wehrmacht conquiert la ville de Minsk et encercla celle de

²²⁸ Ribbentrop, *Telegram - To be kept in locked file-(Secret Cipher Process) no. 4033B of 28 June*. 極東軍事裁判関係 (Records of Far East Military Tribunals), (main building-4E-014-00: 昭4 9 宮内 19181100), 国立公文書館 (National Archives of Japan).

²²⁹ Ribbentrop, *Op. Cit.*, p. 1.

Smolensk²³⁰. De cette façon, l'Allemagne offrit enfin au Japon de réelles opportunités ; celle de joindre les forces des deux États pour en finir avec l'ennemi de longue date de Tokyo, celle de repousser les frontières du Mandchoukouo, et celle d'inclure la Sibérie dans son ambitieux projet du *Nouvel Ordre*. Les objectifs poursuivis par tant de figures politiques et militaires japonaises durant les années 1930 étaient à portée de main.

Pourtant, strictement rien de la sorte ne fut tenté. En fait, aucun incident militaire notable n'eut lieu entre l'Union des républiques socialistes soviétiques et l'Empire du Grand Japon entre le 16 septembre 1939 et août 1945 — c'est-à-dire entre la bataille de Nomonhan et les derniers épisodes de la Seconde Guerre mondiale. Suite à près de dix ans « d'accrochages » et de conflits armés, parfois quotidiens ; et en pleine Seconde Guerre mondiale ailleurs sur le globe, le Japon et l'Union soviétique respectèrent entre eux une étrange neutralité²³¹. Le cessez-le-feu à Nomonhan lança une série d'importantes négociations qui menèrent, ultimement, à la ratification du Traité de neutralité de 1941. Parallèlement, la situation n'évolua que très peu dans le nord de la Chine, où le Japon fut incapable de trouver une issue à la guerre qu'il eut causée. Comme le mentionne Pierre-François Souyri, Tokyo s'efforça, à partir de 1938, d'y « tenir les points et les lignes » (les villes et les routes)²³².

Réitérons maintenant une hypothèse énoncée dans le bilan historiographique. Cette absence de véritable développement, le « vide militaire » dans cette région du monde après le déclenchement des hostilités en Europe, pourrait expliquer partiellement la tendance de plusieurs à traiter distinctement des théâtres asiatique et européen de la Seconde Guerre mondiale²³³. Pourtant, nous verrons dans ce chapitre que les affrontements entre le Japon et l'Union soviétique à la fin des années 1930 s'imbriquent parfaitement dans le portrait global de la Guerre — liant l'Europe à l'Asie. La bataille

²³⁰ Roberts, *Op. Cit.*, p. 105.

²³¹ *The Strange Neutrality* est l'appellation que donna George Alexander Lensen aux relations Japon-URSS entre 1941 et 1945. Il s'agit également du titre d'un de ses ouvrages ; l'un des premiers d'envergure sur le Pacte de neutralité nippo-soviétique. Hasegawa Tsuyoshi récupéra l'expression dans son ouvrage *Racing the Enemy* de 2005.

²³² Pierre-François Souyri, « La guerre de Quinze Ans », *L'Histoire*, no. 413, Juillet-Août 2015, p. 27.

²³³ Voir bilan historiographique.

de Nomonhan fut une cause importante de la décision du Japon de ne pas envahir l'URSS, conjointement à l'Allemagne, en 1941. Autrement dit, la victoire soviétique créa les conditions favorables à la mise en place d'un *Statu Quo* dans le nord de l'Extrême-Orient, aussi invraisemblable fût-il.

3.1 Détente nippo-soviétique

Dans le second chapitre de ce travail, il fut clairement établi que les événements s'étant déroulés aux frontières de la Mandchourie et de la Mongolie en 1939 influencèrent directement la direction des politiques globales soviétique et nipponne. Ainsi, alors que l'URSS se tourna vers l'Europe et le Japon vers le sud-est de l'Asie, une véritable détente s'installa entre eux en Extrême-Orient. Ils procédèrent ainsi à l'arrêt complet des incidents frontaliers, en plus de résoudre de nombreuses impasses diplomatiques.

3.1.1 Démarcation des frontières

Évidemment, la plus importante source de tensions entre l'URSS et le Japon durant les années 1930 fut le désaccord au sujet des frontières entre le Mandchoukouo, l'URSS et la RPM. Or, c'est directement après la bataille de Nomonhan que les deux parties s'accordèrent sur le besoin de régler la question. Seulement quatre jours suivant la signature du cessez-le-feu près de la rivière Khalkhin Gol (donc le 19 novembre 1939), Molotov et Tōgō s'engagèrent à la mise sur pied d'une commission mixte chargée de délimiter de nouvelles frontières²³⁴. Cette dernière amorça ses travaux un mois plus tard. Constituées d'une délégation soviéto-mongole et une nippo-mandchoue, les discussions s'y déroulèrent en quatre langues²³⁵.

L'initiative fut généralement bien accueillie dans les journaux de part et d'autre. Au Japon, le quotidien *Tokyo Nichi Nichi Shinbun* (東京日日新聞) écrivit le 18 septembre 1939 :

C'est pour pouvoir agir à l'Ouest que l'U.R.S.S. a conclu un armistice à l'Est (avec le Japon). Il serait désirable que le gouvernement japonais profitât de la situation pour régler la

²³⁴ Commissariat des affaires étrangères de l'U.R.S.S., « Communiqué », *Pravda*, 20 novembre 1939, dans BPPR, « Accords soviéto-nippons », no. 291, 5 novembre-16 décembre 1939, p. 14.

²³⁵ Coox, *Op. Cit.*, p. 982-983.

question de la délimitation de la frontière (mongolo-mandchoue) et liquider l'Incident (de Nomonkhan)²³⁶.

Le lendemain, le *Chūgai shōgyō* (中外商業) publia : « il est désirable que les gouvernements japonais et soviétique profitent de l'occasion qui s'offre ainsi à eux de régler leurs différends²³⁷. » Finalement, le *Miyako Shinbun* (都新聞) affirma regretter que « "l'armistice de Nomonkhan ait rendu, à l'U.R.S.S., une certaine liberté de manœuvres à l'Ouest." Le journal [précise le *Bulletin périodique de la presse japonaise*] considère néanmoins la situation actuelle comme propice à un rajustement des relations russo-japonaises en vue de la garantie de la paix en Extrême-Orient²³⁸. » Plusieurs autres exemples témoignent également, dans la presse nippone, d'un désir similaire des Japonais de réajuster leurs relations avec les Soviétiques. En comparant aux écrits journalistiques précédents le cessez-le-feu de septembre 1939, un changement important est perceptible dans le ton employé. De plus, les trois extraits ci-haut appuient notre argument stipulant que Nomonhan permit aux deux États à l'étude de se tourner vers d'autres objectifs. De toute évidence, la presse contemporaine japonaise comprit que Staline porta son regard sur l'Europe après la victoire de Joukov ; et que le gouvernement du Japon développa un soudain besoin d'atteindre un *modus vivendi* au nord de l'Extrême-Orient.

Côté soviétique, le Commissariat des affaires étrangères de l'URSS publia dans l'édition du 20 novembre 1939 de la *Pravda* :

[...] aux fins de déterminer la frontière entre la République populaire de Mongolie et le Mandchoukouo, dans le rayon du récent conflit. Dans un proche avenir la Commission abordera ses travaux dans la ville de Tchita. [...] De plus, entre le camarade Molotov et M. Togo un échange de vues a eu lieu concernant les principes fondamentaux qui doivent être posés à la base de l'accord commercial soviéto-japonais. L'échange

²³⁶ *Tokyo Nichi Nichi Shinbun*, 18 septembre 1939, dans BPPJ, « Le Japon et L'U.R.S.S. », no. 80, 18 septembre au 7 novembre 1939, p. 11.

²³⁷ *Chūgai Shōgyō*, 19 septembre 1939, dans *Ibid*, p. 12.

²³⁸ *Miyako*, 11 octobre 1939, dans *Ibid*.

de vues a démontré l'existence d'une communauté d'opinions sur cette question²³⁹.

Ayant déjà établi ce journal comme publication officielle du Parti communiste, nous pouvons affirmer que le gouvernement soviétique vit le projet avec considération. L'article fait également mention d'un accord commercial soviéto-japonais, nous y reviendrons. L'essentiel pour le moment est que les deux camps entamèrent les négociations avec vigueur. D'ailleurs, Molotov et Tōgō jouirent d'un pouvoir décisionnel total au nom de leur gouvernement respectif, dans le but explicite d'accélérer les pourparlers²⁴⁰.

Malgré tout, la Commission mixte arriva plusieurs fois dans une impasse. Critiquant la qualité des documents présentés par le camp japonais, la délégation soviéto-mongole se retira à la suite de la rencontre initiale de Tchita (décembre 1939). Le scénario se répéta l'année suivante à Harbin, en janvier 1940, alors que les deux partis s'accrochèrent obstinément à leurs positions²⁴¹. Puis, en juin de la même année, Molotov et Tōgō forcèrent les choses. La zone disputée ayant été conquise par l'URSS durant la bataille, les deux diplomates établirent une démarcation d'ensemble à son avantage. La Commission n'eut qu'à finaliser les détails²⁴². En juin 1941, suite à près de deux ans de travaux, les frontières Mandchoukouo-RPM et Mandchoukouo-URSS furent officiellement tracées pour la première fois depuis l'avènement de la Mandchourie japonaise²⁴³.

²³⁹ Commissariat des affaires étrangères de l'U.R.S.S., *Op. Cit.*, p. 14.

²⁴⁰ FRUS, The Far East, 1939, vol. III, *The Chargé in the Soviet Union (Thurston) to the Secretary of State*, 29 November, p. 81.

²⁴¹ Coox, *Op. Cit.*, p. 984.

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ Goldman, *Op. Cit.*, p. 165.

3.1.2 Autres accords nippono-soviétiques

Les négociations lancées par Tōgō et Molotov permirent une amélioration générale des relations diplomatiques entre l'URSS et le Japon. Spécifiquement, d'autres impasses politiques furent adressées. Craigie écrivit de Tokyo le 22 novembre 1939 :

« Although Soviet-Japanese diplomatic exchanges are still in the stage of preliminary soundings regarding matters such as frontier delimitation, fisheries, concessions in Saghalien, &c., and improvement of commercial relations, there is a growing tendency for relations between the two countries to move in the direction of a general political *détente*²⁴⁴. »

Cet extrait résume parfaitement la situation à cette date. Or, de ces « exchanges », seule la dispute à propos de Sakhaline, énoncée dans le second chapitre, ne fut jamais résolue à l'issue de Nomonhan.

Pour montrer que les incidences de la bataille de Nomonhan s'inscrivirent dans un cadre beaucoup plus large que la dispute frontalière, d'autres échanges diplomatiques nippono-soviétiques seront exposés. D'abord, voyons la question des zones de pêche. Cette dernière aurait facilement pu être présentée dans un chapitre antérieur de ce travail dans la mesure où elle fut une cause importante de friction entre le Japon et l'URSS. En réalité, elle fit obstacle à la bonne entente des deux parties depuis la fin de la guerre russo-japonaise. En effet, le Traité de Portsmouth avait accordé au Japon des droits de pêche dans plusieurs zones maritimes russes sur les côtes de la Sibérie. Ces droits furent transformés, lors de la Convention sur les zones de pêche de 1928, en baux²⁴⁵. L'animosité nippono-soviétique existante dans les années 1930 poussa les deux États à surveiller cette juridiction de façon fanatique. Ainsi, plusieurs navires de pêche

²⁴⁴ BDFA, Part II, Serie E, vol. 18, Jan. 1939-Dec. 1939, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 300.

²⁴⁵ BDFA, Part II, Serie E, vol. 18, Jan. 1939-Dec. 1939, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 94-95.

soupçonnés, de part et d'autre, d'avoir pêché dans des eaux « adverses » furent capturés et mis en détention²⁴⁶.

Par la suite, le Japon chercha sans cesse à renouveler la Convention pour acquérir des baux de plus longue durée. De nombreuses négociations eurent lieu en ce sens. Cependant, l'Union soviétique refusa de façon systématique la décennie durant, ne cédant que pour de courtes ententes. Ainsi, un mois avant les premiers échanges de tirs aux frontières, soit le 4 avril 1939, l'*Izvestia* publia :

« Owing to the sharply marked anti-Soviet trend of Japanese policy, which found its clearest expression in the conclusion of an alliance with Germany under the screen of an Anti-Comintern Pact, the negotiations begun in 1936 for the conclusion of a new fisheries convention for a prolonged period failed, in view of which the convention of 1928, together with the supplementary agreement, were extended for one year, *i.e.*, for 1937, and later for a further year, *i.e.*, for 1938²⁴⁷. »

Le cas des zones de pêche se mêla donc à la rhétorique belliqueuse qui exista entre le Japon et l'URSS sur la scène internationale. D'ailleurs, l'ambassadeur américain à Tokyo considéra qu'un « conflit russo-japonais fut imminent en 1939 » en raison de « l'absence d'une apparente solution pacifique à l'importante question des zones de pêche »²⁴⁸. Nous le savons, c'est bien plus qu'un simple conflit qui fut provoqué quelques mois plus tard. Or, dans la foulée des négociations qui suivirent Nomonhan, la question des zones de pêche fut immédiatement abordée. Le 27 octobre 1939, Molotov et Tōgō s'entendirent pour relâcher mutuellement les navires de pêches détenus de chaque côté²⁴⁹. Qui plus est, les négociations à propos des zones de pêche s'améliorèrent. En octobre 1940, l'ambassadeur japonais trouva une solution permanente à la question, solution que Moscou accepta d'entériner²⁵⁰.

²⁴⁶ Goldman, *Op. Cit.*, p. 164.

²⁴⁷ BDFA, Part II, Serie E, vol. 18, Jan. 1939-Dec. 1939, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 94-95.

²⁴⁸ FRUS, The Far East, 1939, vol. III, *The Ambassador in Japan (Grew) to the Secretary of State*, 13 janvier 1939, p. 2.

²⁴⁹ Goldman, *Op. Cit.*, p. 165.

²⁵⁰ FRUS, The Far East, 1941, vol. IV, p. 961.

Malheureusement, le retrait de Tōgō de Moscou par Matsuoka, devenu ministre des Affaires étrangères du Japon, freina l'initiative. Néanmoins, l'essentiel demeure : les tensions entourant le problème des zones de pêche se dissipaient peu à peu.

Un autre indice prouve le désir qu'eut le gouvernement soviétique d'améliorer ses relations avec le Japon. En novembre 1939, Moscou envoya un nouvel ambassadeur à Tokyo. Plus qu'une action symbolique, Konstantin Smetanin (1898-1969) fut qualifié d'expert en matière de commerce international par la presse japonaise²⁵¹. Rappelons que les négociations lancées par Molotov et Tōgō inclurent un volet commercial. En juin 1941, un communiqué diffusé conjointement par les gouvernements soviétique et nippon annonça l'établissement de deux ententes économiques entre eux. La première, qui garantit la mise en place de mesures facilitant la gestion des importations-exportations, fut signée pour cinq ans. La seconde approuva l'échange de soie, machines diverses, huile de camphre et marchandise générale pour une valeur de 30 millions de yens du Japon ; contre l'équivalent en produits pétroliers, minerais de manganèse et de platine, fertilisant et marchandise générale de l'URSS²⁵².

Finalement, le Japon prit lui aussi une initiative réconciliatrice. L'archipel décida d'honorer les derniers paiements dus à l'URSS pour le Chemin de fer de l'Est chinois. Utilisé par le Japon à la suite de son invasion de la Mandchourie, il fut éventuellement vendu au Mandchoukouo (donc au Japon) en 1935²⁵³. Cependant, en vertu du climat d'hostilité que nous connaissons, l'État fantoche avait refusé de payer la dernière somme d'argent, et ce, même lorsque l'URSS proposa en échange de revenir à la table des négociations au sujet de la Convention sur les zones de pêche. Or, à la suite de la bataille de Nomonhan, le Japon paya de son propre gré ; sans condition de la sorte. La transcription d'une conversation entre Matsuoka et Molotov datée du 17 novembre 1939 (qui aborda également les questions des frontières et des zones de pêche) le

²⁵¹ Miyako, 17 novembre 1939, dans BPPJ, « Le Japon et L'U.R.S.S. », no. 81, 8 novembre 1939 au 6 janvier 1940, p. 11-12.

²⁵² FRUS, The Far East, 1941, vol. IV, *The Ambassador in Japan (Grew) to the Secretary of State*, p. 974-975.

²⁵³ Beasley, *Op. Cit.*, p. 216.

confirma²⁵⁴. Assurément, l'apaisement des tensions y joua un rôle important. Ainsi, l'entreprise de négociations, lancée aux frontières du Mandchoukouo et de la RPM en 1939, suspendit peu à peu les nombreuses mésententes subsistantes entre les deux pays.

²⁵⁴ FRUS, Japan, 1939, vol. III, *The Chargé in Japan (Grew) to the Secretary of State*, 17 novembre 1939, p. 81.

3.2 La Chine et les Occidentaux confrontés au rapprochement nippon-soviétique

Plusieurs États observèrent attentivement ces changements drastiques dans la nature des relations nippon-soviétique au tournant de la décennie. Ce fut le cas, plus spécialement, des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Sommairement, parce qu'en vertu du système de *traités inégaux* et de la *Open Door Policy*, abordé dans le premier chapitre, ils eurent des intérêts considérables en Chine. Aussi, les Britanniques surveillèrent attentivement leurs nombreuses colonies en Asie. Celles-ci se trouvèrent rapidement menacées par l'expansionnisme nippon, notamment la Birmanie et Hong Kong. Parallèlement, les États-Unis adoptèrent, au courant du XIX^e siècle, une politique expansionniste dans le Pacifique. Avec l'acquisition des Philippines en 1898, ils devinrent une véritable puissance commerciale, politique et militaire dans la région²⁵⁵. Les Américains et les Britanniques employèrent donc, depuis le début du siècle, tous les moyens diplomatiques à leur disposition pour freiner l'expansionnisme nippon.

À partir du début des années 1930, ils durent s'adapter à une politique nipponne de plus en plus agressive. Suite à l'invasion japonaise de la Mandchourie, la SDN chargea la commission Lytton d'enquêter sur les causes de « l'incident ». Son rapport, remis en 1932, se dévoila accablant pour le Japon : « The military operations of the Japanese troops during this night [...] cannot be regarded as measure of legitimate self-defence²⁵⁶. » Avec les conclusions de la commission en main, et parallèlement à une pression américaine considérable, le conseil de la SDN, où la Grande-Bretagne fut très active, imposa certaines obligations au pays fautif. C'est en refusant de s'y soumettre que le Japon se retira de la SDN un an plus tard²⁵⁷.

²⁵⁵ Office of the Historian, U.S. Department of State, *Milestones: 1830-1860*, récupéré le 19 décembre 2015 de <https://history.state.gov/milestones/1830-1860/pacific-expansion>

²⁵⁶ IMTFE, p. 298-308.

²⁵⁷ *Ibid*, p. 310.

L'invasion de la Chine par le Japon marqua le début d'une intervention beaucoup plus directe de Washington. Le massacre de Nankin en 1937 provoqua un long débat aux États-Unis sur la nécessité d'intervenir. Indigné par l'épisode meurtrier, le Président américain Franklin D. Roosevelt (1882-1945) déclara vouloir lutter contre le « reign of terror and international lawlessness »²⁵⁸. Autant d'arguments économiques que moraux teintèrent les échanges. En vérité, plusieurs auteurs, Barnhart²⁵⁹ et Mitter²⁶⁰ notamment, s'entendent pour dire que les États-Unis décidèrent d'intervenir principalement pour défendre *the Open door*. Ultimement, des mesures législatives furent mises en place permettant l'établissement d'embargos sur toutes les matières premières en direction du Japon²⁶¹.

Les relations entre Tokyo et Washington continuèrent de s'envenimer durant la fin de la décennie. Dans son ouvrage *The Strange Neutrality*, Lensen résuma la situation :

« Meanwhile, the Japanese war machine had bogged down in China in the wake of the China Incident of 1937, and Japanese relations with the United States were deteriorating rapidly. In order to improve her international position so as to be able to take advantage of the changing world order, Japan had to reach an agreement with the Soviet Union, which had shown her strenght at Nomonhan²⁶². »

Il n'est donc pas étonnant que le rapprochement entre le Japon et l'URSS irrita Londres et Washington. Ils étaient bien conscients du pouvoir dissuasif qu'eut l'Armée rouge au nord du Mandchoukouo. Lorsqu'il prit connaissance des balbutiements d'un « agreement » de la sorte, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères de la Grande-Bretagne questionna son ambassadeur à Tokyo : « To what extent would an agreement between Japan and Soviet Russia be damaging to us? Would it, in fact, free Japan to

²⁵⁸ Roosevelt, 22 août 1937, dans Barnhart, *Op. Cit.*, p. 123.

²⁵⁹ Barnhart, *Op. Cit.*, p. 129.

²⁶⁰ Mitter, *Op. Cit.*, p. 232.

²⁶¹ *Ibid*, p. 135.

²⁶² Lensen, *The Strange Neutrality: Soviet-Japanese Relations during the Second World War, 1941-1945*, Tallahassee, Diplomatic Press, 1972, p. 3.

an appreciably greater extent to proceed to the elimination of our interests from China and in the Far East generally²⁶³? » La réponse de Craigie fut sans équivoque :

« There can be little doubt that a Japanese-Soviet agreement would lead to an intensification of measures for the elimination of foreign interests in China. [...] The last thing I wish is to over-emphasise this danger of a far-reaching Japanese-Soviet agreement, and I believe that if we and the Americans can offer Japan a better way out there is still a chance of drawing her to the side of the Allies. But danger undoubtedly exists, and in our present circumstances it is best to recognize this frankly and examine what measures are open to us to avert it²⁶⁴. »

La crainte de voir les négociations nippon-soviétiques venir à terme, crainte omniprésente dans l'échange des deux diplomates, stimula une nouvelle intensification de l'intervention anglo-américaine en Extrême-Orient. Début 1941, de nouvelles bases navales avaient été érigées dans le Pacifique et de nouvelles contraintes économiques imposées à l'archipel nippon. Au même moment, les États-Unis commencèrent à accorder une aide matérielle et économique directe à la Chine par l'entremise de sa politique du *Lend-Lease*²⁶⁵. Celle-ci, votée le 11 mars 1941, traduit le désir du gouvernement américain d'offrir une aide financière à ses alliés dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale. Le 15 mars, le Président Roosevelt émit un communiqué dans lequel il dit : « China likewise expresses the magnificent will of millions of plain people to resist the dismemberment of their Nation [Évidemment, dans sa lutte contre le Japon]. China, through the Generalissimo Chiang Kai-shek, asks our help. America has said that China shall have our help²⁶⁶. » Ainsi, dans la seule année de 1941, la Chine

²⁶³ Viscount Halifax, « Viscount Halifax to Sir R. Craigie (Tokyo) », novembre 1939, dans BDFA, Part II, Serie E, vol. 18, Jan. 1939-Dec. 1939, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992, p. 301.

²⁶⁴ *Ibid*, p. 305-306.

²⁶⁵ FRUS, The Far East, 1931-1941, vol. IV, *The Ambassador in Japan (Grew) to the Secretary of State*, 31 janvier 1941, p. 19.

²⁶⁶ Roosevelt, 15 mars 1941, dans Lyman Van Slyke, *The China White Paper: August 1949*, vol. 1, Stanford, Stanford University Press, 1967, p. 26.

reçut l'équivalent de 15 millions de dollars américains²⁶⁷ sous forme de matières premières, de navires de guerre, de bombardiers et de formateurs militaires²⁶⁸. Qui plus est, les Américains renforcèrent l'embargo imposé depuis le début de la guerre sino-japonaise. En juin 1941, l'exportation de cuivre, de laiton, de fer et de tous produits pétroliers à destination du Japon avait été interdite²⁶⁹. Enfin, la Grande-Bretagne et le Canada envoyèrent des troupes en Chine au printemps, plus spécialement en appui à la colonie anglaise de Hong Kong — malgré cela, cette dernière tomba le mois suivant²⁷⁰. Avec sa défaite à Nomonhan, le Japon échoua dans sa tentative de couper l'aide économique que recevait la Chine de l'Union soviétique. Alors que Tokyo remit en question la possibilité d'atteindre ses objectifs dans le nord, une opportunité se présenta dans le sud. Comme mentionné dans le chapitre précédent, le début de la Guerre en Europe fut une importante force responsable de l'ouverture de la « voie sud » pour le Japon. La chute de la France en juin 1940 face à l'Allemagne nazie laissa sa colonie indochinoise vulnérable. En s'emparant de l'Indochine, le Japon voulut couper une autre source d'approvisionnement de la Chine, celle-ci à l'autre pôle de l'Extrême-Orient. De grandes quantités de matériaux destinés aux troupes de Chiang Kai-shek convergèrent effectivement par l'Indochine française²⁷¹.

Pour finalement briser la résistance chinoise, mais également pour s'emparer des ressources et de la position stratégique de l'Indochine, le Japon posta le 20 juin 1940 des troupes en périphérie de la colonie, alors que sa marine patrouilla les eaux du golfe du Tonkin. Puis, en septembre, ils investirent l'ensemble du Tonkin, région du nord de l'Indochine²⁷².

²⁶⁷ Lyman Van Slyke, *The China White Paper: August 1949*, vol. 1, Stanford, Stanford University Press, p. 27.

²⁶⁸ FRUS, *The Far East, 1931-1941*, vol. IV, *Mr. Lauchlin Currie to President Roosevelt*, 25 avril 1941, p. 169.

²⁶⁹ Beasley, *Op. Cit.*, p. 222

²⁷⁰ Jeffrey A. Keshen, *Saints, Salauds et Soldats : Le Canada et la Deuxième Guerre mondiale*, Vancouver, UBC Press, 2004, p. 342.

²⁷¹ John E. Dreifort, *Myopic Grandeur: The Ambivalence of French Foreign Policy toward the Far East, 1919-1945*, Kent, The Kent State University Press, 1991, p. 195.

²⁷² *Ibid*, p. 195-212.

Le Japon adressa dans les mois suivants plusieurs demandes à l'ambassadeur français à Tokyo, notamment la fermeture des frontières de sa colonie avec la Chine. Conséquemment, la nouvelle France de Vichy entreprit d'intenses négociations avec le gouvernement japonais, tout en demandant l'appui de Londres et Washington. Cependant, comme l'affirme John E. Dreifort, la Grande-Bretagne « stood helpless in the Far East as she marshaled her resources for the Battle of Britain. The United States remained uncertain, unwilling, and unprepared to offer any effective assistance²⁷³. »

Une fois certain que la détente avec l'Union soviétique serait maintenue dans le nord, le Japon lança un ultimatum le 21 juillet 1941 au gouvernement de Vichy. N'ayant aucun autre choix considérable, la France céda toute l'Indochine au Japon²⁷⁴.

Ensuite, en juillet 1941, le Japon força la Grande-Bretagne à fermer la route de Birmanie, route reliant la colonie anglaise à la Chine. La métropole, engagée dans une bataille de survie contre l'Allemagne nazie — la bataille d'Angleterre soulevée ci-haut par Dreifort — ne put résister. Ainsi, en moins d'un an, le Japon réussit à couper complètement l'approvisionnement accordé à la Chine par les Européens à travers le sud²⁷⁵. En se détournant de l'Union soviétique, le Japon réussit à franchir une importante étape dans sa stratégie contre Chiang Kai-shek ; ce qu'il n'avait pu réaliser dans le nord.

Le rapprochement nippon-soviétique facilita donc le développement d'une nouvelle conjoncture en Asie. Avec son aide grandissante accordée à la Chine et sa position de plus en plus ferme, il semble que les États-Unis remplacèrent rapidement l'URSS comme obstacle principal aux ambitions expansionnistes japonaises. D'ailleurs, le 22 février 1941, Ōshima dit à Ribbentrop que les préparations en vue d'une attaque contre les États-Unis et la Grande-Bretagne étaient en cours, « for safety's sake »²⁷⁶. Cette

²⁷³ *Ibid*, p. 216-217.

²⁷⁴ *Ibid*, p. 217.

²⁷⁵ Mitter, *Op. Cit.*, p. 221, 222.

²⁷⁶ IMTFE, p. 447.

tendance se figea, nous le verrons, avec l'entérinement du Pacte de neutralité nipposoviétique.

3.3 Le pacte Molotov-Matsuoka

Le rapprochement entre le Japon et l'URSS progressa dans les quelques années suivant la victoire de Joukov à Khalkhin Gol. À travers sa fonction d'ambassadeur à Moscou, Tōgō en fut un important promoteur. En juillet 1940, il tenta de mener ce rapprochement au-delà du réalignement diplomatique jusque-là atteint sur les questions frontalières et économiques. Il proposa à Molotov un Pacte de non-agression d'une durée de cinq ans pour détourner le Japon du nord²⁷⁷. D'emblée, le ministre des Affaires étrangères soviétique rejeta la proposition. Il souhaita acquérir certaines concessions, principalement territoriales, en échange d'une telle entente. Ainsi, parallèlement au réajustement de leurs relations, les deux États entamèrent un laborieux processus voué à la mise en place d'une entente géostratégique. C'est le 13 avril 1941 qu'il culmina. À cette date, Viatcheslav Molotov et Matsuoka Yōsuke signèrent conjointement le Pacte de neutralité nippo-soviétique (*Nisso Chūritsu Jōyaku*, 日ソ中立条約).

La bataille de Nomonhan déclencha donc le processus nécessaire à la mise en place de la neutralité nippo-soviétique. Certes, la situation géopolitique mondiale fut radicalement bouleversée par les nombreuses victoires de l'Allemagne nazie dans les premières années de la guerre en Europe. Ainsi, plusieurs spécialistes²⁷⁸ estiment que la conquête de la Yougoslavie en avril 1941 par la Wehrmacht, en rappelant la menace qu'elle représentait pour Staline, aurait précipité la décision soviétique d'adhérer au Pacte de neutralité avec le Japon. Or, il est possible d'acquiescer avec cette observation tout en restant conséquent dans notre argumentaire.

D'abord, il est difficile d'imaginer qu'une entente d'une telle ampleur puisse être signée dans un contexte aussi tendu que celui existant en Extrême-Orient à la veille de Nomonhan — spécialement sans ce réajustement diplomatique abordé en début de chapitre. D'ailleurs, la ratification du Pacte se fit au terme d'un séjour controversé de

²⁷⁷ Lensen, *Op. Cit.*, p. 4.

²⁷⁸ Notamment Adam B. Ulam et Gabriel Gorodetsky (ouvrages apparaissant dans la Bibliographie).

Matsuoka à Berlin et Moscou. Dès février 1941, il énonça explicitement le but de son périple : « make serious effort to bring about a fundamentally improved relationship with Russia, in harmony with the ideas of the Tripartite Pact²⁷⁹. » Effectivement, il rencontra Ribbentrop et Staline dans le but d'inclure l'URSS dans le pacte tripartite — l'entente qui avait établi l'alliance militaire entre le Japon, l'Allemagne et l'Italie en 1940 — et le rediriger contre les pays anglo-saxons. Durant les négociations finales, Staline confia que malgré ses craintes initiales, il devint convaincu que le Japon fut : « genuinely and seriously interested in improving relations with Soviet Union²⁸⁰. » Plus convaincant encore, il existe un lien direct entre le Pacte de neutralité et la fin des hostilités aux frontières mongolo-mandchoues. Il s'agit de la ratification, au même moment que le Pacte, d'un document complémentaire intitulé « Declaration Regarding Mongolia ». Signée par Molotov, Matsuoka, et le successeur de Tōgō, la déclaration stipula :

« In conformity with the spirit of the Pact on neutrality concluded on April 13, 1941, between the U.S.S.R. and Japan, the Government of the U.S.S.R. and the Government of Japan, in the interest of insuring peaceful and friendly relations between the two countries, solemnly declare that the U.S.S.R. pledges to respect the territorial integrity and inviolability of Manchoukuo and Japan pledges to respect the territorial integrity and inviolability of the Mongolian People's Republic²⁸¹. »

Son existence même nous apprend qu'une neutralité durable ne pouvait être envisagée par l'URSS et le Japon sans la participation intrinsèque de leur « extension » respective en Extrême-Orient.

²⁷⁹ Eugene Ott, « Ott to FM on meeting Matsuoka » dans Gabriel Gorodetsky, *Grand Delusion*, New Haven, Yale University Press, 1999, p. 192.

²⁸⁰ Presidential Archives, « Stalin's meeting with Matsuoka », dans Gabriel Gorodetsky, *Grand Delusion*, New Haven, Yale University Press, 1999, p. 197.

²⁸¹ Viatcheslav Molotov, Matsuoka Yosuke et Tatekawa Yoshitsugu, « Declaration Regarding Mongolia » dans Yale Law School. Lillian Goldman Law Library, *The Avalon Project*. Récupéré le 15 novembre 2015 de <http://avalon.law.yale.edu/wwii/s2.asp>

L'étude de la situation géopolitique de cette région du monde est donc essentielle à la compréhension du Pacte de neutralité nippo-soviétique. En plus d'en être l'élément déclencheur, elle devint une raison importante de son maintien jusqu'en 1945. Il est vrai qu'en raison de l'invasion nazie, Staline n'eut pas le luxe de remettre le Pacte en question avant les derniers instants de la Seconde Guerre mondiale. En revanche, il dut s'y accrocher aveuglément. Inversement, le Japon confronta un dilemme colossal qui remit en question l'existence de la neutralité dès les premiers mois de sa mise en place. La bataille de Nomonhan joua en faveur de cette dernière.

3.3.1 Le Japon et l'Opération Barbarossa

Pour le Japon, nous pouvons hors de tout doute établir l'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne Nazie comme test ultime de son engagement au Pacte de neutralité. Lancée en juin 1941, elle propulsa les troupes nazies en territoire soviétique. Dès septembre, Moscou fut assiégée²⁸². Comme précisé dans les premières lignes de ce chapitre, l'Allemagne donna ainsi la chance au Japon de mettre à genoux son important rival en Extrême-Orient.

À l'époque, tout indiquait que l'archipel saisisrait cette chance. Le 2 juillet 1941, un agent de la Division of Far Eastern Affairs du département d'État augura : « In view of Hitler's present successes in Russia, it seems on the whole more probable that Japan will decide to invade Siberia²⁸³ [...] » Au même moment, Chiang Kai-shek avertit les Américains : « Japan has already decided in near future to abrogate Soviet-Japan Neutrality Pact. Afterwards she will declare war on Russia²⁸⁴. » Ces suppositions n'avaient rien d'illogique. Le Japon eut de nombreuses raisons d'envahir l'URSS —

²⁸² Andrew Nagorski, *La bataille de Moscou*, Paris, Éditions Perrin, 2011, p. 11-13.

²⁸³ FRUS, The Far East, 1931-1941, vol. IV, *Memorandum by Willys R. Pecks, of the Division of Far Eastern Affairs*, July 1941, p. 288.

²⁸⁴ FRUS, The Far East, 1931-1941, vol. IV, *Telegram Received by Mr. Lauchlin Currie, Administrative Assistant to President Roosevelt*, July 1941, p. 289.

nous le savons. D'autant plus que l'AIJ se démenait toujours dans une impasse en Chine.

Apparemment, la situation n'échappa guère aux Allemands. Toujours alliés au Japon par les pactes anti-Komintern et tripartites, ils implorèrent les dirigeants nippons d'attaquer l'Union soviétique. Dans un télégramme daté du 10 juillet 1941 et adressé à son ambassadeur à Tokyo, Ribbentrop ordonna :

« Besides, I request that you go on working for the soonest possible participation of Japan in the war against Russia, as per my message to Matsuoka, using all the means at your disposal, for earlier this participation in the war materialises, the better it is. The natural goal must be, as before, to bring about the meeting of Germany and Japan on the Trans-Siberian railroad before winter sets in. With the collapse of Russia the position of the tripartite powers in the world will be so gigantic that the question of the collapse of England, that is, the absolute annihilation of the British Isles, will be only a question of time²⁸⁵. »

L'engagement du Japon eut de toute évidence une importance cruciale pour l'Allemagne. Le ministre des Affaires étrangères semble même affirmer qu'une telle combinaison de leurs forces fut planifiée. Dans tous les cas, il ne fait aucun doute que le Japon considéra vivement la requête. Une observation d'Hasegawa Tsuyoshi le confirme : « Just two month after committing to the Neutrality Pact at the risk of his head, Matsuoka advocated war against the Soviet Union²⁸⁶. » Le « père » du Pacte fut effectivement l'un des premiers à le rejeter. Or, il ne fut pas le seul. Le 2 juillet, le troisième cabinet de Konoe, en présence de l'Empereur, défendit le besoin de lancer les préparatifs pour une mobilisation militaire contre l'URSS²⁸⁷. Cela confirme l'idée selon laquelle la situation fut précaire pour le Pacte de neutralité.

²⁸⁵ IMTFE, p. 396.

²⁸⁶ Hasegawa Tsuyoshi, *Racing the Enemy: Stalin, Truman, and the surrender of Japan*, Cambridge, Belknap, 2005, p. 16.

²⁸⁷ Ott, *Telegram (Secret Cipher Process) no. 1713 of 4 September 1941*. 極東軍事裁判関係 (Records of Far East Military Tribunals), (main building-4E-013-00: 昭4 9 宮内 05473100), 国立公文書館 (National Archives of Japan).

Étonnamment, c'est l'Armée qui freina l'initiative. L'institution qui avait si ardemment souhaité guerroyer contre l'Union soviétique durant les années 1930 empêcha la mobilisation en 1941. Quant à son organe en Mandchourie, l'AKw, elle demeura, contre toute attente, « calm and prudent »²⁸⁸. L'ambassadeur allemand à Tokyo Eugen Ott (1889-1977) l'expliqua de la façon suivante :

« [...] The Japanese General Staff does not believe itself capable of achieving a decisive success against RUSSIA before winter sets in. Moreover, it is probably guided by the thought of NOMONHAN, still vivid in the memory, notably of the KWANTUNG Army²⁸⁹. »

Il ajouta :

« In view of this appraisal of the situation, the KWANTUNG Army allegedly pressed for a decision of the Imperial Headquarters. I learned from a usually reliable source that the Imperial Headquarters in the last days came to the decision to postpone action against the SOVIET Union²⁹⁰. »

Visiblement, deux ans suivant la fin des hostilités à Nomonhan, la leçon donnée par les blindés et l'artillerie de Joukov demeura présente à l'esprit des dirigeants militaires nippons. Pour reprendre la métaphore de Sir R. Craigie, la lumière resta au rouge sur la route vers le nord. De telle sorte que l'armée s'opposa à cette possible mobilisation. Elle désirait s'en tenir à la nouvelle stratégie adoptée à la suite de la défaite de 1939 : le *Nanshin*. Au cours d'une conférence sur la question, tenue le 2 juillet 1941, Tōjō Hideki et d'autres généraux de l'AIJ défendirent effectivement cette position²⁹¹.

Parallèlement, Matsuoka continua de militer pour l'idée d'une mobilisation avec énergie. De plus en plus embarrassés par son entêtement, les autres membres du cabinet décidèrent de lui retirer sa tribune ministérielle. Le 17 juillet 1941, Konoe résigna, suivi

²⁸⁸ IMTFE, p. 454.

²⁸⁹ Ott, *Telegram (Secret Cipher Process) no. 1713 of 4 September 1941*. 極東軍事裁判関係 (Records of Far East Military Tribunals), (main building-4E-013-00: 昭 4 9 宮内 05473100), 国立公文書館 (National Archives of Japan).

²⁹⁰ *Ibid.*

²⁹¹ IMTFE, p. 455.

en bloc par ses autres ministres. Il fut immédiatement renommé Premier ministre par le Conseil privé et nomma le vice-amiral Toyoda Teijirō (豊田 貞次郎, 1885-1961) au poste de ministre des Affaires étrangères²⁹². Conséquemment, Matsuoka fut écarté ; et la décision remise entre les mains de la Marine impériale japonaise (大日本帝国海軍)²⁹³. Ultiment, en décembre 1941, le Japon orchestra la tragiquement célèbre attaque sur Pearl Harbor. Par le fait même, ils adoptèrent de façon irréversible la politique du *Nanshin*²⁹⁴.

Dix ans suivant la fin de la Seconde Guerre mondiale, le colonel Inada Masazumi (稲田正純, 1896-1986) confia, à propos de Nomonhan :

« Although very heavy casualties and the dishonor of defeat were among the high prices we paid, what was more difficult for me to accept was that the Nomonhan incident destroyed our guiding principle of preparing for global conflict by consolidating our position in the North, which would have been achieved by settling the China War and building up our strength against the Soviet Union. Instead, after the Nomonhan incident Japan unexpectedly drifted toward the decision to move south, the invasion of French Indo-China, and finally the Pacific War. It was this change of policy which I regretted most after being expelled from the Army General Staff. The Nomonhan incident was a turning point which had a great influence on the history of Japan. Even now, when I look back, I think so from the bottom of my heart²⁹⁵. »

En plus de s'harmoniser parfaitement à notre argumentation, cette rétrospection prouve les empreintes que laissa Nomonhan chez les plus hauts gradés de l'AIJ. La défaite agit, de nouveau en 1941, sur leur raisonnement à refuser l'idée d'un nouvel affrontement avec l'Armée rouge. Puis, pour Rana Mitter : « Having dismissed the idea of attacking

²⁹² *Ibid*, p. 456.

²⁹³ Ott, *Telegram (Secret Cipher Process) no. 1713 of 4 September 1941*. 極東軍事裁判関係 (Records of Far East Military Tribunals), (main building-4E-013-00: 昭 4 9 宮内 05473100), 国立公文書館 (National Archives of Japan).

²⁹⁴ FRUS, *The Far East, 1931-1941*, vol. IV, p. 1.

²⁹⁵ Inada Masazumi, *Soren Kyokutogun to no Taiketsu*, dans Stuart D. Goldman, *Nomohan 1939: The Red Army's Victory that Shaped World War II*, Annapolis, Naval Institute Press, 2012, p. 172, 173.

the USSR, Japan's leaders turned their attention instead to another great power: the United States²⁹⁶. »

3.3.2 Staline et le renouveau de la menace d'une guerre sur deux fronts

Les objectifs de Staline en 1941 restèrent sensiblement inchangés comparativement à la fin de 1939 : sa priorité resta d'éviter de mener une guerre sur deux fronts. L'appréciation que fit Joukov de la situation internationale de l'époque le confirme :

« Hitler was trying to encircle the USSR militarily by forming a bloc of Germany and imperialist Japan. This meant, in effect, that the Soviet Union would have to fight on two fronts. Hence, seeing to the Soviet Union's security in the Far East became an issue of extraordinary importance²⁹⁷. »

Sous cette perspective, il n'est pas étonnant que Gorodetsky qualifia de « godsend », pour Staline, l'annonce du passage à Moscou de Matsuoka²⁹⁸. En vérité, le leader soviétique semble avoir signé le Pacte d'abord pour le brandir au regard d'Hitler comme atout de négociation et, ainsi, le dissuader d'envahir l'Union soviétique. Comme en 1939, Staline chercha une solution diplomatique pour préserver son pays d'une double menace militaire. Seulement, c'est le Japon plutôt que l'Allemagne qui en offrit l'opportunité.

Début avril 1941, Joukov reçut la directive suivante de Staline : « Matsuoka is on his way home from Germany, receive him cordially. » Lorsqu'il lui demanda s'il eut des ordres spécifiques, il lui répondit : « All Matsuoka wants is to make your acquaintance²⁹⁹. » Quelques jours plus tard, Joukov rencontra le Japonais. À en croire le général, leur conversation n'aborda aucune question militaire ou politique. Or, il est peu probable qu'une telle rencontre s'avéra complètement frivole. En se questionnant

²⁹⁶ Mitter, *Op. Cit.*, p. 233.

²⁹⁷ Zhukov, *Op. Cit.*, [Livre électronique].

²⁹⁸ Gorodetsky, *Op. Cit.*, p. 192.

²⁹⁹ Zhukov, *Op. Cit.*, [Livre électronique].

sur les motivations du ministre, Joukov conclut : « Most likely, the Khalkhin Gol events were still fresh in Matsuoka's memory³⁰⁰. » Si la description de la rencontre semble confirmer que Matsuoka désira cet entretien — « The door opened [...] and in walked Yosuke Matsuoka, bowing low » — elle fut certainement salutare pour Staline. Après tout, le ministre des Affaires étrangères avait été grandement impliqué dans l'expansion japonaise en Mandchourie au début des années 1930. Peut-être voulut-il rencontrer l'artisan du blocage des ambitions japonaises dans le nord de l'Extrême-Orient? Quoi qu'il en soit, immédiatement après la rencontre, Staline dit à Joukov d'un air apparemment satisfait : « The Japanese Government has agreed to sign a neutrality treaty³⁰¹. » Pourtant, nous savons que c'est le gouvernement soviétique qui avait fait traîner les pourparlers en longueur³⁰². En vertu du prestige acquis par Joukov chez les militaires soviétiques comme japonais, il est peu probable que la synchronisation entre la rencontre des deux hommes et les négociations nippon-soviétique n'ait été que le fruit du hasard.

Les événements en Yougoslavie changèrent certainement l'attitude des dirigeants soviétiques lors des négociations. Matsuoka remarqua effectivement que Molotov devint « considerably softer³⁰³. » C'est également à ce moment des pourparlers que Staline rencontra directement le ministre japonais. Pour Gorodetsky : « Stalin had come to grips with the German menace and his desperate need to resume negotiations with Berlin. The Japanese avenue, therefore, had become a vital one³⁰⁴. » Après la ratification du Pacte, au moment du départ de Matsuoka, Staline se présenta à la gare de train pour offrir des salutations russes traditionnelles au ministre³⁰⁵. Plusieurs historiens s'accordent sur la particularité de cette action pour Staline, à commencer par Lensen et Gorodetsky. Sans aucun doute, ces circonstances révélèrent toute

³⁰⁰ *Ibid.*

³⁰¹ *Ibid.*

³⁰² Goldman, *Op. Cit.*, p. 163.

³⁰³ Matsuoka, dans Gorodetsky, *Op. Cit.*, p. 195.

³⁰⁴ Gorodetsky, *Op. Cit.*, p. 195.

³⁰⁵ Lensen, *Op. Cit.*, p. 20.

l'importance que revêtit, pour Staline, ce coup de force diplomatique. Ensuite, Lensen rapporte dans son ouvrage *The Strange Neutrality* le dernier échange entre les deux hommes à la gare :

Staline : « The European problem can be solved in a natural way if Japan and the Soviets cooperate. »

Matsuoka : « Not only the European problem! Asia also can be solved! »

Staline : « The whole world can be settled³⁰⁶! »

Ce dialogue confirme notre hypothèse selon laquelle l'URSS et le Japon se tournèrent vers d'autres objectifs à la suite de la bataille de Nomonhan. Alors qu'ils avaient préservé le calme entre leurs États depuis septembre 1939, les deux dirigeants semblèrent être résolus en 1941 à regarder vers l'Europe et l'Asie respectivement.

Dans les mois suivants, malgré l'afflux de messages l'avertissant d'une attaque allemande imminente, Staline refusa de se préparer au pire. Il s'accrocha résolument à l'idée qu'Hitler s'en tiendrait à la non-agression. Puis, le matin du 22 juin 1941, le Pacte Molotov-Ribbentrop fut brisé ; 4 millions de soldats allemands envahirent l'Union soviétique³⁰⁷. Les premiers mois de l'invasion furent une catastrophe pour l'URSS. Il devint donc primordial, pour le Haut-Commandement soviétique, de concentrer un maximum de ses forces contre les nazis, sur le front européen du pays. Confronté à l'anéantissement à l'ouest, Staline demeura pourtant méfiant du Japon. Au regard du conflit interne de ce pays sur la question d'aider ou non l'Allemagne, il est facile de le comprendre. Même suite au remaniement ministériel japonais, Staline ne fit rien de ses troupes orientales. Réitérons que le Pacte n'était d'abord qu'une arme de négociation pour Staline à l'endroit d'Hitler. En vérité, il n'y accorda aucune confiance. Il ne croyait effectivement pas que le Pacte pouvait dissuader le Japon de se coordonner à l'offensive de son allié nazi. Pourtant, un mois plus tard, il se résigna.

³⁰⁶ *Ibid.*

³⁰⁷ John Keegan, *La Deuxième Guerre Mondiale*, Paris, Perrin, 2009, p. 240.

Il dut s'en remettre à Sorge pour finalement embrasser la neutralité nippon-soviétique. L'espion lui remit, le 14 septembre, un rapport jugeant improbable la possibilité d'une offensive japonaise contre l'URSS : « in the careful judgment of all of us here...the possibility of [Japan] launching an attack, which existed until recently, has disappeared at least until the end of winter³⁰⁸. » Il avait acquis ce sensible renseignement de son informateur japonais Ozaki Hotsumi (尾崎秀実, 1901-1944), un proche de l'entourage de Konoe et de Saionji. Celui-ci obtint la validation, à l'issue d'une conférence impériale sur la question, que le gouvernement japonais interviendrait dans le sud de l'Asie, plutôt que contre l'URSS. Sorge confirma l'information aux dépens d'Eugen Ott (pour qui il était conseillé à l'ambassade allemande) dans les comptes rendus de ce dernier sur l'opposition de l'AIJ à la mobilisation³⁰⁹. C'est à ce moment précis que Staline commanda le transfert massif de ses forces — plus de la moitié — stationnées en Extrême-Orient. Durant l'automne de 1941, c'est quinze divisions d'infanterie, trois de cavalerie, 1 700 chars et 1 500 avions qui furent envoyés de l'est à l'ouest de l'Union soviétique³¹⁰. Au total, plus de 400 000 soldats effectuèrent un voyage de plusieurs jours, à bord de trains spéciaux, en direction des territoires européens du pays³¹¹. La forte majorité de ceux-ci arrivèrent à Moscou ou Leningrad, où ils jouèrent un rôle notoire dans la défense de ces villes contre l'envahisseur allemand. Ironiquement, c'est Joukov qui les commanda ; lui qui avait également acquis toute son expérience en Extrême-Orient.

Malgré tout, il est impossible de dire que la méfiance de Staline se dissipa ; de nouvelles recrues furent remobilisées dans la région dans les mois suivants. Cependant, selon Erickson, « the numerical aspect was, nevertheless, offset by the fact that the increased Soviet strength represented troops as yet in training³¹². » Le front soviétique d'Extrême-Orient demeura donc, durant quelques mois, grandement diminué en

³⁰⁸ Ozaki, dans Goldman, *Op. Cit.*, p. 176.

³⁰⁹ Chalmers, *Op. Cit.*, p. 158.

³¹⁰ Erickson, *Op. Cit.*, p. 631-632.

³¹¹ Andrew Nagorski, *La bataille de Moscou*, Paris, Éditions Perrin, 2011, p. 287.

³¹² *Ibid*, p. 632.

effectifs ; et, pour le reste de la Guerre, grandement réduit en militaires expérimentés. Staline abandonna donc momentanément le sort de son front oriental au Pacte de neutralité nippon-soviétique, Pacte rendu possible grâce à l'éclatante victoire de son maréchal deux ans plus tôt aux abords de Khalkhin Gol.

CONCLUSION

Un important paradoxe subsiste dans ce travail. Comment l'étude d'une bataille peut-elle accorder seulement quelques pages aux combats mêmes? Comment peut-elle allouer si peu de mots aux victimes d'un tel événement? Il est sans doute du devoir de quiconque se penche sur un tel sujet de penser à ces gens qui, dans les atrocités commises au XX^e siècle, furent victimes de leur époque ; coupables d'avoir communiqué de l'attachement pour leur pays, pour leurs origines, pour une idée ; ou coupables d'avoir été dupés ou abusés par des esprits machiavéliques, tordus ou égarés. À travers les nombreux différends et toute la xénophobie exprimés dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale, un fait universel demeure : trop d'innocents, civils ou non, souffrirent.

Davantage d'espace, dans ce texte, aurait ainsi pu être accordé à la mémoire de ces innocents. À cette infirmière japonaise, par exemple, qui utilisait la manche de son kimono, en 1939, pour « swoosh away » les nuages de mouches volant au-dessus des corps et des blessés qui congestionnaient l'hôpital de Hailar³¹³.

À Petro G. Grigorenko, dissident soviétique après la Guerre, mais avant cela survivant de Nomonhan, qui assista à l'exécution de plusieurs de ses collègues jugés inefficaces et faussement accusés d'être des espions japonais : « Zhukov did not care about any losses [of human lives] we suffered³¹⁴. »

³¹³ Mme Suzuki, « Maj. Suzuki Yoshiyasu interviews and correspondence », dans Coox, *Op. Cit.*, p. 917.

³¹⁴ Petro G. Grigorenko, dans Kuromiya Hiroaki, « H-Diplo Review Essay on Georgy Zhukov. *Marshal of Victory* », *H-Diplo*, 2014, p. 6.

Aux fermiers et ouvriers — Russes, Kazakhs et Ukrainiens — enrôlés dans le bataillon de la 316^e division d'infanterie qui, lors du transfert massif de troupes en 1941, traversèrent la moitié de l'URSS pour se retrouver sous une pluie de feu lancée par l'artillerie allemande : « But the tensest moment of all is when there is a sudden silence. Everyone keeps quiet, waiting for the next crash. It does not come... That means... But again the boom, boom begins....And once again there is roaring and howling, the logs tremble, and again you wait for the most formidable of all — silence³¹⁵. »

Similairement, davantage aurait pu être écrit sur l'effroyable, quoique curieux conditionnement humain expliquant les tragiques épisodes de *seppuku* durant la retraite japonaise. Or, si l'on en croit le discours soutenu par certains soldats ayant écrit sur la Guerre, il serait impossible pour quiconque ne l'a pas vécu d'en faire un récit fidèle. Aucune littérature ne serait capable de décrire cette souffrance, puisque trop grande. « The real war will never get in the books. » Paul Fussell utilisa cette phrase, prononcée par Walt Whitman lors de la Guerre civile américaine, pour décrire la Seconde Guerre mondiale³¹⁶. Une rhétorique semblable est défendue par Marc Bloch dans sa critique-témoignage de la conduite de la guerre par la France, *L'étrange défaite*. Il y critique sévèrement les « gens de l'arrière » d'être incapables de comprendre le sacrifice fait par ceux au front, et d'être responsables de leur triste condition parce qu'insuffisamment impliqués dans l'effort de guerre³¹⁷.

Pourtant, Alvin D. Coox prouve qu'il est possible, avec les sources appropriées, d'écrire un ouvrage de la sorte. Il réalisa, grâce aux nombreux témoignages qu'il recueillit, un travail à ce jour exhaustif sur cette facette de la bataille de Nomonhan — pour le camp japonais du moins. Or, faute de sources de ce genre, nous n'avons pas, ici, les outils permettant d'aborder sérieusement cette dimension. De toute façon, là n'était pas le but de cette recherche.

³¹⁵ Alexander Bek, *Volokolamsk Highway*, Moscou, Foreign language publishing house, 1956, p. 188-189.

³¹⁶ Walt Whitman, dans Paul Fussell, « Wartime: understanding and behavior in the Second World War », Oxford, Oxford University Press, 1989, [Livre électronique].

³¹⁷ Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, Société des Éditions Franc-Tireur, 1946, p. 81-82.

Le paradoxe qui subsiste dans ce travail s'explique donc. À défaut de pouvoir traduire sur papier « the real war », et d'apporter quelque chose de nouveau au colossal ouvrage militaire de Coox, une approche globale de la bataille de Nomonhan offre assurément quelque chose de plus aux diverses disciplines s'intéressant au front asiatique de la Seconde Guerre mondiale, et peut-être, nous l'espérons, un peu à notre compréhension du monde dans lequel nous vivons.

Un but avoué de ce travail est de lier l'Europe à l'Asie par le trait d'union que fut l'Extrême-Orient entre ces deux théâtres de la Guerre. Nous tentons ainsi de valoriser la dimension « mondiale » de cette dernière. Pour ce faire, ce travail remet la bataille de Nomonhan dans son juste contexte : une bataille intégrante de la Seconde Guerre mondiale. Au regard de notre argumentation, il semble erroné d'examiner cet événement comme seulement annonciateur de la Guerre, parce qu'il influença directement les politiques étrangères japonaise et soviétique dans une perspective globale de pleine émulation diplomatique. Donc, en considérant la bataille d'intérêt, et la guerre sino-japonaise lancée en 1937, il est possible d'affirmer que l'Extrême-Orient représente une étude de cas essentielle à l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale. Dans ce même ordre d'idées, nous nous inscrivons dans un mouvement historique qui cherche à nuancer la datation de l'évènement. La date du 1^{er} septembre 1939 souligne très bien le début de la Guerre en Europe. Cependant, sous une perspective globale, l'année 1937 permettrait de mieux considérer les enjeux asiatiques du conflit.

Certes, la bataille près de Khalkhin Gol fut d'abord locale et bilatérale. Les tensions frontalières entre l'Union soviétique et le Japon étaient d'ailleurs au cœur de leurs tumultueuses relations. Pourtant, l'argumentation du second chapitre montre que l'affrontement devint un enjeu beaucoup plus large que cette dispute territoriale. Grâce à sa victoire, Joukov réussit à montrer la supériorité militaire de l'Armée rouge ; confortant Staline et bouleversant les plans expansionnistes nippons axés sur une rivalité avec l'URSS. Conséquemment, elle provoqua la réorientation des objectifs

géopolitiques des deux États, et permit la mise en place d'une détente entre eux en Extrême-Orient.

Cette recherche ne prétend pas expliquer l'ensemble de la conduite de la guerre par le Japon ou l'URSS. L'influence de l'Allemagne sur Staline et des États-Unis sur les dirigeants nippons sont des éléments tout aussi essentiels. Cependant, il est primordial de comprendre comment le Japon cessa de considérer le nord dans ses objectifs expansionnistes pour, justement, accorder toute son attention aux États-Unis ; et comment l'URSS put se détourner de l'Extrême-Orient pour mener la spectaculaire guerre qu'elle livra contre l'envahisseur nazi. C'est dans cette perspective que ce travail se révèle significatif.

La détente, puis la neutralité nippo-soviétique — conséquences directes de la bataille de Nomonhan — montrent que cette réorientation stratégique fut souhaitée des deux États. Elle favorisa finalement le rejet, par le Japon, de « l'option » de coordonner une action militaire à celle de l'Allemagne en 1941.

La situation dans le nord de l'Extrême-Orient, pour le 70^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, reste marquée par certaines conjonctures mises en place par cette dernière. Alors que les relations entre le Japon et la jeune Fédération de Russie, héritière du passé soviétique, se sont nettement améliorées à la fin du siècle, les disputes territoriales demeurent une question délicate. Le 9 août 1945, trois jours après le bombardement atomique de Hiroshima, l'Union soviétique déclara la guerre au Japon. Dans une course effrénée pour garantir ses intérêts en Extrême-Orient aux dépens des Américains, Staline mit abruptement fin au Pacte de neutralité nippo-soviétique. Avant la fin du mois, l'AKw avait été vaincu, les principaux points stratégiques de la Mandchourie conquis et le sud de l'île Sakhaline ainsi que l'ensemble des îles Kouriles (*Chishimarettō*, 千島列島) avaient été investis³¹⁸.

La Russie se trouve aujourd'hui toujours en possession de ces deux derniers territoires. Le Japon ayant renoncé à ses droits sur Sakhaline, la polémique concerne

³¹⁸ Hasegawa, *Op Cit.*, p. 189, 197, 252-258.

principalement les quatre îles situées à l'extrémité sud des Kouriles — Kounachir (*Kunashiritō*, 国後島), Itouroup (*Etorofutō*, 択捉島), Chikotan (*Shikotantō*, 色丹島) et le petit archipel de Habomai (*Habomaiguntō*, 歯舞群島) — considérées par le gouvernement japonais comme « inherent territories of Japan, having been handed down from generation to generation by the Japanese people, without ever being territories of other countries³¹⁹. » Or, en 2008, quelques jours avant la tenue du 34^e sommet du G8 sur l'île japonaise d'Hokkaido, un porte-parole du Ministère des affaires étrangères russe affirma : « The fundamental position of the Russian Federation is that the South Kuril Islands became part of our country as a result of the WWII and Russia's sovereignty over them, which has a corresponding international legalization, is unquestionable³²⁰. »

De plus, à ce jour, aucun traité de paix n'a encore été signé entre le Japon et la Russie³²¹. En octobre 1956, la mésentente sur la question de l'archipel des Kouriles empêcha la signature d'un traité de paix entre les gouvernements soviétique et japonais. Ils se contentèrent de signer une déclaration commune qui mit fin à l'état de guerre entre eux, s'engageant par le fait même à poursuivre les négociations au sujet d'un traité de paix ultérieur³²². Ultimement, rien n'a encore été conclu. Sur papier, donc, la situation diplomatique entre le Japon et la Russie est aujourd'hui figée aux conditions de la fin de la Seconde Guerre mondiale — et toujours marqué d'une incapacité à s'entendre sur les frontières réelles entre les deux États.

Avec la Chine, la situation n'est pas moins complexe. D'abord, une profonde rancœur y existe à l'égard du Japon, conséquence des violences commises par l'AIJ dans la première moitié du XX^e siècle. Cette rancœur s'afficha à plusieurs reprises depuis la

³¹⁹ Ministry of Foreign Affairs of Japan, *Japan's Northern Territories: For a Relationship of Genuine Trust*, récupéré le 12 décembre 2015 de http://www.mofa.go.jp/erp/rss/northern/page1we_000019.html

³²⁰ Andrei Nesterenko, dans Sputnik, « Russia stands firm in territorial dispute with Japan », *Sputnik International*, 2 juillet 2008, récupéré le 2 décembre 2015 de <http://sptnkne.ws/s7M>

³²¹ Goldman, *Op. Cit.*, p. 185.

³²² Ministry of Foreign Affairs of Japan, *Japan's Northern Territories: For a Relationship of Genuine Trust*, récupéré le 12 décembre 2015 de http://www.mofa.go.jp/erp/rss/northern/page1we_000019.html

fin de la Guerre, empoisonnant les relations sino-japonaises. D'abord, depuis 1982, à travers une longue et intense querelle sur les manuels scolaires d'histoire japonais³²³. Dans ceux-ci, approuvées par le gouvernement pour l'éducation secondaire (junior, *chūgakkō* 中学校 et senior, *kōkō* 高校), les agressions commises par l'Armée nipponne sont souvent minimisées, certaines éclipsées. Cette controverse est assez vive en Chine pour enflammer de violentes manifestations anti-nippones³²⁴, et des appels au boycottage de produit japonais³²⁵. De plus, tout Japonais se penchant sur la question de la guerre sino-japonaise est automatiquement discrédité, souvent accusé de révisionnisme ou de négationnisme, par certains de leurs homologues chinois³²⁶. Finalement, quelques spécialistes affirment que plusieurs obstacles restent à franchir pour qu'une véritable alliance sino-russe se concrétise, malgré leur rapprochement économique des dernières années³²⁷. Pourtant, lorsqu'il en vient à la question du Japon, leurs intérêts semblent s'aligner. À la fin du mois d'août 2015, préparant une visite à Pékin pour le 70^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, le président russe Vladimir Poutine déclara : « Our two countries were allies in the fight against Nazism and Japanese militarism and bore the brunt of the aggression, and they not only withstood this battle, but won it, liberating enslaved peoples and bringing peace to the planet ³²⁸. » Au même moment, un exercice militaire d'envergure fut organisé conjointement entre la Russie et la Chine dans la mer du Japon³²⁹. Qu'ils s'attendent

³²³ Margolin, *Op. Cit.*, p. 170.

³²⁴ *Ibid*, p. 171.

³²⁵ Parlement Européen, « Relation between the EU, China and Taiwan and security in the Far East », 7 juillet 2005, Strasbourg, récupéré le 4 décembre de <http://www.europarl.europa.eu/sides/getDoc.do?jsessionid=2020D2942A231774A8FE1C01243EC04F.node1?pubRef=-//EP//TEXT+TA+P6-TA-2005-0297+0+DOC+XML+V0//EN>

³²⁶ Margolin, *Op. Cit.*, p. 170.

³²⁷ Joseph S. Nye, « A New Sino-Russian Alliance? », Project-Syndicate, 12 janvier 2015, récupéré le 4 décembre de <http://www.project-syndicate.org/commentary/russia-china-alliance-by-joseph-s--nye-2015-01>

³²⁸ Vladimir Poutine, dans « Russia-China relations at "historic peak" despite "illegitimate Western restrictions" – Putin », *RT*, 1 septembre 2015, récupéré le 4 décembre 2015 de <http://on.rt.com/6qa6>

³²⁹ Franz-Stefan Gady, « Russia and China Kick off Naval Exercise in Sea of Japan », *The Diplomat*, 24 août 2015, récupéré le 4 décembre 2015 de <http://thediplomat.com/2015/08/russia-and-china-kick-off-naval-exercise-in-sea-of-japan/>

ou non à vraiment entreprendre des opérations militaires dans la région n'importe peu ; le geste est symbolique et porteur d'un message clair de fermeté.

Plusieurs paramètres des relations interétatiques en Extrême-Orient ont donc des racines profondément ancrées dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. La bataille de Nomonhan en étant un épisode important, son étude est assurément pertinente. D'autant plus que, tôt ou tard, l'Extrême-Orient risque de se retrouver à l'avant-plan des discussions et des préoccupations de la scène internationale.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources

Correspondence of the Military Intelligence Division Relating to General. Political. Economic. Japan, 1918-41. Washington, D.C., U.S. National Archives and Records Service, Records of the War Department General and Special Staffs, Microfilm M1216.

BEK, Alexander. *Volokolamsk Highway*, Moscou, Foreign Language Publishing House, 1956, 329 pages.

BLOCH, Marc. *L'Étrange Défaite*, Paris, Société des Éditions Franc-Tireur, 1946, 194 pages.

Foreign Relations of the United States, 1931-41. Récupéré de <http://digicoll.library.wisc.edu/cgi-bin/FRUS/FRUS-idx?type=browse&scope=FRUS.FRUS1>

Great Britain Foreign Office, *British Documents on Foreign Affairs: Reports and papers from the Foreign Office confidential print*, London, Foreign Office confidential print, Part II, Serie E (Asia), vol. 10-18, 1914-1939, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992.

Great Britain Foreign Office, *British Documents on Foreign Affairs: Reports and papers from the Foreign Office confidential print*, London, Foreign Office confidential print, Part II, Serie A (The Soviet Union), vol. 16-17, 1930-1939, édité par Ann Trotter, University Publications of America, 1992.

HARADA, Kumao. *The Saionji-Harada Memoirs*, 1930-1940. Trad. du Japonais par Supreme Command Allied Forces (Pacific), 1945-1949. Washington, D.C., U.S. National Archives and Records Service, Records of the Army Staff, Record Group 319, boîte 114.

HIDAKA, Noboru. *Manchoukuo-Soviet Border Issues*, Dairen, The Manchuria Daily News, 1938, 261 pages.

International Military Tribunal for the Far East. *Judgment of 4 November 1948*, Tokyo, Japan, édité par John Pritchard et Sonia M. Zaide, *The Tokyo War Crimes Trial*, 1948, vol. 22, 588 pages.

The Manchuria Daily News. *Manchuria: Semi-Monthly Publication of The Manchuria Daily News*, Dairen, 1938-1939.

The Manchuria Daily News. « June-July, 1939 », *Nomonhan Incident: Manchoukuo-Outer Mongolia Border Clashes*, Dairen, The Manchuria Daily News, 1939, 47 pages.

Military Intelligence Division, Regional files, Manchuria, 1922-44. Washington, D.C., U.S. National Archives and Records Service, Records of the War Department General and Special Staffs, Record Group 165.

Ministère des affaires étrangères, Ministère de la guerre. *Bulletin périodique de la presse russe*, Paris, 1915-1940. Consultée Récupéré de <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb327327288/date.r=bulletin+p%C3%A9riodique+de+la+presse+russe.langEN>

Ministère des affaires étrangères, Ministère de la guerre. *Bulletin périodique de la presse japonaise*, Paris, 1917-1940. Consultée Récupéré de <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32732721v/date.r=Bulletin+p%C3%A9riodique+de+la+presse+japonais.langEN>

Ott, *Telegram (Secret Cipher Process)* no. 1713 of 4 september 1941. 極東軍事裁判関係 (Records of Far East Military Tribunals), main building-4E-013-00:昭 49 宮内 05473100, 国立公文書館 (National Archives of Japan).

Records of the Department of State. Relating to Political Relations between the Soviet Union and Other States, 1940-44. Washington, D.C., U.S. National Archives and Records Service, Microfilm T1247.

Ribbentrop, *Telegram – To be kept in locked file (Secret Cipher Process)* no. 4033B of 28 June 1941. 極東軍事裁判関係 (Records of Far East Military Tribunals), main building-4E-014-00: 昭 49 宮内 19181100, 国立公文書館 (National Archives of Japan).

VIATCHESLAV, Molotov, MATSUOKA, Yōsuke et TATEKAWA, Yoshitsugu. « Declaration Regarding Mongolia », dans Yale Law School. Lillian Goldman Law

Library, *The Avalon Project*. Récupéré le 15 novembre 2015 de <http://avalon.law.yale.edu/wwii/s2.asp>.

ZHUKOV, Georgy. *Reminiscences and Reflections*, édité par ROBERTS, Geoffrey. (2013). *Marshal of Victory: The Autobiography of General Georgy Zhukov*. [Livre électronique]. South Yorkshire: Pen and Sword Military.

2. Ouvrages de référence

A. BARNHART, Michael. *Japan Prepares for Total War: The Search for Economic Security, 1919-1941*, New York, Cornell University Press, 1987, 290 pages.

BEASLEY, W.G. *Japanese Imperialism: 1894-1945*, New York, Oxford University Press, 1987, 279 pages.

GORODETSKY, Gabriel. *Grand Delusion: Stalin and the German invasion of Russia*, New Haven, Yale University Press, 1999, 408 pages.

KEEGAN, John. *La Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2009, 801 pages.

KESHEN, JEFFREY A. *Saints, Salauds et Soldats : Le Canada et la Deuxième Guerre mondiale*, Vancouver, UBC Press, 425 pages.

ROBERTS, Geoffrey. *The Unholy Alliance: Stalin's pact with Hitler*, London, Tauris, 1989, 296 pages.

— *The Soviet Union and the Origins of the Second World War: Russo-German relations and the road to war, 1933-1941*. New York, St. Martin's Press, 1995, 192 pages.

— *Victory at Stalingrad: The Battle That Changed History*, New York, Routledge, 2002, 280 pages.

— *Stalin's Wars: From World War to the Cold War, 1939-1953*, New Haven, Yale University Press, 2006, 468 pages.

— *Stalin's General: The Life of Georgy Zhukov*, New York, Random House, 2012, 375 pages.

CHICKERING, Roger, FORSTER, Stig et GREINER, Bernd (dir.), *World at Total War*, Washington D.C., Cambridge University Press, 406 pages.

VAN SLYKE, Lyman. *The China White Paper: August 1941*, vol. 1, Stanford, Stanford University Press, 1967, 1124 pages.

SNYDER, Timothy. *Bloodlands: Europe Between Hitler and Stalin*, New York, Basic Books, 2010, 560 pages.

STEINER, Zara. *The Triumph of the Dark: European International History, 1933-1939*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 1104 pages.

WATT, Donald Cameron. *How War Came: The Immediate Origins of the Second World War, 1938-1939*, New York, Pantheon Books, 1989, 736 pages.

WEINBERG, Gerhard L. (2005) *A World at Warms: A Global History of World War II*. [Livre électronique]. Cambridge University Press.

3. Monographies

BERRY, Mary Elizabeth. *Hideyoshi*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, 293 pages.

COOX, Alvin D. *Nomohan: Japan Against Russia, 1939*, 2 vols, Stanford, Stanford University Press, 1985, 1253 pages.

DREIFORT, John E. *Myopic Grandeur: The Ambivalence of French Foreign Policy toward the Far East, 1919-1945*, Kent, The Kent State University Press, 1991, 334 pages.

ERICKSON, John. *The Soviet High Command: A Military-Political History, 1918-1941*, London, Macmillan, 1962, 889 pages.

FUSSELL, Paul. (1989) *Wartime: Understanding and behavior in the Second World War*. [Livre électronique]. Oxford University Press.

GOLDMAN, Stuart D. *Nomonhan 1939: The Red Army's Victory That Shaped World War II*, Annapolis, Naval institute Press, 2012, 226 pages.

HASEGAWA, Tsuyoshi. *Racing the Enemy: Stalin, Truman, and the Surrender of Japan*, Cambridge, Belknap, 2005, 382 pages.

HASLAM, Jonathan. *The Soviet Union and the Threat from the East, 1933-1941*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1992, 208 pages.

JOHNSON, Chalmers. *An Instance of Treason: Ozaki Hotsumi and the Sorge Spy Ring*, Tokyo, Charles E. Tuttle Company, 1977, 278 pages.

KRIVOSHEEV, G.F. *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, London, Greenhill Books, 1997, 290 pages.

LENSEN, George Alexander. *The Damned Inheritance: The Soviet Union and the Manchurian Crises, 1924-1935*. Tallahassee, Diplomatic Press, 1974, 533 pages.

— *The Strange Neutrality: Soviet-Japanese Relations during the Second World War, 1941-1945*. Tallahassee, Diplomatic Press, 1972, 332 pages.

MITTER, Rana. *China's War with Japan 1937-1945: The Struggle for Survival*, London, Penguin Books, 2014, 458 pages.

MOORE, Harriet Lucy. *Soviet Far Eastern Policy, 1931-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1945, 284 pages.

NAGORSKI, Andrew. *La bataille de Moscou*, Paris, Éditions Perrin, 2011, 446 pages.

NEDIALKOV, Dimitar. *In the Skies of Nomonhan: Japan versus Russia May - September 1939*, Malta, Butenberg Press, 2005, 215 pages.

NAGORSKI, Andrew. *La bataille de Moscou*, Paris, Éditions Perrin, 2011, 446 pages.

WILSON, Sandra. *The Manchurian Crisis and Japanese Society, 1931-33*, London, Routledge, 2002, 264 pages.

4. Articles et chapitres d'ouvrages collectifs

ALLEN, John G. « Nomonhan 1939: The Red Army's Victory That Shaped World War II » *Defense & Security Analysis*, vol. 28, no. 4, pp. 369-371.

BOIKOVA, Elena. « Aspects of Soviet-Mongolian Relations, 1929-1939 », dans KOTKIN, Stephen & ELLEMAN, Bruce A. *Mongolia in the Twentieth Century: Landlocked Cosmopolitan*, New York, Routledge, 2000, pp. 107-121.

COOX, Alvin D. « L'Affaire Lyushkov: Anatomy of a Defector », *Soviet Studies*, vol. 19, no. 3, Jan. 1968, pp. 405-420.

FERRO, Marc. « Les origines de Pearl Harbor », *Questions sur la Seconde Guerre mondiale*, André Versailles éditeur, 2010, pp. 83-96.

JENNINGS, Éric. « L'Indochine a-t-elle collaboré? », *L'Histoire*, no. 413, Juillet-Août 2015, pp. 52-57.

KUROMIYA, Hiroaki. « New Questions on the Battle of Khalkhin Gol (Nomonhan) », *Mongolian Journal of International Affairs*, vol. 19, 2014, p. 49-55.

— « Stalin's Great Terror and the Asian Nexus », *Europe-Asia Studies*, vol. 66, no. 5, jun 2014, pp. 775-793.

— « The Mystery of Nomonhan, 1939 », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 24, no. 4, nov. 2011, pp. 775-793.

— « Review Essay on Georgy Zhukov. Marshal of Victory: The Autobiography of General Georgy Zhukov. Ed Geoffrey Roberts » *H-Diplo*, 2014, Récupéré de <http://h-diplo.org/essays/PDF/E111.pdf>

KUZNETSOV, Ilya I. « The Soviet military advisors in Mongolia, 1921-39 », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 12, no. 14, 1999, pp. 118-137.

LI, Narangoa. « Japanese Geopolitics and the Mongol lands, 1915-1945 », *Journal of East Asian Studies*, vol. 3, no. 1, 2004, pp. 45-67.

MIL'BAKH, Vladimir S. « Red Army artillery in the armed conflict on the Khalkhin-Gol river », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 15, no. 4, 2002, pp. 58-67.

MOSÈS, Larry W. « Soviet-Japanese Confrontation in Outer Mongolia: The Battle of Nomonhan-Khalkhin Gol », *Journal of Asian History*, vol. 1, no 1, 1967, pp. 64-85.

SOUYRI, Pierre-François. « La guerre de Quinze Ans », *L'Histoire*, No. 413, Juillet-Août 2015, pp. 22-35.

TINCH, Clark W. « Quasi-War between Japan and the U.S.S.R., 1937-1939 », *World Politics*, vol. 3, no. 2, janvier 1951, pp. 174-199.

YOUNG, Katsu H. « The Nomonhan Incident: Imperial Japan and the Soviet Union » *Monumenta Nipponica*, vol. 22, no. 1-2, 1967, pp. 82-102.

5. Documents électroniques

国立国会図書館 (Bibliothèque de la Diète du Japon). (2012). 原田熊雄関係文書 (Document de relations de Harada Kumao). Récupéré de <http://rnavi.ndl.go.jp/kensei/entry/haradakumao.php>

GADY, Franz-Stefan. « Russia and China Kick off Naval Exercise in Sea of Japan », *The Diplomat*, 24 août 2015, récupéré le 4 décembre 2015 de <http://thediplomat.com/2015/08/russia-and-china-kick-off-naval-exercise-in-sea-of-japan/>

Ministry of Foreign Affairs of Japan, *Japan's Northern Territories: For a Relationship of Genuine Trust*. Récupéré le 12 décembre 2015 de http://www.mofa.go.jp/erp/rss/northern/page1we_000019.html

NESTERENKO, Andrei. Dans « Russia stands firm in territorial dispute with Japan », *Sputnik International*, 2 juillet 2008. Récupéré le 2 décembre 2015 de <http://sptnkne.ws/s7M>

NYE, Joseph S. « A New Sino-Russian Alliance? » Project-Syndicate, 12 janvier 2015. Récupéré le 4 décembre de <http://www.project-syndicate.org/commentary/russia-china-alliance-by-joseph-s--nye-2015-01>

Office of the Historian. U.S. Department of State. *Milestones: 1830-1860*. Récupéré le 19 décembre 2015 de <https://history.state.gov/milestones/1830-1860/pacific-expansion>

Parlement Européen, « Relation between the EU, China and Taiwan and security in the Far East », 7 juillet 2005, Strasbourg, récupéré le 4 décembre de <http://www.europarl.europa.eu/sides/getDoc.do?jsessionid=2020D2942A231774A8FE1C01243EC04F.node1?pubRef=-//EP//TEXT+TA+P6-TA-2005-0297+0+DOC+XML+V0//EN>

POUTINE, Vladimir. Dans « Russia-China relations at "historic peak" despite "illegitimate Western restrictions" — Putin », *RT*, 1 septembre 2015, récupéré le 4 décembre 2015 de <http://on.rt.com/6qa6>